

JEANNE-MICHEL ALEXANDRE

ESQUISSE D'UNE HISTOIRE DES *LIBRES PROPOS*

AVERTISSEMENT DE L'EDITEUR

Le texte qu'on va lire parut dans le Bulletin n°25 de l'Association des Amis d'Alain, en décembre 1967. Il était introduit par le paragraphe suivant :

« La présente « Esquisse d'une Histoire des *Libres Propos* » - bien qu'André Maurois ait accepté, au début de juillet, d'en prendre connaissance et en ait autorisé lui-même la publication dans le Bulletin - se présente sous la responsabilité de son auteur, Mme Jeanne-Michel Alexandre. Celle-ci souhaite très vivement que son « témoignage » puisse en appeler, en susciter d'autres parmi ceux qui, de près ou de loin, ont participé au « Journal d'Alain » : des compléments, des rectifications et, plus encore, la multiplicité des points de vue permettraient, on peut l'espérer, de mieux entrevoir la fuyante vérité de l'histoire pour ces années si lourdement déterminantes ».

Les références au « Bulletin » renvoient au Bulletin de l'Association des Amis d'Alain.

AVERTISSEMENT

La Note concernant les « Libres Propos », écrite par Michel Alexandre pour le *Numéro d'Hommage à Alain* (Nouvelle Revue française, septembre 1952) débute ainsi : « *D'un vieil exemplaire des Propos sur la religion, j'extrais cette dédicace d'Alain, retrouvée par hasard et datée du 23 octobre 1938 : « Pour Jeanne et Michel Alexandre, ces propos qu'ils connaissent si bien, afin qu'ils n'oublient pas les brillants Libres Propos déjà plongés dans un passé brumeux ». Plein brouillard à présent et oublié tout à fait opaque sur ces petits cahiers blancs dont la carrière, commencée au printemps 1921, s'était terminée en 1935. Au cours de leurs douze ans d'existence, les Libres Propos avaient publié plus de dix-huit cents Propos d'Alain, dont plus de la moitié entièrement inédits, j'entends écrits spécialement par Alain pour ces cahiers qu'il jugeait siens, et qui d'ailleurs s'intitulèrent dès leur premier numéro :*

Journal d'Alain.

Je voudrais dire ici en raccourci ce que fut cette assez singulière entreprise. Peu de choses ont été imprimées à son sujet et rien sans doute n'en sera retenu. De ceux qu'elle rassembla aucun n'en écrira l'histoire : et autant vaut ! Que vaut l'histoire ? Qu'a-t-elle jamais valu en tout cas pour les rédacteurs des Libres Propos ? ».

J'étais bien résolue à respecter l'interdit. Mais un certain nombre de membres de l'Association des Amis d'Alain et, plus récemment, Mme Chartier-Alain et notre vieille amie Antoinette Drevet, m'ont persuadée qu'ayant participé de bout en bout à cette « assez singulière entreprise », je me devais d'apporter mon témoignage. Soit.

Au premier pas n'allais-je pas me heurter à un autre interdit, celui même d'Alain ? Si en 1938 il semble repousser les *Libres Propos* dans les brumes du souvenir, dès 1935 dans *Histoire de mes pensées*, il les met délibérément à l'écart, alors qu'il fait large et joyeuse place aux *Propos d'un Normand*. Dans le chapitre qui a pour titre « Les Propos », s'il les évoque, combien obscurément, c'est pour les effacer et presque les nier : « *Cette course au galop, et avec obstacles [par quoi il vient de définir « ce genre de littérature »] dura jusqu'à la guerre ; et on peut dire qu'alors elle prit fin, car il ne m'arriva plus jamais d'écrire quotidiennement pour un quotidien* » (p. 71). Les *Libres Propos* ne reparaissent qu'allusivement dans les pages où il parle de son livre *Les Idées et les âges* : « *J'étais amené par les Propos que j'écrivais toujours et que j'écris encore, à essayer de telles idées en pente douce [l'opposition du marin et du terrien] ; mais le changement du public, puisque depuis la guerre je n'écrivais que pour un millier de lecteurs, m'avait conduit à craindre moins les difficultés, assuré que mon millier de fidèles me suivrait toujours* » (Pléiade, p. 165). Comment André Maurois, dans sa préface aux *Propos* de la Pléiade n'aurait-il pas adopté la position d'Alain ? Il ne nomme pas les *Libres Propos* : « *Après la guerre le ton changea (...). L'homme de troupe en avait gros sur le cœur et sur l'esprit. Publiés en cahiers les propos s'allongèrent (...)* » ; et il confirme ensuite la désaffection d'Alain pour les *Propos* d'après 1914.

Dans l'Avertissement qui suit la Préface, Maurice Savin observe le même silence. Exposant les principes de son difficile travail, il en laisse entendre les raisons en toute loyauté : « *J'ai répudié toute règle ; sinon celle que j'aimais à peu près tout, et qu'il fallait donner de tout, ne pas oublier un de ces Alain qui sont Alain* ». Ceci dit, et puisqu'il fallait choisir, c'est la politique qu'il a décidé de réduire. Il dit pourquoi. Son texte est beau ; relisons-le. « *Rien, je crois, ne perd sa chaleur plus vite que l'occasion politique. Les cadets risquent de ne plus sentir tout le détail de ces combats au jour le jour, qui sont de vrais combats, à la vie à la mort (la guerre est toujours au bout). Il ne reste plus que des noms, qui ne sont même plus des noms sur la pierre levée d'un monument aux morts. Tant de sérieux serait donc frivole, et l'écrit politique aussi*

corruptible et fragile que la pâte grise de nos journaux ? Ou, pour expliquer aux cadets, note sur note, une conférence ininterrompue... Alain s'est toujours mêlé à tous combats. (...) Celui qui écrira le comment et le pourquoi du combat quotidien, il ne perdra pas son temps. Travail d'historien, et moi j'avais à garder Alain de l'histoire. Le philosophe dominait, dès le début dominait. J'ai achevé Messieurs les Ministres si évidemment mortels ; mais ils sont déjà bien morts, et la politique du Philosophe brille d'une lueur aveuglante et fixe, au-dessus des morts pêle-mêle. Que je sache on ne pourra pas me reprocher d'escamoter guerre et paix (...). Je n'ai pas éludé, je n'ai pas adouci. J'ai sauvé de l'oubli des pages terribles parce qu'elles étaient terribles. Mais j'ai laissé tomber la poussière de la dispute, et toute poussière à la poussière. À regret toujours, car il y avait de l'éternel partout mêlé. Mais alors il faudrait publier tout ».

Qui pourrait ne pas applaudir à l'admirable choix de Savin, d'où devait naître « un des plus beaux livres du monde », selon le mot d'André Maurois ? Et en effet les plus vrais Propos n'ont-ils pas pour destination d'échapper à l'événement, à l'histoire ; chacun s'offre solitaire, hors du temps, chacun en son tout, œuvre pure de l'esprit et œuvre d'art.

Apparemment exilés de ses Pensées par Alain, rejetés par tous à la poussière, les *Libres Propos* n'ont-ils pas connu aussi une sorte de relégation par le contrecoup de la dernière guerre ? Comme les porteurs de mauvaises nouvelles, l'entre-deux guerres, aujourd'hui encore, se trouve marquée de malédiction. On la regarde par l'autre bout, celui de la Résistance. En son *Alain*, paru en 1953, livre inspiré par ce qu'ont de plus pur l'admiration et l'amitié, le Dr Mondor ne signale-t-il pas « l'insupportable démenti qu'elle [la guerre] infligeait à l'auteur de Mars ou la guerre jugée ? » (p.216). Serait-ce un troisième interdit ?

Tous brouillards et tous interdits écartés, les *Libres Propos* s'offrent par leurs quatorze volumes, autant que d'années. J'ai lu - parcouru - presque d'un seul mouvement, les dix mille pages environ qui les composent - ce que personne ne refera sans doute. J'ai constaté d'abord que Savin les a fort exactement situés : « pâte grise de nos journaux », ce qui les

apparente aux *Propos d'un Normand* ; tous les Propos sont d'une seule coulée. Quant à la « poussière de la dispute » - j'ajoute : et du combat - ma tâche est justement de dégager quelque peu ce qui se cache sous la métaphore. C'est en effet dans cette « poussière » que sont nés les dix-huit cents Propos d'après la guerre - d'où les neuf dixièmes des Propos de l'édition *Pléiade* ont été tirés. C'est de là, comme de la *Dépêche de Rouen* avant 1914 qu'Alain a mené le principal de son action politique, laquelle a fait de lui un auteur, comme il l'a dit souvent. Si les *Libres Propos* ont gardé un intérêt et une valeur, c'est dans la mesure où ils découvrirait quelque peu cette partie de sa vie dont Alain a refusé de parler, ses actions. Au centre de sa doctrine il y a que l'action se fait « devant l'obstacle », elle ne se parle ni ne se raconte ; et ce serait la raison principale de son silence sur les *Libres Propos*.

Au seuil de ma recherche je propose - et ce n'est certes qu'un point de vue - face à *Histoire de mes pensées* de titrer les *Libres Propos Histoire de mes actions* ; « histoire » confuse, tâtonnante, déchiquetée au gré de l'événement - « actions » politiques, publiques en tant que publiées, étrangères donc aux confidences « privées », dont il s'est gardé au point de se reprocher presque les *Souvenirs de guerre*.

Au lecteur de cette esquisse historique, à la fois trop longue et trop hâtive, d'en juger, et de juger aussi, si le cœur lui en dit, les actions politiques d'Alain.

Les chiffres, pour les citations des *Œuvres* d'Alain, renvoient aux deux volumes de l'Édition de la *Pléiade* ; pour celles des *Propos* à la collection des *Libres Propos*.

Les origines

LES ORIGINES

Cette « autre histoire » d'Alain journaliste, annoncée dans le Bulletin n° 22, celle des *Libres Propos*, a commencé, selon la chronologie, au début d'avril 1921. En réalité c'est une plus vieille histoire ; elle date de la rencontre, en 1908, d'Alain et de Michel Alexandre, étudiant de philosophie.

« J'avais vingt ans quand un jour d'été Chartier se trouva par hasard devant moi. Depuis quarante-quatre ans cette rencontre se poursuit. (...) Toute assurance ici-bas, toute audace et toute modestie, mais d'abord tout refus, je les ai pris de lui. (...) Ce que je n'ai pas encore assez lu dans les récents témoignages concernant Alain, c'est l'aveu naïf de la toute-puissance qu'il exerçait sur tout venant, à la manière d'une royauté secrète, mais à ce point authentique et irrésistible qu'il fallait bientôt fuir ou tout à fait se fier et se livrer. Beaucoup fuyaient. (...) J'allais [au sortir de cette rencontre] (...) dans une sorte d'effroi, sentant en moi tout s'ébranler, me répétant une seule question : « Cet homme... Qu'est-ce donc que cet homme-là ? » - et déjà me répondant : « Lui seul maintenant... Et tout à refaire... ». Mais sous cette certitude solitaire, une autre question me mordait déjà : « Un tel homme, puisqu'il est, puisque d'un regard ou d'un silence il appelle à ce point et exige, comment n'est-il pas déjà de toute part reconnu ? ». Cette stupeur de jeunesse je l'ai portée en moi toute ma vie comme un ferment de révolte contre toute grandeur établie, comme le signe de ce « monde renversé » dont la description reste neuve au sixième livre de la *République* » (Hommage à Alain, NRF, N° de septembre 1952).

Retenir le mot de Révolte. Toutes différences et distances maintenues - celles-ci que Michel Alexandre a toujours pensées infinies - on peut dire qu'avec le don du bonheur, qui a fait de leurs cours une aventure

exaltante pour tant d'élèves, la révolte était la seule partie de nature qui leur fût commune. Dans l'interview aux Nouvelles Littéraires de 1928, Alain disait : « *Ma passion c'est la politique en ce sens que je ne supporte pas la tyrannie (...) J'ai retrouvé là [au Journal radical de Lorient], contre toute attente, les conditions d'une pensée véritable, c'est-à-dire premièrement une émotion, une indignation, une révolte (c'est mon état ordinaire) ; il a fallu s'élever de cet état violent à des pensées* ». Et dans *Histoire de mes pensées*, à propos du « terrible chapitre » du *Contrat social*, Le Droit du plus fort, il confirme : « *Pour ma part je suis entré sans crainte dans ce chemin qui est bien celui de la révolte* » (p. 15). Les rares jugements d'Alain sur Michel Alexandre dont il soit resté trace portent essentiellement sur la vigueur de son refus. « *Michel Alexandre a en plus de la force un mépris qui n'est pas joué, chose rare, et qui fait partie de l'autorité* » (Lettre inédite à Marie Salomon, 19 juillet 1916).

Savoir refuser c'est savoir se donner. Alain avait aussitôt reconnu ce dévouement absolu qui fait, des seuls hommes libres, les serviteurs au sens quasi chevaleresque et religieux du mot. L'amitié entre eux, autant qu'on ose s'interroger sur les sentiments, était faite, chez Alain, pour cet élève et, par instants, cet enfant d'adoption, d'une confiance entière. L'amitié d'Alain, Michel Alexandre l'a toujours ressentie comme une grâce, et si familiers, libres et fraternels que dussent devenir leurs rapports, il a toujours gardé les distances, infinies, je le répète, de l'extrême admiration et de la foi. Alain, qu'il continuait de voir parfois chez les Xavier Léon ou les Élie Halévy, dut l'encourager à surmonter sa réserve. Par exemple : « *Je compte bien vous trouver plus d'une fois sur la place du Panthéon [c'est-à-dire à la sortie des cours de Henri-IV] qui est faite justement pour ces rencontres* » (16 septembre 1912). Ou encore : « *Vous devez donc surmonter une timidité d'ailleurs estimable par cette idée que je vous sais incapable d'une flatterie quelconque* » (janvier 1913). De ces premières relations entre les deux hommes (cf. « En souvenir de Michel Alexandre » ou Bulletin N° 3), je ne veux

rapporter qu'un épisode, celui de la campagne contre la loi de 3 ans en 1913. Cette loi, sur la durée du service militaire, était combattue violemment par les socialistes, Jaurès en tête, et par une partie de la gauche. Alain, à la *Dépêche de Rouen*, menait de toutes ses forces cette lutte contre le pouvoir militaire et la guerre, que depuis l'Affaire Dreyfus, il avait mise au centre de toute son action, - indissolublement politique, sociale et morale. « *Je dis, écrivait-il à Élie Halévy, le 13 mars 1913, qu'il est bon que la guerre soit un sujet de libre conversation entre les démocrates ; et le parti radical l'a trop oublié* » et il ajoute : « *Je n'insiste pas sur les trois ans. Tu as lu notre pétition, plus importante par l'esprit que par la forme. (...) Il faut penser à tout et comme on peut. S'en remettre à Briand, Étienne et Poincaré, qui l'oserait ?* ». « Notre pétition », Michel Alexandre s'y dépensait corps et âme. À son ami Gustave Monod il écrivait le 7 mars : « Nous avons rédigé une pétition à la Commission de l'Armée. (...) En quarante-huit heures nous avons récolté près de deux cents signatures. Normale marche, l'École des Beaux-Arts marche, la Médecine s'ébranle. Il faut se presser... Pardon de vous importuner de tout cela, mais une protestation mesurée et digne pourrait (dit-on de tous côtés) effacer dans l'esprit des radicaux hésitants l'effet de ce tapage de petits jeunes gens riches ».

C'était déjà l'action politique telle qu'elle sera aux *Libres Propos*, la liaison plus que le partage entre l'inspiration d'Alain et la mise en œuvre par ceux qu'il n'a jamais nommés autrement que ses « fidèles ». On peut saisir aussi, dans cet incident d'avant la guerre, l'opposition très consciente entre Alain philosophe et Alain partisan, l'alternance de la réflexion critique et de l'emportement. Le 28 mars 1913 il notait : « *Je me passionne pour la politique et contre les « Trois ans » : un peu trop. J'y reviens et comme c'est difficile et que mon opinion est de pur instinct, je ne suis pas content. Mais ça m'est égal* » (Bio-bibliographie, Pléiade). Comme il considérait la vie de Descartes, Alain a écrit : « *On aime à*

savoir qu'un sage se distingue des autres hommes, non par moins de folie, mais par plus de raison » (Descartes, p. 927).

Un an après c'était la guerre. Il est nécessaire de s'y arrêter quelque peu parce que c'est d'elle que sont nés les *Libres Propos*. La guerre a été pour Alain le tragique absolu. Dans *Histoire de mes pensées* on lit : « *Le drame d'idées que la guerre a été pour tous* » en moi fut « *violent et insupportable (...)* ; *je connus ensemble la peur et le courage (...)* ; *je n'étais plus qu'horreur et cela ne pouvait durer* » (p. 121). Dès le 3 août il écrit à Élie Halévy : « *Je m'engagerai dès que je pourrai ; on me fait prévoir au recrutement un délai de trois jours au moins. As-tu moyen de l'abréger ?* » L'engagement d'Alain à 46 ans est presque toujours mal compris. Il y a de l'ambiguïté dans l'action, surtout quand elle paraît faire preuve ; beaucoup, parmi ceux pour qui le jugement d'Alain importait d'abord, furent confirmés dans la résignation à l'ordre de guerre. C'est qu'ils ignoraient ou oubliaient le Contrat social qu'il avait signé, sur les voies de Rousseau mais de façon neuve¹. Obéir pour rester libre. C'est le centre de la doctrine. Obéir c'est accepter la solidarité sociale qui n'est, si l'on écarte les rêveries anarchistes, que l'autre forme de l'union de l'âme et du corps. Le 7 août 1914 il écrivait : « *Je suis tenu, sans discussion possible, comme en présence d'un incendie, de faire le plus possible. Le plus possible c'est évidemment (méprisons les sophismes) de prendre les armes. C'est pourquoi j'ai fait une demande d'engagement. J'ai de la force physique ; j'ai encore plus de force morale ; je mets cela au tas. On en fera ce qu'on voudra. Mais*

¹ « Et c'est de là [du « chemin de la révolte »] que j'eus besoin de suivre à ma mode les idées de Jean-Jacques et d'arriver enfin à l'idée d'une République où j'eusse d'autres devoirs que de céder à une force supérieure » (*Histoire de mes pensées*, p. 15).

moi je n'ai pas à offrir moins ni à délibérer² » (Bio-bibliographie, Pléiade). Rester libre, comment ? À quelques-uns il le dit clairement : « *Donner son corps à la presse... sauver le jugement* » (à Alexandre, 10 août 1915). Cela signifie « se sauver » au sens où Socrate « se sauve » dans le *Criton*. Mais par un mouvement de colère contre ceux qui ont soumis leur pensée à la guerre, au lieu de salut, il dit fuite. À Florence Halévy qui lui objectait sa participation volontaire à la guerre, il répond le 13 juin 1915 : « *Je suis parti parce que la vie civile me paraissait insupportable. C'est une fuite aussi* ». On retrouve le même mot dans le premier *Propos des Libres Propos* en avril 1921, sorte de défi au public : « *Je m'enfuis aux armées aimant mieux être esclave de corps qu'esclave d'esprit* ». Et certes il en a éprouvé un soulagement presque physique qu'on devine dans ces lignes à Marie Salomon : « *Dimanche, 23 août 1914. Bon pour le service actif sans difficulté (...). Voilà donc ma pensée au repos. Départ prompt. Peut-être mardi* ». Ne pas oublier qu'il avait connu le supplice de la pensée tirant sur ses chaînes pendant les quelques jours d'août où il s'était, par honneur et point d'honneur, obligé à écrire son *Propos* quotidien.

Donnant donnant, c'est le sens vrai de l'engagement « volontaire » d'Alain. À Michel Alexandre il écrivait le 21 juin 1915 : « *Je sais bien que j'ai vu clair sans aucune éclipse. Et je fais la guerre ponctuellement, sans pitié ni remords. Mais c'est justement cela qu'il faudra me payer* ». Peu après au même : « *Il faut dire aussi que le fait d'accepter le devoir militaire avec parfaite bonne volonté m'a délivré des passions. Il fallait bien donner quelque chose et j'ai donné tout ce qu'on peut donner pour*

² « Le contrat ne pourra être qu'entre un citoyen et ses égaux, chacun recevant le secours de tous en échange de celui qu'il promet à tous. En cette situation personne n'obéit et personne ne commande : chacun est à la fois souverain et sujet : comme souverain il décrète ce à quoi il devra obéir comme sujet » (*Histoire de mes pensées*, p. 46).

sauver l'essentiel. Vous ne concevez peut-être pas, car on ne peut tout dire, la clarté de toutes choses vues du point où je suis » (10 août) - « Clarté » sur son engagement, dont l'autre face est *Mars ou la Guerre jugée* ; sachons lire le titre. Devant ceux qui ne veulent pas comprendre, il se cabre : « (...) « *Vous faites la guerre volontairement* ». *Oui, mais je prétends ne pas soumettre mon esprit à cette nécessité ; ne pas bassement adorer les opinions bien payées. Oui je gâche par mes opinions une situation exceptionnellement honorable ; voilà mon crime. Les bourgeois tirent plus d'honneur de leurs enfants, etc. J'aurais honte si je continuais* » (à Marie Salomon, 22 juillet 1915).

L'engagement d'Alain pour la guerre est donc bien aussi contre la guerre, et ce dernier engagement c'est son serment aux morts. À la même, le 24 novembre : « *En ce qui me concerne, il y a des serments que je veux tenir et qui me dispensent de toute explication* ». On verra que les *Libres Propos* ont été fondés pour tenir ces serments.

*
* *
*

Alain a pensé la guerre, ce plus grand malheur, qu'il a voulu subir le plus durement et voir de près. De l'événement il a fait un système d'idées inébranlables. Dès novembre 14 il écrivait à Marie Salomon : « *Je comprends ce qu'est un homme et pourquoi la guerre est possible* ». Cette vérité sur la guerre, bien peu veulent la comprendre, bien peu peuvent la supporter. En fait il n'en est guère parlé et elle restera toujours peut-être si loin au-dessus des hommes. La révolte contre la fatalité de ta guerre, en quoi elle se résume, sera l'âme des *Libres Propos*. Il importe de la saisir en acte dans la guerre qu'Alain a vécue.

Après quelques jours de répit au dépôt de Joigny (à Marie Salomon, 15 septembre : « *J'ai sommeil, je dors comme une pierre et même le jour je ne pense pas à grand-chose* »), il commence la mise en jugement de la guerre. Crûment, elle est pour lui la mort des jeunes, - et de plus près

encore la mort de ses élèves, des « siens ». Le 28 septembre, à la même : « *Philippe Borrell est blessé, convalescent à Nice. D'autres de mes sous-lieutenants sont morts. Évidemment la mort sans phrases serait préférable à cette espèce de purgatoire, mais il n'y a point lieu de choisir et rien ne nous a été promis* » - À Michel Alexandre, le 21 juin 1915, et avec l'accent du serment, il écrivait : « *Je ne pardonnerai à aucun autre ; aucune de ces morts jeunes. Il suffit de voir la sentinelle à l'entrée du village, et ce sourire triste quand on l'invite à entrer dans l'abri ; car il ne sait rien encore et il s'attend à tout. J'aurais été facilement insouciant, mais cela n'est pas permis* ». Un mois après à Marie Salomon (22 juillet) : « *On a tué 500 fantassins la nuit dernière : on va en tuer 500 cette nuit : je consens à les tuer de ma main si l'on m'en donne l'ordre ; mais je conserve tout de même le droit d'exprimer une opinion, c'est que pour ma part je préfère une paix bâtarde tout de suite à une victoire brillante qui coûtera tant de vies. Cette opinion je ne l'impose pas, je la propose. Mais j'ai bien le droit d'éprouver une sorte d'horreur pour tous ceux qui ne l'ont pas* ».

Le 10 mars 1916 il explique aux Halévy :

« *Ici j'ai souvent à descendre à l'ambulance pour y prendre des renseignements : et je vois plus de malheurs que je ne voudrais. Cela fait tache sur la mémoire pour toujours (...). Une chose m'étonne toujours, c'est que les raisonneurs d'ici (et de partout) se mettent en colère lorsque je parle de la valeur d'une vie humaine en ce temps. On m'a conté qu'une femme disait : « C'est un principe premier qu'en guerre on tue des hommes ». Et moi je n'arrive pas du tout à accepter cela. Je veux bien le faire, et je le fais consciencieusement selon mon métier, mais je ne veux pas l'accepter, et je ne comprends pas que l'esprit consente ici : selon mon opinion cela annule toute morale. Comment peut-on même vouloir du bien aux hommes et admettre en même temps qu'on les fasse tuer ? (...) Je vivais donc au milieu de bêtes*

féroces, sans m'en douter. (...) Tant pis. Tant pis. Et j'écrirai contre la guerre et contre ceux qui l'acceptent. Tant pis. Tant pis ».

Très vite les Propos lui sont apparus comme l'arme qu'il lui faudra ressaisir. À Marie Salomon, 18 décembre 14 :

« On me signale un officier qui connaît Alain et qui l'a fait saluer. Cela m'a ramené bien loin en arrière, ce qui n'est pas bon. Ce paradis est perdu ; celui que je trouverai sera autre, plein de chagrin et de colère. (...) Je tourne tout à rire, et il le faut, et j'y arrive très bien, sans artifice. Mais attention, je retiens tout ».

Il fait provision de colère. Le 1er novembre 1915, à la même :

« Voilà l'ennemi [le pouvoir militaire] et sa cuirasse est forte. Et voilà un Propos d'Alain qu'il faudra noter et me rappeler. Le seul travail utile sera d'analyser les choses selon la vérité, sans considérer aucune autre chose ; et voilà ce qui me donne la paix de l'esprit. (...) Le seul piège c'est de trahir l'esprit, comme la finesse nous y invite ».

Et le 20 février 1916 :

« Mais soyez tranquille, ces choses seront expliquées et on verra si les hommes seront aussi bêtes ».

*
* *
*

Alain n'a pas pu attendre la paix et son rendez-vous avec les hommes moins « bêtes ». A-t-il jamais admis de mettre sa pensée - et celle des autres - en vacances ? On a vu que dès novembre 1914, avec assurance et témérité, et non sans quelque contradiction, il usait de son droit de juger. Toutes ses lettres du front ne sont qu'une critique de la guerre jusqu'au bout, un appel à la paix sans victoire. On sait qu'il se rallia aussitôt sans réserves à Romain Rolland, l'hérétique. Ce qui peut

paraître un comble, c'est que du plus profond de la guerre qu'il fait, il nie la fatalité de la guerre. L'action est de tout de suite et « devant l'obstacle ». Le 10 août 1915 il écrit à Michel Alexandre, qu'il venait de retrouver :

« Je suis assuré que la fin de la guerre peut venir d'opinion et par réconciliation. Les combattants, autant que je sais, ont tous cette opinion ».

L'opinion est pour lui souveraine ; pour le mal et le malheur, si l'on cherche ce qu'on doit penser chez les autres, irrésistible justicière si chacun osait penser par soi. C'est à cette opinion libre et secrète que les *Propos* sont destinés, par elle qu'ils pourraient avoir effet. Tel est le fond de sa conception de l'homme et de la politique. Aussi s'indigne-t-il contre les civils, lâches esclaves de l'Union sacrée. Le rôle des « non combattants », femmes, réformés, hommes d'âge ? C'est celui d'arbitres, celui de délégués à la préparation de la paix. On a déjà vu (Bulletin n° 23) avec quel espoir, qu'on peut juger insensé, il a salué le geste de quelques femmes qui prétendaient en avril 1915 au droit de rencontrer en pays neutre d'autres « féministes », parmi lesquelles des Allemandes. C'est que l'optimisme d'Alain c'est la volonté de croire au plus petit signe de la Bonne nouvelle, l'éveil ou le réveil de l'esprit.

Penser pour agir, en temps de guerre c'était conspirer. Écoutons le canonier Chartier encourager à l'action, au scandale : « *Remarquez, écrit-il à Marie Salomon, le 12 avril 1915, que ce travail de redressement des idées est très difficile et attirera les plus grossières insultes et peut-être les rigueurs de la police. En revanche il suffit d'une vingtaine de femmes pour arriver à faire circuler un manifeste, une brochure et tous instruments analogues. (...) Si l'imprimerie vous fait défaut, faites photocopier en plusieurs langues* ». Et il « en est », il dit « nous » : « *Quand nous aurons une petite brochure, nous en tirerons aisément un manifeste plus court. (...) Il faut aller droit et oser. Je tiens*

la massue, prenez votre fronde ». Le 14 juin, à la même : « *Vous ai-je dit ce que je pense de la lettre de Romain Rolland (voir Bulletin 23, p.8) ? Il faudrait l'imprimer à milliers quand on s'exposerait à la prison* ». Aussitôt il pense à Michel Alexandre. D'avance il peut écrire : « *Il travaillera de plain-pied avec vous. (...) J'aurais compté sur D. mais il m'a envoyé des pamphlets contre l'Allemagne ; je ne sais si je l'ai ramené à des vues plus justes* ». Est-il besoin de dire que néanmoins Alain aurait pu faire appel à bien d'autres mais qui combattaient s'ils n'avaient déjà été tués. Alexandre était civil en tant que réformé.

Et il se trouva donc d'emblée introduit dans le complot en marche pour la paix. Le 10 août 1915 Alain lui donne ses premières instructions ! « *Il importe aussi que je vous dise qu'avant la censure redoublée j'ai écrit quelques lettres essentielles. Voir au Collège Sévigné, 10 rue de Condé, Mlle H. et Mme Marie Salomon. (...) La brochure à laquelle vous pensez est imprimée par les soins de ma secrétaire (qui a pleins pouvoirs et la collection [des Propos] et d'autres textes encore). Mme Morre-Lambelin, 47, rue du Bourg-Saint-Jean, Blois. Si vous avez trois jours faites le voyage* ». La « brochure » c'était les *Vingt-et-un Propos*, dont on voit Alain, soldat et pacifiste militant, former l'idée dans cette lettre du 20 juin 1915 à Marie Salomon : « *Notre vie dépend du hasard, comme toute vie. Mais du moins notre imagination n'est pas trop tachée. Mais à quoi bon insister. Tout cela, pour la plupart d'entre nous, est le juste châtement d'une lâcheté incroyable devant l'opinion. J'ai pourtant le sentiment qu'on pourrait choisir 21 propos d'Alain, non déplacés maintenant ; et s'il était utile de les publier ce serait grand honneur pour moi. Il est vrai que je n'ai jamais mérité grand honneur ; non que j'aie été lâche ; mais plutôt un peu trop heureux d'avoir été courageux sans risque* ».

Le vœu exprimé par Alain avait été très vite réalisé. Alain le solitaire a toujours connu le bonheur d'amitiés extrêmes, de ce qu'il a appelé au sens large ses « bons génies ». Il en avait été ainsi à Rouen, autour de

la *Dépêche* et d'Henri Texcier et de sa femme (voir Bulletin n° 22). Durant la guerre une même sollicitude à l'égard d'Alain avait uni Mme Morre-Lambelin et Mme Salomon et, très vite, une même vigilance anxieuse : en effet pour un combattant réclamer des négociations de paix, ce n'était pas seulement agitation subversive mais crime.

On parlait à voix basse dans le bureau du Collège Sévigné, et bien que je fusse de notre petit groupe la plus proche des deux amies d'Alain, jamais ne me fut lue aucune de ses lettres. Ses jugements nous arrivaient de loin et non sous forme de conseils. La mince brochure des *Vingt-et-un Propos* fut réalisée sans visa de la censure par l'imprimerie *L'Émancipatrice*, 3, rue de Pondichéry, à Paris. Tirée à 2 000 ou 3 000 exemplaires, elle sortit en septembre 1915. Le sous-titre : « *Méditations pour les non combattants* », invitait à former l'idée de civil. Seule mention d'éditeur : « Ces Propos ont paru aux dates indiquées dans la *Dépêche de Rouen* et sont réimprimés par les soins d'un groupe de lecteurs anciens ». Il n'y eut nulle rigueur de police, mais quelques remous. Alain disait à Élie Halévy (20 octobre) : « *J'ai eu quelques lettres pleines d'aigreur au sujet des 21 Propos, que je n'ai d'ailleurs pas choisis ni même lus* ».

L'arrivée de Michel Alexandre, en septembre, eut vite fait de bousculer la prudence de la petite « Section française » de la Ligue internationale des femmes pour la Paix. La « brochure » dont Alain avait formé l'idée en avril devint réalité au début de novembre : *Un Devoir urgent pour les femmes*. Le texte en avait été extrait d'un manifeste long et passionné écrit par le nouveau venu, les morceaux recousus, neuf pages. « *Notre devoir peut-il être de subir docilement la guerre comme une épreuve naturelle ?* ». La guerre est entre nations « *qui croient toutes à la justice de leur cause* ». « *À la force toute nation peut et doit résister indéfiniment. Par la force aucune nation ne peut l'emporter, etc.* ». C'était mettre en question la poursuite de la guerre et la victoire, hérésies majeures. La brochure imprimée à l'*Émancipatrice*, à 10 000

exemplaires, je crois, fut expédiée par la poste, et au hasard des annuaires, principalement à des membres du personnel féminin de l'enseignement et des postes. Le scandale fut grand et les journaux se déchaînèrent contre la propagande allemande. Le siège de notre Ligue, 32, rue Fondary, était le même que celui de « l'Office de défense des travailleuses à domicile », dirigé par notre présidente Mme Duchêne. Un bureau de placement pour bonnes allemandes ayant, paraît-il, existé dans la même rue avant la guerre, il fut prouvé que l'origine du mouvement venait de là. Prouvé aussi que les *f* ou autres lettres de la brochure n'étaient employées qu'en Allemagne... Diverses associations féminines, notamment dans l'enseignement secondaire, protestèrent de leur indignation et de leur loyalisme : le recteur d'alors les remercia en nous flétrissant. Une instruction fut ouverte par la Justice militaire contre la présidente et la secrétaire ; un commissaire militaire et son huissier vinrent m'interroger à domicile, d'ailleurs courtoisement. Michel Alexandre, alors professeur à Chaumont, fut cité de son côté. Devant notre candeur, la modicité des frais d'impression, - et l'intervention aussi a-t-on dit de certains parlementaires (dont Marius Moutet et même Briand), les poursuites furent arrêtées et nous n'eûmes pas les honneurs ni le gain publicitaire de la prison, comme il arriva plus tard à d'autres « défaitistes ».

Si je suis revenue sur cette petite histoire, c'est qu'on y constate déjà, en Alain et les siens, l'indifférence au scandale qui devait caractériser les *Libres Propos* tout au long de leur existence. La passion politique d'Alain et celle de Michel Alexandre y allaient d'elles-mêmes, non par sombre fanatisme ni par calcul, c'était le prix de la liberté. Je ne cacherai pas que le risque était couru d'un cœur léger. « Pure joie », ai-je entendu dire quelquefois à Alain dans des occasions mémorables.

L'expérience, faite à chaud, du scandale des « femmes de la rue Fondary » a-t-elle pu confirmer Alain dans sa foi en la puissance de la pensée sur l'opinion ? Échec ridicule mais en un autre sens peut-être

réussite (Séverine vint nous rejoindre et quelques autres). Mais surtout l' « Affaire » avait donné le branle à diverses tentatives pour discuter le dogme de la guerre jusqu'au bout. Le *Comité d'études documentaires et critiques sur la guerre* (titre étudié !) se constitua à la fin de décembre avec Charles Gide, le Professeur Prenant, Georges Demartial, le premier à avoir posé le problème des responsabilités partagées de la guerre et qui trouvera dans les *Libres Propos* sa tribune. Par Mathias Morhardt le noyau se forma de la future minorité pacifiste de la *Ligue des Droits de l'homme*. Par Rosmer, Marcel et Renée Martinet des liens se formèrent avec la *Vie Ouvrière*, *l'Union des métaux* et l'Internationale clandestine de Zimmerwald. Ambiguïté de l'action, répétons-le, dont on peut faire déception ou stimulant. Michel Alexandre et moi, qui devions nous marier en 1916, nous nous jetâmes dans cette agitation de civils qu'Alain suivait de près, à laquelle même il n'avait pas renoncé à participer ! Il ne faut pas oublier ce *Message au Peuple allemand* qu'il a écrit en 1916, en pleine bataille de Verdun, et que l'intrépide Marguerite Rosmer, qui avait établi un va-et-vient de propagande pacifiste avec la Suisse, apporta à Romain Rolland avec un luxe tout policier de précautions :

« *Ce que tant de gens pensent chez nous qui n'écrivent point, qui ne parlent point, il faut pourtant que vous le sachiez, et nos journaux vous trompent (...). Ni les uns ni les autres ne demandons le prix du sang. De toute façon pour l'avenir, pour la Justice, pour le Droit il faut une paix noble. Que les peuples se le disent à travers les frontières. - Aux tranchées, 1916 - ALAIN* » (cf. *Politique*, p. 60).

De même, plus près de l'Affaire Fondary, afin d'en prolonger les échos mourants, il écrit à Élie Halévy le 4 février 1916 : « *Je prévois 21 nouveaux Propos. Et je ne puis désapprouver* ». Mais parce que le bruit avait couru qu'il avait écrit la Brochure, il ajoute : « *Il est bon que l'on juge de mes opinions d'après leur expression directe. Et tu sais que je ne serai jamais d'aucune ligue. Un écrit qui n'est pas d'un seul n'est*

rien ». « *Pousser ensemble, non penser ensemble* ». Le projet n'aboutit pas, je ne sais plus pourquoi. Mais là encore comment mesurer les effets ? Parmi les soutiens du moral et plus précisément les « philosophes », le souvenir du scandale demeura. Le 21 septembre 1916, de l'hôpital militaire d'Albertville où il était infirmier, Élie Halévy écrivait à Xavier Léon : « *C'est ainsi que (par ta faute un peu d'ailleurs et à cause de tout ce que tu savais sur la faction de Michel Alexandre), j'ai quelquefois redouté un fléchissement de la volonté nationale* ». Et encore le 30 juin 1917 la présomption persistait : « *« La besogne de quelques-uns que tu connais »... Veux-tu dire, poursuit Élie Halévy, Alain et le roi de Macédoine ? Ce sont des révolutionnaires ; l'Angleterre en a aussi, l'Allemagne aussi. Livrés à eux-mêmes ils sont sans influence. Ils ne sont pas haïssables. L'homme dangereux c'est le politicien conspirateur, le bourgeois subversif. Je t'avouerai qu'autant il me serait facile de causer avec Alain ou le roi de Macédoine, fût-ce à travers les barreaux d'une prison, autant je perdrais patience avec X ou Y* ». La « Faction Michel Alexandre »... On a su aussi que la police connaissait la « bande Alexandre ». « *Ils sont dangereux parce qu'ils sont honnêtes* », aurait-elle dit. La formule, qui amusa Alain, conviendra-t-elle pour les *Libres Propos* ?

Ce détail, anecdotes et incidents, dont Alain n'a rien dit dans ses écrits sur la guerre, fait saisir sur le vif cette révolte qu'il définit comme son « état ordinaire » : passion et action inséparables et qu'il faut cependant séparer : « *Je passe mon temps à me recommander la modération. (...) Difficile. Plus difficile encore à mes yeux que de fumer une pipe sous le feu* » (à Marie Salomon, 24 novembre 1915). C'est en ces temps qu'il réaffirme, sur le ton le plus simple, sa volonté de tenir son serment d'homme et de philosophe, plus ancien que son serment aux morts. À Florence Halévy, 22 février 1916 :

« J'écrirai à Élie un de ces jours, peut-être pour discuter encore ; il faut bien passer le temps. Mais cela n'avance à rien, car il considère la

guerre comme une chose aussi naturelle que le mariage ou les hypothèques, tandis que je n'arrive pas du tout à la supporter en pensée (car pour l'action on s'y fait) ; et j'en resterai toujours à une protestation obstinée. En même temps je m'appliquerai à faire comprendre par quelles causes extérieures et intérieures des gens qui ne sont ni méchants ni violents en arrivent à s'entretuer. Cela me paraît être le travail le plus pressant dès que la paix sera revenue. D'autant que plus j'y réfléchis, plus je me persuade que l'on peut éviter les guerres par de petits moyens appliqués avec suite ; comme on évite les querelles de ménage et en général toutes les espèces de folies passionnées. Si j'avais été fataliste j'aurais fait des folies que je n'ai pas faites. Et ces folies, si je les avais faites, auraient été naturelles à moi au sens où cette guerre peut être dite naturelle aux peuples. J'ai tant de fois évité l'inévitable selon les passions que je conçois de grandes espérances pour mes amis les hommes. Est-ce si ridicule ? Du reste quand ce serait ridicule, il faudrait braver le ridicule. Pardonnez ces taches de graisse sur mon papier ». Et comme un écho, bien des années plus tard, dans les *Souvenirs concernant Jules Lagneau* :

« Je n'ai jamais cédé au Fatalisme, et là-dessus j'ai bravé le ridicule » (p. 741).

Cc qu'il y avait de dérisoire, de désespéré si l'on veut, dans la résistance pacifiste, il en jugeait mieux que quiconque. N'oublions pas qu'en ces années 15 et 16 il écrivait par morceaux les analyses impassibles des *Quatre-vingt-un chapitres* et des *Beaux-Arts*. On entrevoit la loi : toujours sauver l'esprit, toujours risquer l'esprit à l'épreuve de l'action.

*

* *

Alain était revenu farouche de la guerre. Le drame initial (*« Je connus ensemble la peur et le courage »*) n'avait pas cessé. En janvier 1917

quand - après avoir traîné les suites de sa blessure à l'hôpital puis au front où il était retourné - il est affecté au Service météorologique de Dugny, près de Paris, il écrit à Florence Halévy : « *Résultat : la guerre m'empêche de dormir et je me sens déshonoré. Je tâcherai de vaincre cette épreuve. Mais je n'ai pas changé et je ne me contredis pas. J'ai toujours besoin d'aller à la misère avec les autres, afin d'être heureux* » (31 janvier). Lire aussi ses lettres à Gontier (*Alain à la guerre*, éditions du *Mercur* de France, 1963), à cet enfant en péril, les plus tendres qu'on ait de lui. Il supporte fort mal sa vie dans un bureau militaire. Enfin le voilà hors du jeu. Le 17 octobre il écrit aux Halévy : « *Me voilà civil et sans occupation pour deux ou trois jours. J'aurai ma classe d'Henri-IV. Très honoré partout, ce qui me rend stupide ; j'étais habitué au mépris. (...) Je suis heureux de rencontrer les jeunes. (...) Au total je suis le mendiant qui devient roi. Cela mérite réflexion* ». Ses amis de Sucy eux-mêmes, il ne les reverra, et non sans peine, qu'en juillet 1918.

Il s'était enfui aux armées, il se réfugie dans la solitude. « *Mon objet pour cette fin de vie qui, par rapport à août 1914 est un supplément, c'est de faire du jardinage et d'échapper aux pouvoirs* » (À Élie Halévy, 20 septembre 1917). À rapprocher de ces lignes de *Histoire de mes pensées* : « *Qui n'a point sa Chartreuse où se recueillir loin des flatteurs et des flattés connaîtra l'enfer sans Dieu ni diable* » (p. 149). La Chartreuse désignait un lieu très réel, qui n'était autre déjà que la petite maison du Vésinet. Il en rêvait dans ses colères de Dugny : « *Mais pourquoi ai-je formé ce rêve d'une maison avec musique ? Ce sont des puérités. Un homme qui se débrouille est officier et aime la guerre* » (12 octobre 1917, à Marie Salomon). Ce rêve réalisé était l'œuvre de Mme Morre-Lambelin. En 1917, au moment du grand exode des Parisiens et des banlieusards devant les bombardements, elle avait pu acheter pour Alain, à bas prix, la petite maison et un grand piano. C'est en 1915, on l'a vu, que nous avons fait connaissance, elle et nous. Elle nous était apparue dans sa grandeur : l'absolu de son attachement à

Alain. Je me souviens qu'étant allée la prévenir à Saint-Germain de certaines menaces de perquisition, elle repartit dans l'instant avec moi pour Paris afin de mettre en sûreté les lettres d'Alain, et je l'entends encore me dire : « Qu'on nous fusille tous mais qu'on ne touche pas à Alain ! »

Depuis 1917 la règle de la solitude et du silence valait évidemment pour nous. Nous faisons notre métier de professeurs en province et les rencontres que mon mari avait eues avec Alain à chacune de ses permissions avaient cessé. J'ai déjà dit à quel point nous étions enclins à nous tenir à distance, et d'ailleurs très occupés par l'action pacifiste. Mais nous gardions, au centre de notre espérance, la certitude qu'Alain avait juré d'agir après la guerre. À Michel Alexandre il avait écrit : « *Nous aurons une terrible tâche à la paix ; on peut trouver que la mort serait préférable, mais moi non* » (21 juin 1915). (Voir aussi au Bulletin n° 12 la lettre du 12 août à Marie Salomon). « Le temps viendra », nous disions-nous et jamais l'idée ne nous effleura d'attirer Alain dans nos voies militantes. Nous étions restés en relations régulières avec Mme Morre-Lambelin³. Elle savait par Alain, et elle avait vite mesuré ce que mon mari était pour lui, et de notre côté nous admirions et respections sa vocation, autre nom de consécration. Nous l'avions bientôt découverte comme la vigilante, l'incomparable gardienne de la solitude d'Alain. Dès ce moment elle prit son rôle d'intermédiaire entre lui et nous, qui devait se continuer jusqu'à la fin des *Libres Propos*, bien que réduit cela va de soi, après notre venue à Paris en 1927. Par elle nous avons su les lenteurs de l'édition de *Mars*, le livre que nous attendions

³ Des lettres si nombreuses que nous avons reçues de Mme Morre-Lambelin il ne subsiste, si ce n'est au début, que des épaves, le tout retrouvé par grand hasard. Alain a assez dit que l'Histoire était disputée aux rats par les historiens... Ces lettres m'ont permis d'authentifier certains souvenirs et de combler bien des lacunes.

comme le moyen le plus sûr d'éclairer, d'illuminer l'opinion, et d'abord les pacifistes nos frères ! « *J'attends impatiemment Mars (...) mais je ne vois pas encore apparaître les épreuves à corriger*, nous écrivait-elle le 25 septembre 1920. *La publication est pourtant promise pour janvier* ». Elle ajoutait : « *Il faudrait être soi-même éditeur et directeur de journaux pour être assuré que tout ce que la pensée du Maître pourrait nous donner de lumière est mis au jour* ». Alain en effet piétinait dans l'attente d'un journal où reprendre les Propos. Deux fois, peut-être trois, il crut l'avoir trouvé ; nous n'avons dû connaître que l'échec de *l'Œuvre* qui nous désola. « *À la fin de la guerre, le journal l'Œuvre me demanda une collaboration quotidienne, celle-ci bien payée ; mais au premier article je remarquai une coupure qui n'était pas de hasard ; ils ne nièrent point, et je m'enfuis en refusant de discuter. Je ne conseille pas d'imiter cette sauvagerie qui refuse le mors. Je note seulement qu'encore aujourd'hui je ferais de même. (...) C'est moins un trait de caractère qu'une manière d'écrire ; il me faut de l'espace libre comme aux chevaux de course* » (*Histoire de mes pensées*, p. 69).

C'est peu après, au début de janvier 1921 que « par le hasard d'un deuil » (la mort de son père) Michel Alexandre se trouva disposer de quelque argent, destiné, selon nos convictions socialistes d'alors, à être restitué à la communauté. Un de ses premiers soins fut d'informer Mme Morrel-Lambelin qu'il se trouvait en mesure « d'amorcer en toute indépendance la publication de quelques feuillets périodiques ». Voici la réponse du 5 février : « *À mon jugement je ne crois pas qu'il soit possible d'envisager une publication de Propos autrement que dans un journal quotidien. Cette forme de publication par abonnements restreints et pour un public de lecteurs connus me semblerait paralysante pour un auteur, et j'y vois encore des inconvénients. (...) J'en parlerai à Alain, mais il ne me semble pas que cela puisse se concilier à sa manière. (...) Le plus pressant est la sortie de Mars. Je compte que la réponse que*

fera Gallimard à votre récente lettre va nous permettre d'y voir clair. (...) Mais si nous pouvons éditer à nos frais au cas où la réponse de Gallimard serait pleine de réticences, un gros obstacle disparaît. (...) Restent les Propos. Je soumettrai votre idée à Alain que je verrai demain. Je crois qu'il conclura comme moi, mais je ne peux tout de même en jurer ».

En effet. Deux jours après arriva une lettre envoyée d'urgence : Alain acceptait ! Michel Alexandre résume ainsi la négociation⁴ : « Projet de fascicule aussitôt soumis à Chartier et après une courte hésitation de son entourage saisi ou plutôt empoigné par lui au vol, avec ordre de passer à l'acte immédiatement. Engagement de se remettre lui-même allègrement au labeur quotidien d'avant-guerre, mais injonction d'envelopper les sept Propos hebdomadaires d'un certain nombre de feuillets formant couverture et où serait tassé et entassé librement ce que éditeurs et lecteurs jugeraient digne d'être signalé et exposé. Modèle les *Pages Libres* d'avant 1914 ». On pense bien que dans notre esprit le projet n'avait jamais concerné que les seuls Propos. L'« injonction » d'Alain fut une catastrophe. Malgré notre métier et notre participation épisodique aux feuilles pacifistes, nous n'avions ni l'un ni l'autre le goût d'écrire ; d'autant moins que la perspective d'être aux côtés d'Alain faisait revivre les affres de l'élève. Pas question de discuter ! Ce fut une des raisons de distinguer par les caractères typographiques les Propos et les Annexes, - ce qui au point de départ, et en cours de route a choqué pas mal de gens. - Les Halévy furent les premiers, et presque les seuls informés. Le 15 février Alain leur écrivait : « *Michel Alexandre, étant devenu plus riche, s'est mis dans la tête de faire paraître les Propos quotidiens d'Alain. Je crois qu'il y réussira. Et il faudra donc dire des choses sur ce temps-ci qui ne soient ni sottises ni*

⁴ Note sur les *Libres Propos* dans la NRF.

folles ; on ne peut refuser de le tenter. Le plus grand mal est une agitation restante à laquelle il faut donner des noms. L'humanité n'est point si pauvre mais elle se croit pauvre. La parole fait tout le mal ; l'écrit doit réparer (...) ». Et trois jours après, en réponse à la réponse des Halévy qu'on devine : « *Il ne s'agit pas d'un nouveau journal, les Propos paraîtront seuls. C'est une idée ridicule ; mais aucune autre solution ne s'est offerte. Et du reste je vois bien des choses utiles à dire. Et c'est aussi un moyen de se détourner des questions trop difficiles. Heureux l'homme qui voit l'imprimé au-delà du manuscrit. Cette perspective change le style ».* De Dugny, le 17 septembre 1917 il avait écrit aux mêmes : « *Il y a des milliers de Propos qui attendent que la censure soit morte ».*

Nous avons vécu ces trois mois préliminaires dans l'enthousiasme et le tremblement. La providence avait mis sur notre chemin, à Nîmes, Claude Gignoux, maître de la petite imprimerie coopérative « La Laborieuse » et qui devait être pour nous un grand ami. Admirateur chaleureux de la pensée d'Alain, il se donna à la réalisation du beau projet ; aussi était-il devenu notre oracle. Mme Morre-Lambelin avait non pas surmonté mais oublié ses réserves initiales. À travers ses lettres quasi quotidiennes on pourrait retrouver le climat d'alors. En mars elle écrivait : « Déçue et navrée comme vous, pour ne pas dire plus, du retard annoncé. Encore cinq grandes semaines. Où est l'éditeur oiseau rare qui peut se mettre en mouvement au commandement ? Navrant, navrant ! Bien sûr que l'auteur pourra commencer le 23 mars. Absent ou non, dans un train, dans une tranchée, au sommet du Pic du Midi, ou au coin d'une borne, il écrira sans rature un Propos admirable pourvu qu'il n'ait pas de gênants à qui répondre autour de lui. Donc, sauf nouveau contre ordre, je retiens qu'il devra commencer le 23 ». C'est elle en effet qui a tenu la « comptabilité » rigoureuse des Propos ; il y eut toujours un délai, qui ne plaisait guère à Alain, entre le moment où il écrivait et celui de la parution. En cas d'urgence un Propos d'actualité se substituait à un autre de la série prévue. Le 3 avril : « Mettez mes

brochures les premières à la poste ! s.v.p., et ne vous moquez pas de moi pour cela ! Je vous quitte dans la joie. (...) Ce jour viendra que nous attendons depuis deux mois ! ». Elle s'abandonne aussi à des espoirs démesurément imaginaires, avec lesquels Alain se jouait mi-plaisant, mi-sérieux : « Le Maître disait hier soir (...) qu'en effet après nos X « ans d'insuccès » notre publication deviendrait une grande chose internationale, peut-être quotidienne où les feuilles annexes déborderaient les Propos, avec les Maîtres de la pensée de tous les pays ». Le 3 avril, elle reprenait : « Je ne sais si nous verrons les trois ans d'insuccès dont parle le Maître, mais je pressens que les L.P. seront un jour une grande chose européenne, internationale. Il n'y faut que l'obstination et le Maître devant soi ». Elle ajoute, heureusement : « Je signe la Sibylle de Cumès ainsi que m'appelle Alain en mes prophéties sur ses œuvres ».

Ces premières lettres donnent quelque idée de ce que devait être notre collaboration de quinze années avec « Tante Monique ». Une sorte de pacte s'était tacitement conclu. Avec toutes les nuances de l'estime et de l'affection, nous nous savions mutuellement instruments pour l'œuvre d'Alain. Il en résulta clarté et liberté dans nos relations. De volonté peu commune, elle aimait l'autorité et savait l'exercer, par exemple dans son métier. Longtemps professeur de sciences, elle avait pris, peu avant la guerre, la direction de l'Annexe - destinée aux stagiaires - de l'École Normale d'Institutrices de Saint-Germain-en-Laye. En ces temps de préparation elle se plaisait, comme on a vu, à proposer, à rêver. Mais jamais elle n'a rien voulu ni pensé qu'à travers Alain : au moindre signe elle s'inclinait. Au sujet d'un détail de présentation qu'elle avait suggéré : « Cela déplâit tout à fait à Alain : donc la question est résolue » (21 avril 1921). À notre égard, bien qu'elle nous nommât parfois ses « neveux » - comme bien d'autres ensuite elle a toujours su s'en tenir à son rôle d'intermédiaire. La part d'absolu - si l'on peut rapprocher les deux mots ! - que comportait l'attachement de mon mari à Alain, fondait la mutuelle confiance. Elle ne nous en a jamais voulu,

je le crois sincèrement, de ce qui nous a parfois, sinon séparés, du moins distingués d'elle. Chacun a « son » Alain ! Le nôtre c'était l'Alain simple soldat, l'Alain boursier... Le sien plutôt l'illustre écrivain, et son bonheur était de préparer les belles éditions qu'il aimait, - le seul luxe qu'il dût connaître, et surtout par la grâce du Dr Mondor. Il lui arriva plus tard de s'indigner par exemple qu'Alain ne fût pas proposé pour le Prix Nobel, alors que ce genre de gloire nous eût paru quelque peu contradictoire à son essence, - à chacun son fanatisme aussi ! Il faut dire en toute justice qu'elle vénérât autant l'Alain de la révolte et du scandale que le partenaire de Valéry, et qu'elle l'aurait suivi jusqu'au feu. Qu'il y eût quelque excès dans son zèle, comment autrement ? C'est ce qu'Alain, dans une lettre à Marie Salomon du 12 décembre 1914, au difficile moment du début de la guerre, appelait ses « protestations ». « *Je tiens à vous écrire aujourd'hui ; je vous réserve les nouvelles vraies ; à Monique je ne dis que des choses vagues sur la guerre pour éviter les protestations si inutiles. Avec ma sœur j'agis de même* ». Être l'objet d'un culte, Alain s'est tiré de cette difficulté comme de tant d'autres. On a vu qu'il se prêtait aux prédictions de la « Sibylle de Cumès » comme à un jeu, peut-être réconfortant - et toujours avec cette ironie, refusée plus encore que retenue, qui donnait tant de gentillesse et de charme à son amitié. Nous sommes presque toujours restés étrangers aux rites : « Tante Monique » aimait dire « Le Maître » et nous appeler « disciples » ; nous ne l'avons jamais suivie. Sous l'inspiration d'Auguste Comte nous devions la surnommer le Grand Prêtre, mieux dit le G.P. et ainsi faisaient quelques-uns des jeunes les plus attachés à la maison *Libres Propos*. Après un court apprentissage pour ne garder des foisonnantes missives que l'essentiel, l'accord s'est toujours fait aisément entre nous. Sans doute y a-t-il fallu l'atmosphère de liberté pure qu'Alain créait toujours autour de lui, ses élèves le savent, et aussi la richesse d'amitié humaine que possédait mon mari. Durant quinze années d'un commerce incessant la paix, la confiance et la belle humeur, même aux temps sombres, n'ont guère cessé de briller au ciel des *Libres Propos*.

S'il y eut des discussions, des divergences, ce qui semble inévitable, sans doute se sont-elles produites sur le mode détaché, dont on saisit quelque chose dans une lettre d'Alain au sujet du livre de Sergio Solmi qui lui est consacré. Cette lettre, du 10 novembre 1931, qu'Alain aurait sans doute plaisamment nommée « Note de service », fait saisir comment il se jouait à rappeler les « principes » sur le ton de l'humour :

« L'occasion a manqué hier soir pour traiter de la question Solmi, je veux dire légiférer à la manière de Solon. D'ici à six mois j'interdis toute négociation, publication, traduction, tout extrait et tout commentaire, toute objection, réclamation ou remontrance, concernant le livre de Solmi.

Cette décision a été communiquée à la Tante Monique hier. Je la communique maintenant à vous. Ici se terminent mes pouvoirs. Ayant ainsi décidé, je m'en vais, comme Solon, c'est-à-dire que vous n'avez aucun moyen ni direct ni indirect de changer la loi. C'est le seul moyen contre les passions, qui se glissaient par là. Bonne amitié, et inaltérable, cela va de soi ».

Malgré une santé médiocre, Tante Monique a fait preuve d'une puissance de travail très exceptionnelle. On ne célèbrera jamais assez ce que la conservation, la présentation des écrits d'Alain lui doivent. Par un de ces décrets pratiques qui ont assuré sa liberté d'esprit, Alain s'était déchargé sur elle de toute la partie matérielle de l'édition, sûr que ses préférences seraient devancées. C'est avec elle que furent prises toutes les décisions techniques pour les *Libres Propos* : format, papier, caractères (*della robbia*), titres etc., non sans force essais, ordres et contre-ordres, et parfois débats où intervenait Claude Gignoux. Elle a été pour nous un auxiliaire sans nulle défaillance.

*

* *

À ce moment, attendu depuis trois ans, où il pouvait tenter de remettre sa pensée en contact continu avec le public, Alain semble se replier vers la Chartreuse, comme à son retour à la vie civile. C'est le signe de sa vraie position, violente, à l'égard de la société : pour pouvoir atteindre et aider les autres, il faut se protéger d'eux. On plaindrait ceux qui expliqueraient son horreur de la critique, sa mise en défense contre les cercles ou les vaines relations par quelque susceptibilité d'amour propre. Son choix était une façon de « pratiquer » le « Être ou ne pas être » de Lagneau. Le raffinement de précautions auquel semble se complaire Mme Morre-Lambelin au bord de la nouvelle entreprise aide aussi à comprendre comment, matériellement, Alain a pu faire face à une telle masse de travail, ininterrompu, métier, œuvres, propos. Dès le 1er mars, en réponse à quelque demande au sujet de lecteurs éventuels, elle répondait : « Il m'est impossible d'avoir des adresses d'élèves. Comment les aurais-je ? Par Alain ? Il suffirait que j'insistasse, que je lui laisse ainsi apercevoir que nous nous préoccupons de grouper des lecteurs (qui pourraient lui dire à lui... je me suis abonné... ou non abonné) pour qu'il lâche tout ». - Le 7, au sujet du projet de circulaire : « Elle est en effet dénudée et ne prend pas figure de réclame. Elle me rappelle le Péguy des « Cahiers de la Quinzaine » (...), mais à cause de sa forme impersonnelle rien ne s'y trouve qui interdise de croire que l'Auteur a participé aussi à cette annonce (ce qu'il faut pourtant éviter à tout prix). Comprenez-vous la nuance ? J'aurais cru préférable qu'on y sentît mieux votre initiative. (...) Joindre au bulletin d'abonnement une phrase comme celle-ci : « Soucieux de grouper autour de nous tous les lecteurs, amis connus ou inconnus d'Alain que la guerre a dispersés, nous vous prions de nous donner les noms et adresses de ceux que notre avis n'aurait pas atteints ». Qu'en pensez-vous ? » À quelques mots près c'est la formule qui a été retenue, Ceci encore, au lendemain du premier

numéro, vers le 15 avril : « Je suis déçue que vous n'ayez que 45 abonnements pour le premier tirage (surtout que jamais il ne soit fait allusion ni des abonnés ni de leur nombre à l'auteur et que cela reste entre nous : de connaître ses lecteurs le paralyserait ou dégoûterait d'écrire - qu'ils soient sympathiques ou non : il est ainsi fait) ».

Cette résolution de se préserver contre l'irritation ou simplement la distraction, s'étendait à la correspondance : « Ah ! n'oubliez pas que toutes les lettres qui vous arrivent pour Alain doivent m'être envoyées à moi. Alain veut que je les lise d'abord pour lui épargner toutes celles qu'il est souhaitable qu'il ne lise pas. Celle qu'il m'a apportée l'autre jour non ouverte (...) » (21 avril). Il y a là un accent de joie à l'idée de pouvoir alléger plus encore le travail d'Alain, car elle eut aussi presque toujours la charge de répondre aux lettres. C'est pourquoi les lettres d'Alain à ses familiers sont si rares, il y fallait quelque événement. Dans le doute où nous étions de réussir à travailler de concert avec Alain (« trop de continuel mécontentement », écrira mon mari), ce régime nous satisfaisait pleinement. C'est par la plume du G.P. que nous sont venus les premiers encouragements, concernant notre domaine, les pages de couverture. On ne s'étonnera pas qu'Alain ait tout approuvé et d'avance : « Sur cette question j'ai interrogé l'auteur (...) « Tout ce que vous proposez est bon ». Je demanderai au maître de me dicter des injures à vous transmettre si vous doutez de vous. (...) Vos lettres enthousiastes me ravissent et j'en apporte la « flamme » au Maître qui trouve cela beau ! Voilà... » (7-12 mars).

La logique de ce qu'on peut appeler, chez Alain, la contradiction de la solitude, a fait, en ces débuts surtout, sentir ses contraintes. Il s'agissait en effet de lancer, avec de bien faibles moyens, une publication, et de s'interdire toute publicité. En être et ne pas en être ; jouer le jeu et en refuser les règles. C'est à ce journalisme intemporel qu'ont toujours appartenu les *Libres Propos* ; l'aventure nous enchantait. En conséquence, en dépit de toutes les ambitions imaginaires pour le futur

quotidien international, une attitude catégorique à l'égard de la Critique : qu'on en juge ! « Croyez-vous utile de répondre ? [Il s'agissait d'un critique chevronné, Vandérem, je crois qui, au reçu de la circulaire avait demandé qu'on lui fît le service]. Il ne s'abonne pas. On enregistre sans plus - pourquoi répondre ? La seule réponse est : « il n'est fait aucun service à titre gracieux, l'œuvre se passant des critiques ». L'absence de réponse dit la même chose sans pointe, ce qui est préférable » (11 avril). Et le 25 avril, sur le même sujet : « Tant pis pour Léon Werth..., *id.* pour Michel Arnauld. Il ne faudra jamais faire aucun service gratuit et ne pas donner dans le genre des autres revues qui implorent publicistes et critiques ». Par contraste, ou contradiction surmontée, ouverture est faite au public mondial. 22 mars : « Continuez à vous réjouir, sans arrière-pensée, du « *Droit de reproduction et de traduction entièrement libre pour tous les pays* » [Alain dès le premier jour avait proposé la formule]. Les mutilations par les idiots ne sont pas à craindre. Le Téry ou autres ne nous pilleront pas. Des journaux ou revues comme *École Émancipée* en prendront [des Propos] en entier (...) et ce sera tant mieux pour leurs lecteurs. (...) J'espère surtout qu'on traduira à l'étranger. Le beau-frère d'Elie Halévy [le peintre André Noufflard] qui en traduisait autrefois à Florence, continuera certainement. (...) Il faudrait avoir espoir de traduction à Genève, Londres, Berlin, la Haye, Stockholm, etc. Cela viendra ».

Quant aux collaborateurs éventuels, sinon défense du moins prudence. « Non, non, aucune note d'aucune sorte pour annoncer que les Annexes sont ouvertes à tous. Ne vous donnez pas l'ennui d'avoir à lire et à éliminer parmi des envois vaseux. Laissons bien s'établir la publication et la doctrine. Pour suffire à tout vous ferez très bien d'abord ». Alain ne se fiait qu'à lui pour cet appel : « Pour faire savoir que toute pensée libre sera accueillie et aura sa place aux *Libres Propos*, Alain en fera un jour ou l'autre l'objet d'un Propos. De cette manière la chose sera annoncée de façon à nous faire venir ceux qui ont quelque chose à dire sans plus » (22 mars). Notons que sans attendre, Alain s'occupait lui-même de

rallier nommément certains anciens élèves et autres : « Par Prévost, le jeune Normalien dont je vous ai donné l'adresse, Alain fait dire à Gouttenoire de Toury⁵, ami de Prévost, qu'il peut envoyer ce qu'il lui plaira. À l'occasion Alain dira à Élie qu'il pourrait envoyer de temps en temps une note sur la politique étrangère. Vous voyez que tout viendra lentement » (3 avril). Et quelques jours plus tard : « Alain aura bien l'occasion de dire à Herzog qu'on lui fera accueil. Rien ne presse ».

Voici donc le grand événement.

⁵ Officier de cavalerie, Gouttenoire de Toury, grand mutilé de la guerre avait engagé une action passionnée contre la guerre et pour la réconciliation franco-allemande.

N° 1. PREMIÈRE ANNÉE.

9 Avril 1921.

LIBRES PROPOS

(JOURNAL D'ALAIN)

PARAISANT CHAQUE SAMEDI

NIMES

IMPRIMERIE COOPÉRATIVE « LA LABORIEUSE »
10, Rue Emile-Jamais, 10

Vingt pages, dont quatorze de Propos. *Satisfecit* immédiat :

« Dimanche 10 avril. Le Maître va vous dire qu'il est content. Voilà qui va détourner Michel et tous deux, comme moi d'être jamais malade. Et nous voilà récompensés dès le seuil (...) ». Et en effet, datée du même jour, cette première lettre d'Alain à Michel Alexandre depuis 1915 :

« Je suis ravi. Le papier, le caractère, les marges, tout est bien. La couverture a cet aspect de densité qu'elle doit avoir. Je blâme seulement le blanc de la première couverture intérieure. (...) Mais il faut bourrer, bourrer, avec le moins d'air et de séparation qu'il se pourra. Il y a encore à prendre dans Jouve. Et sur tous sujets comme dans Pages Libres. Sans trop choisir au commencement ; car ce qui existe est bien plus puissant que ce qui n'existe pas. Mais ce qui existe est pris dans la masse et d'apparence esclave. Et la condition de l'esclave est la meilleure comme il sera expliqué.

Typographie correcte, on peut dire sans faute. Joie rare. Beau printemps. Salut et fraternité ».

On aurait pu s'attendre à quelque présentation de la petite revue, principes et programme. Sur ce point encore manquement aux usages. La Charte des *Libres Propos* n'en sera pas moins écrite, mais pour contrarier l'impatience et les passions du lecteur, les articles en seront dispersés dans les premiers numéros, - et finalement elle continuera à se chercher dans le « Journal d'Alain » tout entier. Rien ne signale ces articles au dehors, ils restent pris dans le texte d'un Propos, lui-même perdu parmi les autres. Le premier principe de la Charte, la liberté, dont la solitude est le moyen, Alain le pose dans son premier Propos, après le rappel méprisant de son « engagement », choix entre deux « esclavages », le « civil » et le « militaire » :

« Toujours est-il que revenant sans transition dans les régions où la censure était supportée, je ne sus point m'y faire : et encore aujourd'hui

l'ombre seule de la Censure me jetterait en des pensées de combat, ce qui est esclavage encore. Voilà pourquoi je m'établis, moi et mes propos quotidiens, en cette solitude ».

Sur quoi Alain semble s'être amusé à rappeler aussitôt le lecteur à l'ordre... de la réflexion ; le deuxième Propos « Le pauvre sous l'escalier » est une analyse de mystique amoureuse. Il faudra attendre le numéro 3 pour trouver (Propos XV) le deuxième article de la Charte. Il est de méthode, c'est-à-dire l'analyse de la pensée même et l'obligation de la distinguer de l'action :

« L'imprimé est l'instrument moderne de l'analyse. Les anciens usaient du dialogue, et Platon a laissé le modèle achevé de ces discours rompus. Nos improvisations ne s'enchaînent que trop et la passion oratoire sait bien créer des apparences persuasives, surtout lorsque l'on parle à soi. Chacun, en ces temps difficiles, s'est harangué lui-même plus d'une fois, toujours violent et emporté, souvent logique car les deux se tiennent. De tels discours ressemblent à des actions et sont soumis dans le fond aux lois de l'action commune, d'après lesquelles ce qui est déjà fait engage et même précipite. Comme l'avalanche qui grossit à mesure qu'elle roule. Ces signes impétueux, dès qu'ils sont jetés au dehors font groupe, église, parti, mais par la même fureur de s'accorder avec soi, dissidences, divisions, hérésies. Ce genre d'activité, qui faisait toute la vie publique des anciens, domine encore la nôtre. Aux temps où j'essayais d'agir par des discours publics, un auditeur ami me dit, parlant d'une preuve à laquelle les oreilles n'étaient pas encore accoutumées : « Je ne crois pas que cet argument portera » ; ce mot me fit réfléchir : car il ne se demandait pas si l'argument était bon ».

La solitude des *Libres Propos*, qui leur est première, Alain explique comment elle est la condition de la société véritable :

« Il faut toujours penser en compagnie ; l'homme qui pense pour lui seul est un fou. Mais il me semble que penser avec les grands Anciens

comme fit Montaigne et avec Montaigne, Pascal, Rousseau, Voltaire et d'autres Silencieux dont la foule s'accroît de siècle en siècle est une autre manière de penser en compagnie, qui diffère de n'importe quel troupeau pensant comme dans l'École l'Universel diffère du Général, et la Compréhension de l'Extension, Pardonnez ces mots barbares ; quelques-uns peut-être en seront réveillés, qui ne sont pas les pires. Bref il y a une manière d'écrire pour soi qui est pour tous ; et une manière d'être d'accord qui est de ne point chercher du tout à s'accorder. Je devais donc penser devant moi en quelque sorte, sans me soucier d'autre chose, et régler ce qui reste à faire sur ce qui est fait et le travail sur l'esquisse, comme font le sculpteur et le peintre. Et l'expérience m'a fait voir que l'œuvre imprimée est bien plus œuvre et bien plus objet que l'œuvre écrite ; car ainsi la pensée est éclairée également en toutes ses parties ; celui qui imprime tous les jours ressemble à celui qui sculpte le marbre ou la pierre, il apprend la prudence. Cette occasion m'étant offerte de nouveau par les soins de l'amitié, on comprend que je ne l'aie pas refusée, non point en vue de régler les pensées d'autrui, mais plutôt en vue de discipliner les miennes propres ».

Les *Libres Propos* seront un atelier ouvert à tous :

« Or qui voudra s'essayer et s'éprouver lui-même, il le peut. Le travail attire le travail. Ce n'est pas sans réflexion que la Couverture de ces Libres Propos a été livrée aussi aux imprimeurs. Quel genre d'accueil elle réserve aux faits, aux documents, aux Idées, aux Jugements, quelle liberté et variété, c'est ce que l'expérience montrera. Je ne me soumettrais pas à un programme, ni à une doctrine : peut-être mes lecteurs penseront-ils que la liberté en acte vaut mieux que toutes les promesses, mais ce sera mieux encore s'ils ont le sentiment que toutes les pensées humaines s'accordent par le dessous bien avant qu'on en puisse faire un système logique. Par ces vues et par notre patience à attendre, qui est sans limites, nos feuilles de Couverture peuvent

s'étendre et dépasser l'œuvre qu'elles entourent. En attendant, l'œuvre tiendra autant que l'obstination humaine a de ressources. Comme dans un atelier vaste et d'abord presque vide le sculpteur n'attend pas les autres et travaille d'abord. Non pas pour tracer comme des modèles à ceux qui viendront ; car rien n'est modèle. La Foi seule est modèle ».

Enfin dans le numéro 4, le Propos XXII (30 avril), le troisième article de la Charte a quelque chose d'une profession de foi. Le lien qui unit Mars et les *Libres Propos* y est mis en pleine lumière, et le « serment aux cadavres » prononcé publiquement. Les *Libres Propos* rassemblent tous les Propos écrits sur la guerre de 1921 à 1936. Les *Libres Propos* seront de bout en bout la « Guerre Jugée ».

« Séverine propose la grève aux armées. Il faut dominer les sentiments généreux aussi, et penser juste autant qu'on pourra. (...) En l'an quinze et les pieds dans la boue militaire, je commençai à mettre par écrit toutes les remarques que je croyais capables de changer un peu les opinions communes touchant la guerre et la paix. Une faible connaissance des vraies causes, en ce qui concerne le courage et aussi l'admiration, suffirait, à ce que je crois, pour dissiper la Colossale Apparence. J'en fis un livre qui après plusieurs années de guerre et de paix, attend encore la bonne volonté des éditeurs ; et il se peut que quelque subtil ressort de l'Art politique ou de l'Art militaire agisse aussi par là. Mais vainement si j'en crois les signes récents ; vainement de toute façon puisqu'ici je reprendrai les mêmes idées, les expliquant de même manière, et encore d'autres, ainsi que je l'ai promis aux cadavres et à moi-même.

Cela posé, et qu'il plaise ou non à Messieurs les Politiques, je prends l'occasion de dire encore une fois que cette licence d'écrire est naturellement payée, selon mon opinion, de la résolution d'obéir. Je comprends la vie en société de cette façon que, s'ils sont tous fous de la même manière à mon estime, ce jugement ne me dispense point du tout

d'agir avec eux ; et s'ils se mettent au danger, il n'y a point de raison pour que je n'y sois pas aussi, selon l'âge et les forces. Ce que j'en dis n'est point prudence ni ruse. C'est doctrine longtemps méditée et déjà une fois appliquée. Maintenant il m'est bien permis de rire un peu en considérant que cette sagesse, qui me fut plus d'une fois pénible, équivaut à la manœuvre la plus rusée. Ainsi je n'aurai pas la gloire d'être en prison ; et vous n'aurez pas, amis, la peine de m'y apporter des oranges. Mais c'est peu d'échapper au monstre ; je veux le persuader lui-même, ou tout au moins l'ébranler un peu. Oui, troubler cette moustache militaire que j'ai si longtemps observée et qui exprime ensemble l'irrésolution et la sécurité ».

Je crois utile de citer, en anticipant, un passage du Propos CL de la 3e année, de février 1924. Les *Libres Propos* avaient été mis à l'épreuve : Alain s'explique sur sa position de journaliste, et sur la fin qu'il poursuivait dans les Propos :

« Les pouvoirs sont revêtus de bleu horizon. La moindre critique leur est injure. (...) Cette méthode n'ira pas loin, séparée maintenant des pouvoirs terribles qui l'ont rendue possible. Mais elle produit encore d'étonnants effets. L'homme terreux cherchait des idées, il ne trouve plus que des injures ; s'il ne prend le parti de se taire, il parle mal et ne dit point ce qu'il veut dire. Le bleu horizon a juré que certaines choses ne seraient point dites ; et en effet elles ne le sont jamais. (...) Contre quoi il n'est pas facile de rétablir le bon sens. Même la plume à la main, même volontairement éloigné de ce cercle d'inconnus pour lequel j'écris, j'imagine encore le lecteur bleu horizon, qui me fixe de son œil méchant, assuré que par sa présence seule il empêchera que certaines choses soient écrites. Et quelquefois la voix du commandement parvient jusqu'à moi. « Opinions de brigadier démobilisé ». La flèche pique où il faut. (...) Et c'est tant pis pour nous tous si nous ne savons pas renvoyer l'injure. Car je le sais bien il faudra se repentir et trop revenir. C'est ainsi qu'un petit morceau seulement de drap fin qui se montre

remportera deux victoires assurées si je ne suis très prudent ; premièrement il me fera dire plus que je ne pense, et deuxièmement il obtiendra que je regrette ce que j'aurai dit. C'est pourquoi si je veux conduire raisonnablement cette difficile politique de l'homme de troupe, il faut que j'examine aussi d'autres problèmes propres à calmer l'imagination et à remettre l'entendement dans ses chemins. Je m'y applique et certainement quelques-uns me comprennent. Ainsi tout est politique dans ces feuilles malgré l'apparence ».

Quant aux feuilles de Couverture, qu'on a vu officialisées au Propos XV, celles du n°1 contenaient une étude sur les *Lettres de la prison* de Rosa Luxembourg, signe d'hommage et même de bienvenue à la « révolution », et une autre, documentaire sur les « Enfants d'Europe en 1921 », victimes de la misère et de la famine : « *On disait : « C'est la guerre ». En cette troisième année de paix faut-il le répéter encore ? Soit. C'est donc la guerre aux enfants »*. Était publié l'appel du *Comité international de Secours aux enfants* dont nous devons rester très proches. Sans que nous l'ayons cherché ni prévu, l'information sur de tels faits, dont la presse ne parlait guère, provoqua de premières réactions et manifesta dès le premier jour la vocation explosive des *Libres Propos*. Il y eut quelques désabonnements, alors que nous étions, on s'en souvient peut-être, à 45. Le 7 mai Mme Morre-Larnbelin commente ainsi une lettre que nous avons reçue de L.W., l'un des philosophes les plus favorables à Alain « du côté » de la *Revue de Métaphysique et de Morale*. « Oui, ils s'attaquent aux Annexes ne pouvant mieux. Comment voulez-vous que ce commissaire de gare, hautement galonné, qui s'est mis du côté de Poincaré consente à se tromper. [Pour lui] ce serait un désordre que les hommes ne fussent pas punis jusque dans leurs générations (...) ».

Dans le camp des amis, les pacifistes, les révolutionnaires, la déception fut éclatante. Marcel Martinet nous rapporta le mot de Romain Rolland : « Il écrit pour vingt personnes ». Ce fut un chagrin. (Voir les lettres de

Michel Alexandre à Martinet dans le Bulletin n°1). Certains traitèrent Alain de sophiste. On nous posa même la question : « Alain est-il pacifiste ? » Mme Morre-Lambelin écrivait le 9 mai : « Tous fanatiques et fermés à ce qui n'est pas leur politique. (...) De la même manière autrefois certains bonshommes des U.P. en voulaient à Alain qui n'était ni socialiste, ni communiste, ni syndicaliste ». Quelques exceptions pour l'honneur de la « gauche », de Séverine, de Léon Werth, de Georges Pioch - d'autres sans doute ; la place manque pour citer ces articles.

L'écho de ces premiers heurts avec le public se fait entendre dans le *Propos XXIX*, au N° 5 :

« Il n'est point possible de parler selon ce qu'on croit vrai ; je ne conseille même pas de l'essayer. Le visage irrité de l'autre, qui se trouve surpris, ébranlé, honteux peut-être n'est pas un spectacle supportable. L'amour de la forme humaine nous tient trop. (...) Que dire de l'orateur. (...) Et pour l'écrivain il y a l'éloge des feuilles publiques, ou l'injure, qui agissent l'un et l'autre, à coup sûr. (...) Combien de fois ai-je manœuvré pour me mettre au niveau d'un lecteur imaginaire ? C'est à peu près comme si je voulais rendre clair pour les autres, ce qui n'est pas bien clair pour moi ; ou faire que les autres comprennent facilement ce que je comprends difficilement. La sottise des cercles, qui passe toujours l'attente, vient de cette politesse agréable, agréable pour tous, car il est aisé de ne pas dire beaucoup. Mais cette sorte de mépris, qui est amitié pour la partie basse, est à peu près la plus grande erreur où l'on puisse tomber. (...) J'écris donc pour l'homme qui a inventé les Religions et les Contes ; homme prodigieux qui n'a point de nom, que nul n'a rencontré, réel, innombrable. Ses œuvres en témoignent, qui circonscrivent nos pensées si loin en avant. Mais où le trouver ? Serait-ce cet homme qui va à son bureau, et qui lit son journal en marchant ? C'est pourtant bien lui. Beau conseil d'écrire pour cet homme qui lit en courant. Il n'en courra que mieux. Puisque les Dieux nous gardent

maintenant de cette Apparence, profitons, mes amis, de ce temps où nous n'avons pas de lecteurs. Et puisse-t-il durer » (24 avril 1921).

Et voilà qui conclut la première Charte des libres Propos : rester seul, et se vouloir plusieurs, se vouloir tous.

*

* *

Après cette longue préface, après l'entrée en scène des *Libres Propos*, leur histoire commence, qui se confondrait avec celle de l'entre-deux guerres. Il n'est pas question pour moi de l'écrire, faute de compétence, de temps, de place. À un historien, quelque jour, selon la suggestion de Maurice Savin, de revivre ces quinze années telles qu'Alain les a éprouvées et jugées. À un philosophe plus encore, car ce serait montrer la liberté, c'est-à-dire la « doctrine » d'Alain, à l'épreuve de la réalité, du mécanisme et du fatalisme de la guerre. De l'aventure des *Libres Propos*, je me suis contentée de tracer la ligne chronologique, - petite histoire insérée dans la grande. De cette grande histoire seuls seront signalés quelques événements déterminants auxquels l'action d'Alain a eu affaire. J'ai cru devoir, sommairement, tenter d'esquisser le visage de chacune des années des *Libres Propos* : malgré une unité assez remarquable, objet de respect ou de réprobation, chacune a mené son propre combat.

Quant au contenu du *Journal d'Alain*, c'est toute la pensée d'Alain. Le peu qui en a passé dans mon récit résulte souvent de simples impressions de lecture ou des caprices du souvenir. Qu'on veuille bien me pardonner l'arbitraire ou la confusion ! J'ai néanmoins, conformément à mon sujet, retenu ce qui peut éclairer sur la façon dont Alain a conçu et voulu son « Journal » et plus profondément les Propos

eux-mêmes. Pour le reste j'ai choisi de donner quelque idée de ce qu'on nomme, parfois non sans dérision, le pacifisme d'Alain ; ce terme ingrat - alors que le mot pacifique est si beau... - exprime, je le crois du moins, l'idée et l'idéal, et aussi le risque de sa politique.

Deux points encore à préciser :

1° La pensée d'Alain sur la paix est merveilleusement complexe et nuancée et secrète ; on n'en trouvera ici que quelques aspects fragmentaires et simplifiés : invitation à chercher les autres.

2° Si Alain a écrit : « Tout est politique dans ces feuilles », il faut se souvenir qu'inversement rien n'y est seulement politique. Pour avoir chance de ne pas trop mutiler ou fausser la méditation d'Alain, il importe de maintenir toujours présente à l'esprit la totalité des *Propos*. Donc auprès de ce raccourci polémique tenir ouverts, pour le moins, les *Propos* de l'édition *Pléiade*, qui eux aussi suivent la ligne du temps.

LIBRES PROPOS, PREMIERE SERIE,
1921 - 1924

LIBRES PROPOS, PREMIERE SERIE,

1921 - 1924

« Solitude en société, c'est le moment de la pensée » (*Minerve*, VIII).

PREMIÈRE ANNÉE - 21 AVRIL 1921 - 20 AVRIL 1922

Ce fut la seule année des 352 Propos, la seule où Alain, l'outil en main, a pu reprendre le labeur quotidien de la *Dépêche de Rouen*. Année de la plus grande solitude, sans doute aussi de la plus grande espérance.

Dès le Numéro 5, le 1er mai, c'est l'attaque directe aux pouvoirs. À nous deux !

« On brûle Jeanne d'Arc à peu près aussi souvent qu'on la célèbre et ce sont les mêmes. « Le vice foment la guerre, disait Vauvenargues, la vertu combat ». Ambition, intrigue, vanité font les jeux. Mais l'énergie n'est pas en ces roitelets. L'énergie est dans la masse pacifique, avec l'illusion. On peut bien dire qu'en août de l'an Quatorze l'esprit du peuple entendit des voix. (...) Et cette grande idée se forma spontanément que le temps était venu de délivrer tous les peuples et de tuer la guerre. (...) J'ai souvenir du jour funeste où le Pouvoir, jetant l'Utopie par terre, mit le pied dessus. « Il faut abandonner, dit-il froidement, l'idée que cette guerre pourrait être la dernière des guerres ». Une politique suivit, pleine de cohérence et de logique, comme tout ce qui retombe à la nécessité. L'appât des marks-or reste seul en vue, dont chacun attend part ; tout est réduit là. Un art profond

et sûr de lui, qui suit la force des choses et s'en glorifie, nous a attachés là ; et nous tirons sur la laisse. C'est ce que j'appelle brûler Jeanne d'Arc avec attendus et considérants ». (XXXVI)

Peu après, au numéro 8, le 16 mai, l'axiome de la politique, emprunté à Auguste Comte : « *Les phénomènes sont d'autant plus modifiables qu'ils sont plus complexes (...) l'océan humain est bien plus maniable que l'autre* » ; et en conséquence, après le défi aux pouvoirs, l'appel aux lecteurs, l'appel à tous :

« Ayant mille prises autour de nous par la parole, l'écrit, l'exemple, et seulement par le visage, car la moindre humeur court et gagne et la moindre sagesse aussi. (...) Ne raisonnons pas sur ce ciel politique, bien plus changeant encore que le ciel des tempêtes. Mais essayons de voir cette Europe des forces sans aucune pensée ni projet, comme elle est. Forte raison, si nous savons lire, forte raison de vouloir et d'espérer » (LI).

Osons simplifier à l'extrême et dire que de 1914 à 1939 deux thèmes ont dominé le « pacifisme » d'Alain. Le thème de l'identité des combattants dans les deux camps, par le courage et par l'honneur ; plus encore identité de tous les hommes, en toutes circonstances, par les mêmes passions et la même raison. L'autre thème est celui de la responsabilité : chacun est responsable, strictement, de la guerre ou de la paix. Balayer devant sa porte, laisser la faute de l'autre où elle est, chercher la sienne propre dans la guerre d'hier, dans la paix actuelle où se prépare la guerre de demain. Par là se réconcilier avec l'ennemi, ce qui dépend de chacun, et ferait la paix. Cela veut dire, en 1921, qu'il faut dénoncer avant toute chose l'Article 231 du Traité de Versailles, par lequel l'Allemagne avait dû se reconnaître l'unique et totale

responsable de la guerre. Dès 1915 Alain avait découvert l'erreur, ou la faute de ce « Ce n'est pas moi ». Le 21 juin il écrivait à Michel Alexandre :

« La Ligue des Droits de l'Homme est au-dessous de tout et X [l'auteur d'une brochure sur la guerre et le Droit] déraisonne. J'ai lu le Livre Jaune, et quand je n'aurais pas lu le Livre Jaune, je n'avais qu'à me rappeler ce qui fut dit après l'élection Poincaré, après que les sociétés de gymnastique, etc. « Hélas, disions-nous, c'est la guerre ». Ce n'est pas tout de bien juger, il faut avoir de la mémoire, comme disait Platon ».

Je note que c'était déjà la rupture morale entre lui et la « Ligue des Droits de l'Homme ». S'il fut sévère à son égard, non sans passions, voire injustice, c'est qu'elle était pour lui la Ligue de l'Affaire Dreyfus, et noblesse oblige ! L'« Affaire », c'était pour Alain l'exemple le plus probant, contre le désespoir, que la justice peut être de ce monde.

« Un jour que je parlais à un homme raisonnable de tous ces documents et raisonnements sur les origines de la guerre qui voyaient enfin le jour en même temps que la liberté nous était rendue, il prit un air froid et mécontent. (...) « Je n'aime pas, dit-il, ce genre de procès : cela détourne les Allemands de payer et nous de les forcer à payer ». (...) Soyons au moins dix, sur la planète, à retenir la formule sublime : « Nous nous battons pour tuer la guerre ». (...) Oui, cet hymne humain s'achève en grognement animal. (...) Il n'y a qu'un pardon pour ceux qui ont survécu, c'est qu'avec moins de risques ils élèvent plus haut la pensée. Je trouve bien plaisant qu'on fasse motifs de misère, de resserrement, de travail ingrat, quand tant d'hommes ont souffert plus que la mort. (...) Soyons dix au moins pour l'honneur de l'espèce, à nous détourner de ces monuments hypocrites, de ces discours hypocrites, et à demander un peu de pudeur seulement. Que les promesses ne soient

point violées, car comment se délier d'une promesse aux morts ; que le désir de faire argent de tous ces cadavres ne vienne pas du moins le premier en nos pensées, mais que la volonté de paix marche la première. Je ne voudrais même pas avoir à dire que vous y gagnerez, quoiqu'il soit vrai pourtant que tout ce que nous obtiendrons par force soit comme rien au regard de ce que coûtera l'autre guerre, à laquelle vous allez, à laquelle il ne manque qu'un adversaire armé : à cela près nous la voulons et nous la faisons. Mais est-ce le même homme ? Ou ne faut-il pas dire qu'en cette guerre, toute notre vertu est morte, hélas, pour sauver le reste » (LX, 4 juin).

Peu avant, il avait été tout droit à l'injure, au mot « boche » que j'écris espérant qu'il est hors de l'usage :

« Il l'a dit, ce mot que je ne veux pas écrire ; ce mot qui est laid par lui-même et qui rend laid celui qui le dit : l'injure officielle et en vérité presque imposée. (...) Lecteur tu m'as deviné, et tu résistes ; tu rassembles ce qui te reste de vertu civique pour prononcer ce mot qui rend laid. On a bien le droit d'être laid, si c'est pour la patrie. (...) Je suis en présence d'une injure, c'est-à-dire d'une action de guerre, qui appelle une riposte de guerre. (...) Selon un Jugement Universel, qui va droit à la vérité de la chose, il faut que l'insulte soit aussitôt guerre ; car il n'y a point de droit d'insulter » (XXV, 30 avril⁶).

⁶ Le mot me fut dit, écrit Mme Morre-Lambelin, le 22 avril, par l'Inspecteur d'Académie de Versailles (...) dans une causerie au sujet des « Contes de Grimm » que je fais employer par mes stagiaires comme livre de lecture pour les enfants. Ravie que ce prétexte ait fourni le dit Propos car ils l'ont tous dit, et combien de professeurs (...). Le Propos en atteindra beaucoup

Et attention : voir la guerre telle qu'elle est, c'est-à-dire aussi telle que les hommes l'imaginent au lieu de la concevoir :

« De courageux pamphlétaires ont mis au grand jour l'atroce récit, déjà connu de beaucoup, d'un général qui en punition d'une attaque manquée, donna l'ordre à son artillerie de tirer sur son infanterie ; et autres horreurs. De tels récits ne sont pas utilisables ; et si l'on compte sur eux pour gagner un point dans une lutte difficile, on se trompe. L'excès même du tragique détourne de croire. N'oublions pas que les dehors de la guerre sont pour relever l'âme et la consoler ; tous les lieux communs visent là. Ceux qui ont su voir la guerre en son vrai visage et non en son masque, ne sont point le nombre. Les autres ont pris parti de voir la chose en beau. L'inhumain qui est pour les autres une raison de croire, sera pour eux une raison de ne pas croire. C'est sur les ressorts les plus communs de l'institution qu'il faut instruire, et non sur l'événement. Encore plus faut-il se garder de détourner l'indignation en accusant un homme ou un autre. Et c'est un assez fort paradoxe, et qu'il faut conserver en tout son relief, que la guerre réalise des actions inhumaines et féroces par le ministère d'hommes qui ne sont ni cruels ni même méchants. Aussi les détourneurs savent bien louer un général de ce qu'il n'est pas prodigue du sang de ses soldats ; et sans doute jetteraient-ils une tête ou deux à la foule si elle grondait trop. La guerre n'est pas déshonorée par un monstre ni par un fou » (LII, 17 mai).

La politique, dont la fin première est d'empêcher la guerre, a toute sa place dans chaque cahier ; mais dès ce début on voit comment Alain a su se défendre contre elle, comment il a cherché à retenir en lui et en ses lecteurs les passions et l'impatience d'agir. Cette première année compte, on le sait, 352 propos, dont il est peu qui ne lancent quelque trait « politique » ; cependant quand, en 1939, dans *Suite à Mars* il a

voulu rassembler ses Propos sur la guerre, il ne devait en conserver que 51⁷. Les autres concernent ces autres problèmes propres à calmer l'imagination et « à remettre l'entendement dans ses chemins », inséparables pour lui de toute pensée vraie sur la guerre. Et c'est peut-être en ces premières années, 1921, 1922, que, soulevé d'admiration devant la floraison créatrice des nouveaux Propos, on prend le mieux conscience que la politique d'Alain est portée par toute sa pensée. La substance des grands recueils — d'Économique, d'Esthétique, d'Éducation, de morale, de philosophie, — *a fortiori* de politique, on la voit naître « dans la poussière » des événements et des combats. Par exemple le Propos du 1er juin : « *Je me vante d'être le seul maintenant à représenter le Combisme intégral* », n'est pas seulement une analyse du radicalisme, c'est un appel direct au citoyen-roi, Maître de l'Opinion par le suffrage secret et — avec le travailleur — l'allié sur qui il comptera jusqu'au bout pour imposer la paix. C'est à lui qu'il pensait en 1915 alors que, de si loin, il recensait ses forces. À Élie Halévy, le 13 novembre :

« Les jeunes n'ont peur que d'avoir peur, et moi, vieux, aussi. Mais les vieillards abusent de nous, voilà mon opinion. Et tout cela se paiera, croyez-moi, chacun retrouvera ses vrais ennemis. Pour moi je ne sais dire qu'une chose aux pauvres poilus : « Patience. Vous serez électeurs et maîtres de tous ces gens-là ». »

Par exemple encore le propos du 15 juin sur le pouvoir spirituel qui contient le premier signe de bienvenue à la jeunesse ; celle-ci apportait déjà son soutien enthousiaste à Alain et elle devait avec le temps se trouver chez elle aux *Libres Propos* :

⁷ Voici pour éclairer ce point le tableau d'ensemble des Propos. [coller]

« *Je vais considérer quelquefois une autre forte tête [il s'agit, après Auguste Comte, de Lucien Herr] à qui la mauvaise fortune, que j'appelle bonne, a refusé toute espèce de pouvoir, hors celui de ne rien craindre. (...) Occasion de mesurer le Pouvoir spirituel. Car je me soucie peu de ce que pensent nos Seigneuries les Importances, et si elles sont contentes ou non. Mais je n'affronterais pas le sourcil du Jupiter spirituel (...) quand il exprime le mépris assuré et invincible* ».

Après avoir rappelé que Lucien Herr, de son poste de bibliothécaire à l'École Normale, avait récemment refusé de serrer la main de certains ministres et autres Importances :

« *La leçon est sans doute perdue pour Elles, elle ne l'est pas pour les jeunes* » (LXXXI, 15 juin).

C'est Antoine Roche qui, le premier vint en éclaireur de la jeunesse à Nîmes, lieu d'origine des petits cahiers blancs, enveloppés de quelque mystère. On devine notre accueil ! Il nous révéla que les élèves recherchaient assidûment les *Libres Propos* sans oser en parler à Alain pour le plaisir d'y retrouver tels moments des cours et de s'y retrouver eux-mêmes. Qu'il y eût symbiose entre la classe de Henri-IV et les Propos, Alain le dit expressément dans *Histoire de mes pensées* :

« *C'est ainsi que l'enseignement passait dans les Propos et les Propos dans l'enseignement. Autant dire, et c'est la même chose, que l'imagination ouvrait le chemin aux idées et que les idées vivifiaient et orientaient l'imagination, qui sans cette lumière est sujette à se heurter à elle-même comme l'âne à l'ombre de ses oreilles* » (p.165).

Alain maître de jeunesse... La jeunesse, et ce qu'elle garde d'enfance, lui était fraternelle. Entrer dans sa classe c'était surmonter la

contradiction entre la solitude, dont il avait besoin, et l'universelle communion. Confiance en l'enfant, confiance de l'enfant.

« *C'est ainsi* », écrit-il, après avoir rappelé qu'il n'a jamais pu tenir dans les cercles, dans les Assemblées ni dans les Congrès, « *que je ne fus jamais supporté que par les jeunes, et encore sous la condition qu'ils ne discuteraient point. Ils comprenaient cette condition, ils l'imposaient promptement aux nouveaux venus. Cela étant convenu j'étais alors un sage et je savais me faire objection à moi-même* » (H.P, p. 138).

Aux *Libres Propos* il espérait retrouver quelque chose de comparable par ces « pages de couvertures » exigées dès le premier instant. Ces pages, ces Annexes, n'ont jamais connu que la loi d'Alain, c'est dire la liberté. Il a toujours distingué les fonctions et les pouvoirs ; pour lui les civils avaient les leurs, on l'a vu. Cette liberté nous pesa au début, après quoi Michel Alexandre se donna carrière et ceux qui l'ont connu savent qu'il y alla de toute sa fougue, sans trop craindre la témérité. Presque autant que de recevoir les confidences. Alain refusait de donner des conseils. Nous avons vite renoncé à le consulter et il ne nous a donné de directives que rarement, par exemple au moment des élections de mai 1924, comme on verra. Laisser libre et se fier. Ces « libres Annexes », il les a toujours lues de très près et s'en est voulu solidaire. Je ne me souviens guère d'un reproche explicite, encore moins d'un désaveu. Cette partie des *Libres Propos* qui ne cessera guère de s'étendre alors que le nombre des Propos se réduira, c'est bien « cette pâte grise de nos journaux » mais non tout-à-fait la même, on le voit déjà, qu'à la *Dépêche*.

Au terme de la toute première étape, la fin du trimestre et de l'année scolaire, ce message d'Alain nous arriva :

Amis, je vous signale que ma sœur (88, rue Monge) n'a pas reçu le n°12. Occasion de dire que les couvertures sont belles à lire. Tout y exprime liberté.

J'ai lu une partie des brochures envoyées. Aussi Rabindranath Tagore « La Maison et le Monde » qui a de belles choses, mais l'Orient n'arrive pas à former des idées ; ce n'est pas son affaire.

« En ce qui concerne Gallimard, rester libre. Il faut prévoir un désabonnement général, suivi de trois ans d'insuccès. Il faut que nous puissions en rire. Il serait utile d'avoir des renseignements de métier et de commerce (genre Pierre Hamp). Mais tout cela nous viendra. On pourrait faire une couverture (août) avec les textes pontificaux sur la guerre. La secrétaire en a quelques-uns.

« Il est agréable d'être libre. Peut-être n'est-ce encore arrivé à aucun auteur. Je pense à vous deux avec la plus pure joie. Ami » (28 juin).

En juillet, au début des vacances, nous avons franchi pour la première fois, le seuil de la « Chartreuse » et connu les honneurs d'un « dîner au coin du piano ». La maison était alors un peu plus petite et plus rustique qu'elle n'est devenue, mais le jardin déjà plein de roses, et les oiseaux chantaient.

Si Alain constatait qu' « il est agréable d'être libre », il faisait aussi le point sans illusions « trois ans d'insuccès », mais avec une espérance intacte.

« *Quelquefois étant aux armées et voyant de larges blancs sur tous les journaux, je me demandais comment on trouvait assez d'hommes pour le triste métier de Censeur ; car on n'y pouvait mettre des illettrés et il n'y a que quarante Académiciens. Mais je vois maintenant pulluler cette espèce. (...) Oui, j'admets toute pensée, je donne à toute pensée un droit égal. Et la somme de ces pensées, quand elle se traduira en action, je veux la subir et faire la guerre encore, si le nombre en décide ainsi. Mais que la pensée la plus libre, la plus éclairée et la plus vénérable se trouve, exilée, encerclée, barrée de partout ; que la pensée commune, déjà assiégée par la médiocrité ambitieuse, soit encore privée de son âme et de sa lumière, à cela je dis non. L'indignation faisait les vers de Juvénal ; l'indignation trouvera du papier, de l'encre et des presses » (31 août, CLVIII).*

En octobre, alors que paraissait enfin *Mars*, dont il attendait tout peut-être par sa foi en la pensée de tout homme, il affirme à nouveau son espérance, et cite son *Journal* en exemple :

« *Les pouvoirs sont arrogants en guerre, inquiets et flexibles en paix, comme on a vu et comme on voit. Cette loi trouve son application dans les luttes intérieures aussi. La presse, tant calomniée par les journalistes, est toujours plus juste qu'on n'attendrait, par le jeu des rivalités et par le besoin d'étonner qui font que ce qui importe est bientôt connu. Que pourrait-on attendre et que ne pourrait-on pas espérer si les journaux, au lieu de servir les ambitions, exerçaient seulement la fonction du spectateur et du juge ? Et au lieu de dire que c'est impossible, il faut le faire comme nous faisons en ces feuilles, menant cette bonne révolution qui vise moins à détrôner les rois qu'à les rendre sages » (CXC, 2 octobre).*

Et quelques jours plus tard, le 8 octobre, cet acte de foi en la jeunesse :

« Il n'est pas vrai qu'Avarice et Ambition soient nos maîtres. (...) Si l'homme était ainsi, si les combattants n'avaient pas le cœur plus large que ceux qui les poussent, les guerres n'iraient pas loin. Et il est vrai que par le massacre des plus généreux, les petits esprits reprennent aussitôt avantage. Mais il reste heureusement la foule de ceux qui, en toute sincérité, cherchent la pensée des morts. Il reste cette jeunesse prompte qui l'a déjà devinée » (CXCVI).

En ces années proches encore de la guerre, le défi aux pouvoirs et la critique obstinée du Traité de Versailles comportaient encore quelques risques — vellétés de censure et de sanctions plus que réelle menace. Deux incidents en cette fin de 1921. Je crois me rappeler que des conseils de prudence avaient été donnés, amicalement, à mon mari (qui eût osé se frotter à Alain !) par un Inspecteur général de philosophie. De là ces lignes dans le *Propos* du 21 novembre :

« La guerre est injuste en l'agresseur, juste en celui qui repousse l'attaque. Si vous gardiez cette différence dans vos discours vous arriveriez plus aisément à persuader et à ramener ». Ainsi parle le Conseiller. Je ne le méprise point, je ne le soupçonne point, je ne le crois point sot ; c'est lui que je veux persuader et ramener d'abord » (CCXLI).

L'autre incident a provoqué la première rencontre entre l'École normale de la rue d'Ulm et les *Libres Propos* sur le terrain de la défense de l'Esprit contre le Sabre ; simple escarmouche encore. En nous envoyant, pour paraître d'urgence, le *Propos* du 22 novembre, Mme Morre-Lambelin écrivait : « C'est une aventure qui arrive à un élève de l'École

de 2e année, un ancien de Henri-IV, camarade de Prévost. Et c'est la deuxième fois que L⁸. joue à son « militaire » aussi et prend des mesures de rigueur contre des élèves qui ont... affaire avec le pouvoir militaire. Hommage officiel aux pouvoirs forts, et cela m'amène à P. [inspecteur cité plus haut] qui abuse vraiment aussi en vous donnant des conseils dignes de la Préfecture de Police. Le Maître le croyait moins loin de nous, semble-t-il. (...) Voilà pour notre Importance. Et il y en aura d'autres [propos]. Il ne faut pas qu'ils croient, ces MM. plus ou moins de la « Tour Pointue » que l'on cessera de juger pour leur plaisir. (...) Il ne faudrait plus leur parler de la guerre, ou leur en parler comme ils veulent ».

Et voici le Propos en question, du 22 novembre :

« Obéir n'est pas la même chose que respecter. (...) Le pouvoir militaire est campé parmi nous comme le peuple conquérant au milieu du peuple esclave. (...) Celui qui prend un fer chaud avec ses doigts se brûle et ne doit s'en prendre qu'à lui-même. Ainsi fit récemment un étudiant, cet âge est sans prudence, qui se trouvait sous le vêtement civil, militaire et aspirant. Un commandant de recrutement commit une erreur d'écriture, et notre sous-officier, qui se croyait citoyen, releva l'erreur par écrit et sous une forme un peu cavalière. (...) Résultat aisé à prévoir, l'aspirant fut cassé de son grade. Jusque là tout va bien. Mais l'étudiant dépend aussi d'un pouvoir administratif. (...) Et vous devinez la suite de l'histoire ; l'étudiant se voit menacé du pain sec pendant huit jours pour crime de lèse-majesté. Je ne sais jusqu'où l'affaire sera poussée, mais il me semble que la menace même est de trop, et j'aimerais que la Ligue des Droits de L'Homme donnât dix minutes d'attention à ce petit

⁸ Gustave Lanson, alors directeur de l'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm.

incident ; il y a déjà beaucoup de kèpis à saluer ; la loi en a fixé le nombre et réglé la forme. Tenons-nous en là » (CCXLII).

De Juvénal, invoqué plus haut, à Spinoza. Au seuil d'années de combats politiques ; rappelons-nous ces moments de pause monastique, de méditation, qu'Alain s'imposait, - « sermons de carême » à lui-même, comme il disait. Le plus beau, peut-être, et justement célèbre, date de juillet 1921 :

« Je sentis sur mon épaule une petite main, légère comme un oiseau ; c'était l'ombre de Spinoza. (...) Prends garde d'imiter toi-même les passions que tu veux combattre. (...) Au sujet de la guerre (...) chacun se défend de l'avoir voulue et en accuse le voisin. Or bien loin de penser qu'en cela ils veulent nous tromper, je dirai plutôt qu'ils n'osent pas assez en être sûrs, et que c'est encore plus vrai qu'ils ne croient » (CVIII).

DEUXIÈME ANNÉE - 22 AVRIL 1922 - 10 MARS 1923

(175 Propos)

« Trois ans d'insuccès ». Au bout de la première année, qu'en était-il ? Alain avait pu mesurer les limites de l'instrument : celles de notre force de travail, — de notre sens pratique aussi ! Les abonnés venaient lentement, n'avions-nous pas résolu de ne pas suivre les règles du jeu ? Une première réduction fut décidée : parution bi-mensuelle, 15 Propos seulement par mois. Qui avait fait la proposition ? je n'en sais plus rien. Alain, je crois, n'aurait jamais renoncé de lui-même à la discipline du Propos quotidien, mais on peut admettre néanmoins qu'il ait apprécié la détente. De Mme Morre-Lambelin, en mai 1922 : « Je suis impatiente de voir arriver le n°4. Chaque samedi sans brochure paraît appauvri et pourtant je suis de celles qui peuvent apprécier l'allégement qu'apporte le nouveau régime. La fatigue du Maître au cours de cet hiver de six mois m'était trop visible ».

Cette deuxième année vit aussi une première rupture avec la solitude originelle. Socialement d'abord. Les lignes qui suivent de la Notice N.R.F. (p. 169) résument une longue histoire : « Dès leur deuxième année, déférant à la cordiale invitation de Gaston Gallimard, les *Libres Propos* parurent sous la rubrique : *Édition de la N.R.F.* et cela dura jusqu'en 1924. Mais malgré cette admission flatteuse dans le grand monde des lettres, malgré ce baptême parisien, les *Libres Propos*, foncièrement provinciaux, gardèrent toute leur vie leur feuillage épineux de buisson sauvage, fidèles en pauvreté à cette garrigue nîmoise où ils étaient nés ». — Des lettres de Mme Morre-Lambelin il ressort en effet que dès la parution du premier numéro, Gaston Gallimard avait dû proposer à mon mari de prendre en charge les Propos : « J'ai mis Alain au courant du « coup de théâtre » Gallimard ».

Elle nous apprenait qu'au moment où Alain cherchait un journal pour ses Propos, Gaston Gallimard serait intervenu. « Il est vrai, dit-elle, qu'à l'origine des relations, il y a deux ans, Gallimard parla de façon vague de reprise des Propos. C'était encore l'heure où Alain pensait à reprendre à la *Dépêche* si possible (...) ». La création des *Libres Propos* avait donc, selon un effet bien connu, ravivé des intentions sommeillantes. Après les récriminations rituelles à l'adresse des éditeurs toujours trop lents, elle continue : « Alain croit que c'est vers un oui qu'il sera possible d'aller, mais en faisant bien toutes les conditions sans réserves pour que toute la direction vous reste et à vous seuls, sans avis ni commentaires de toute autre sorte que de nous (Alain, vous deux et moi), et avec une liberté et un pouvoir sans limites (...). D'ailleurs rien ne presse. Lui éditeur sans doute avec la firme N.R.F., l'impression restant néanmoins à Nîmes sous votre direction » (15 avril 1921). — Le 9 mai derechef : « Il faut pour tout cela l'assurance d'une souveraineté napoléonienne » - « *En ce qui concerne Gallimard, rester libre* », avait confirmé Alain dans sa lettre du 28 juin, citée plus haut. Toujours, chez lui, le même premier mouvement de confiance, fortifié ici par son amitié pour Gaston Gallimard, - mouvement qu'on retrouvera l'année suivante à regard de la Revue *Europe*. Son opinion, souvent exprimée, était que tout imprimé lui était bon sous la seule condition de la liberté. On retrouve aussi son détachement à l'égard de tout particularisme de tribune, de cercle ou de secte qu'il a toujours, Dieu merci, reconnu en nous égal au sien.

C'est donc au début de la deuxième année (22 avril 1922) que la couverture fut modifiée en bas de page. Par ailleurs aucun changement, semblait-il. Quelque contribution financière fut-elle offerte ? En tout cas elle ne fut pas demandée et elle n'eut pas lieu⁹.

⁹ 1. Il ne subsiste, à ma connaissance, aucun document sur le côté financier de

L'arrivée de travailleurs dans l' « atelier » de collaborateurs pour les Annexes rompit aussi la solitude, de façon très positive. Mais avant de parler de ce puissant encouragement, il faut s'arrêter aux circonstances politiques qui s'étaient faites plus pressantes. Raymond Poincaré fut alors rappelé au pouvoir par Millerand et devint président du conseil et ministre des Affaires étrangères. Premier exemple d'un de ces

l'entreprise ; les archives du trésorier René Monnot ont disparu pendant la guerre, ainsi que la liste des abonnés. Mes souvenirs sur ce point sont plus que vagues, sans doute parce que la question ne nous a jamais vraiment préoccupés : jusqu'à la fin nous nous sommes trouvés au-dessus des besoins, assez faibles, des *Libres Propos* et de leur déficit chronique. Après la guerre il n'en eût plus été de même. Alain semblait heureux qu'il n'y eût pas à « penser à l'argent » : mais on peut supposer qu'en accord avec son ami Castor, il aurait préféré, doctrinalement, une situation économique moins frivole.

Voici, à titre d'indication, le relevé des tarifs d'abonnement :

1 ^e année 1921-1922	52 brochures 48 F. par an.
2 ^e année 1922-1923	26 brochures 20 F. par an.
3 ^e année 1923-1924	26 brochures 20 F. par an.
4 ^e année 1924	12 cahiers, 26 F. par an

IIe Série :

1 ^e année 1927 (mars)	10 cahiers, avec l'Émancipation 16 F.
----------------------------------	---------------------------------------

La 2^e année de la IIe série vit un effort de « propagande » en rapport sans nul doute avec la collaboration des jeunes. Il n'y a plus que des « Abonnements de propagande » : pour le premier semestre 6 numéros 6 F. Avec l'Émancipation, 10 F. Pour le second semestre 8 F et 12 F.

La 3^e année l'abonnement passe à 18 F. À partir de la 1^{re} année le prix de 20 F reparait et ne changera plus jusqu'à la fin, y compris l'abonnement « indivisible » avec Feuilles Libres.

événements qui sonnait le branle-bas de combat aux *Libres Propos*. Alain, qui devait surnommer Poincaré « l'homme trompette », « l'homme sanglant », ne cessera plus de mener l'accusation :

« Nous voyons marcher la même politique par les mêmes hommes, vers les mêmes fins. D'autres menaces, d'autres alliances et le risque de guerre froidement considéré. Si l'on veut savoir par la faute de qui nous fûmes jetés dans l'autre guerre, il n'y a qu'à considérer comme le même homme, se gouverne et nous gouverne à l'égard d'une guerre possible. Certes je ne méprise pas les recherches historiques qui sont maintenant en train sur le grand sujet des Responsables ; mais la source du jugement n'est point là ; je puis douter sur un témoignage et me trouver confirmé par un autre ; mais je ne dois point cacher que j'ai là-dessus une opinion inébranlable, par volonté et je dirai même par serment. Il me suffit de deux lignes, j'ai assez du ton et de l'accent pour reconnaître ceux qui ont fait le même serment que moi. Ceux-là nous comprennent et comprennent l'esprit qui circule dans ces libres Feuilles ; les autres ne nous comprennent pas. (...) À l'égard des problèmes pratiques, où la responsabilité de chacun se trouve engagée, il faut choisir et non pas attendre. (...) Quand il s'agit de paix ou de guerre, je vois que les paralytiques (...) embrassent leur lit et se couchent frénétiquement. « Je ne veux pas qu'on me dise que je puis marcher ; je ne veux pas qu'on me dise que la paix et la guerre dépendent en quoi que ce soit de mon jugement. Cette seule pensée est trop cruelle ; c'est une insulte à mon misérable état ; c'est m'offenser que me vouloir libre. Je prétends obéir aux faits et aux forces, et machinalement tuer si la destinée le veut ». Ainsi vocifère le méchant malade. Je n'essaie pas de lui plaire ; je n'essaie même pas de ne pas lui déplaire. Je sais ce qu'il veut ; ce qu'il veut c'est que je me couche aussi » (XXIX, Juin 1922).

Pour le même numéro du 10 juin, nous arrivait, à faire passer d'urgence, le *Propos XXXIV* avec ce mot de Mme Morre-Lambelin : « La brochure sera politique surtout. Comment pourrait-on en être détourné quand on lit des choses comme la séance de la Chambre dans *le Temps* d'aujourd'hui ».

« L'Alsace et la Lorraine sont redevenues françaises ; personne ne nous les arrachera ». Quand la même chose fut dite, et sur le même ton, au lendemain de la victoire, j'en fus choqué d'instinct comme si un champion de boxe avait dit : « Maintenant je ne serai plus jamais battu ». Je fis la part des passions. (...) Maintenant il y a récurrence. Il faut pourtant que le bon sens trouve à se faire entendre. (...) Et qui ne voit que ces téméraires déclamations justifient d'avance tous les coups du sort ? »

C'est dans le numéro suivant du 24 juin qu'Alain proclame :

« Je suis né simple soldat. (...) Me voilà donc boursier toujours, et toujours mal pensant ; toujours revenant à dire ce que toutes les grenouilles pensent d'être ainsi piétinées ; toujours à dire ce qu'elles ne savent pas dire ou ce qu'elles n'osent pas dire ; retournant ainsi, noire ingratitude, la rhétorique contre ceux qui me l'ont apprise, et piquant César avec mon coupe-choux » (XLI).

À la rentrée d'octobre César manifesta quelque humeur. Michel Alexandre, rédacteur principal et gérant des *Libres Propos* fut convoqué par le recteur de Montpellier pour s'entendre dire que la position politique d'Alain et la sienne étaient inadmissibles et qu'il fallait en changer. L'interpellé promit réponse après entente avec Alain. L'Inspecteur d'Académie de Nîmes était venu dans ma classe me donner

le conseil paternel de modérer mon mari... D'Alain nous arriva un ordre de marche qui vaut d'être rapporté parce qu'il peut servir de modèle à tout fonctionnaire et même à tout subordonné. Répondre que « nous obéirons dans l'instant. Nos cahiers ne paraîtront plus. À une seule Condition : qu'on nous en donne l'ordre écrit » — « Impossible ! » s'exclamèrent les autorités, ce serait trop anti libéral... » Précisément. L'affaire n'eut pas d'autres suites, sinon par le Propos CXI du 11 novembre, mais c'est alors Alain qui demande des comptes.

« L'Inspecteur avait parlé comme un bon père de famille, rappelant l'Union sacrée. (...) Mais l'instituteur avait lui aussi préparé un discours en plusieurs points. « Les conseils, dit-il, paralysent ; au contraire un ordre bien clair affranchit. J'ai des opinions fermes et je veux savoir si elles sont permises ou non. Je n'aime pas la guerre (...). Celui qui a fait la guerre, quelles que soient les excuses qu'il trouve, a mal fait son métier. Je ne lui fais pas confiance et je ne veux pas le voir aux affaires. (...) Je vous prie de noter très exactement ce que je dis. C'est une consultation que je demande aux pouvoirs, et j'ai le droit de la demander. (...) Nous ne pouvons vivre ainsi, vous blâmant et moi bravant, chacun selon son cœur ; ces mouvements conviennent plutôt à des enfants qu'à des hommes. À mes yeux le Traité de Versailles est un dangereux instrument. Les passions de la guerre y ont mis leurs marques. Je n'approuve pas du tout ces aveux arrachés par la menace, ni ce ton de juge au criminel qui donne aux réparations figure de châtement. J'espère qu'un traité véritable fera la paix par libre consentement entre les deux grands peuples militaires ; je veux qu'on y travaille, je veux, entendez que je réfléchis, que je parle, que j'écris librement là-dessus, en vue de donner confiance à ceux qui pensent comme moi, et de faire réfléchir les autres. Vous me direz, après avoir consulté, si cette opinion est permise ou défendue. (...) Je repousse les menaces et j'attends des ordres ».

Nous avions des ailes, et les pages de couverture, passées de quatre à seize, faisaient écho, confirmation, complément, soutien aux Propos, avec le bonheur qu'on devine. S'il y avait symbiose entre les classes d'Alain et les Propos, entre les Propos et les Annexes il s'en était créé une autre ; les premiers répondaient parfois aux secondes, pour relever certains faits, donner force à une idée, pour confirmer ou pour rectifier. Par exemple en mai 1921 les Propos qui peignent Napoléon dans sa grandeur font suite à un ensemble de témoignages orientés contre le despote.

Hasard ou non, c'est dans le même numéro du 11 novembre que se trouvait encarté le premier appel aux lecteurs. « *Les Libres-Propos* vivent depuis un an et demi et ils n'ont aucunement l'intention de mourir. Mais on peut juger qu'ils ne se répandent pas assez. Cette trop lente progression, chacun voudra d'abord l'attribuer aux obstacles d'ordre spirituel inhérents à l'œuvre même et qui en font la vertu. Explication trop facile ; nul de nous n'a le droit de supposer qu'il y ait autour de lui si peu d'hommes et surtout de jeunes hommes capables de prendre goût à une lecture ralentie pour s'exercer à méditer librement ». En réalité manque de publicité : « Mais comme il est clair qu'ici les moyens habituels de publicité ne sont pas acceptables, c'est aux lecteurs eux-mêmes qu'il appartiendrait d'entreprendre une propagande, etc. ». Leur redire « que trop peu d'entre eux encore utilisent les pages de couverture (...) que tous devraient considérer comme un bien commun. Qu'ils n'oublient pas que chaque quinzaine ces pages souvent trop dogmatiques par leur abstention même attendent leurs critiques, leurs questions, leurs essais, leurs informations ».

On se souvient que la première année (Pr. XV) Alain avait invité ceux qui voudraient à venir s'essayer dans le « vaste atelier vide » des *Libres Propos*. Nul ou presque n'avait répondu et nous étions restés seuls. Cela changea cette deuxième année. Quelques compagnons, anciens élèves d'Alain ou non, et qui devaient rester embarqués jusqu'au bout : André

Buffard, Georges Bénézé, René Tenon, etc. Mais surtout les jeunes tant attendus se risquèrent. Trop timidement encore, la plupart signaient seulement de leurs initiales, dont beaucoup me sont devenues indéchiffrables. J.P.H ? R.D. ? P.B. c'était Pierre Bost, J.V. Jean Vidal, alors instituteur. Sous le titre modeste de « Lettres de l'Étudiant » on lira de belles choses ; les initiales D.F. désignaient Denise Fontaine, fidèle à travailler dans l' « atelier », morte si jeune avant d'avoir laissé son message de femme pensante, malgré deux beaux romans d'intransigeante jeunesse, *Geneviève Savigné*, *Rivages du néant*, parus chez Rieder. Signaler aussi, pendant deux années, le « Carnet du Sociologue » par Maurice Halbwachs. Ce fut pour les *Libres Propos* la vraie rupture de leur solitude, non plus simple raison sociale comme l'alliance avec NRF, mais promesse de nouvelle naissance.

Sortie de solitude aussi et bonheur pour les *Libres Propos*, la place qu'y prit Charles Gide. Chaque mois ou presque son article de *l'Émancipation* était reproduit. Celui que nous appelions le « Grand » Gide (on sait qu'il était l'oncle d'André Gide) avait choisi cette humble petite revue coopérative, imprimée aussi à « La Laborieuse », pour y exprimer sa pensée politique ; les importantes revues de Droit ou d'Économie politique, où il aurait eu accès royal, ne lui auraient pas laissé l'absolue liberté dont il avait besoin autant qu'Alain. Nous le vénérons depuis la guerre où il avait conspiré avec les pacifistes, les couvrant de son autorité, de sa sagesse. Par son ami Claude Gignoux, du même terroir languedocien, nous nous trouvâmes rapprochés de lui plus familièrement et c'était beau de le voir de plus en plus conquis à Alain et même, un peu plus tard, à Valéry. Il fit aux *Libres Propos* l'honneur d'y publier, en juillet, une longue étude sur « La fausse dépêche d'Ems », consacrant la tribune d'Alain comme lieu d'accueil pour l'hérésie. Elle le fut aussi pour Georges Demartial, ce puissant fanatique contre le fanatisme national. Parmi les premiers qu'Alain avait dès le début invités à le rejoindre, ni Jean Prévost, ni André Maurois, ni Élie Halévy n'ont répondu. Ce dernier, « l'ami vrai » d'Alain, s'est tenu

toujours très près des *Libres Propos*. Il nous communiquait assez souvent informations ou documents et nous citons le plus possible de ses écrits. Jamais il n'a franchi le seuil de la collaboration. Est-il besoin de dire qu'Alain a toujours compris et honoré les refus ? Voici un cas où il dégage, avec bonne humeur, le sens de certaines abstentions :

« À nous autres tout est neuf. La paix est une chose encore neuve ». La S.D.N., par exemple est « une esquisse abstraite. Et cela prête aisément à rire auprès des moyens d'un Richelieu ou d'un Frédéric. Voilà pourquoi les Radicaux et les Pacifistes sont ridicules. Dans n'importe quelle société l'homme qui invente est ridicule.

« Un de nos amis, toujours prompt à contrarier, dont je le loue, voulait écrire en ces Cahiers les Propos d'un Réactionnaire. D'avance bien reçus et longtemps espérés, car l'écrivain est de rare valeur. Mais nous ne vîmes rien venir ; et à mon avis cela résulte de ce que les thèses réactionnaires sont trop faciles à mettre debout et trop évidentes. Trop évident qu'il faut être fort au jeu de la force. (...) Ce sont des lieux communs qui conviennent à l'écrivain le plus plat et qui même le relèvent. Notre ami n'a peut-être pas pensé à cela, mais il l'a senti à la pointe de sa plume » (LXV, septembre).

Les Annexes donc qui gagnaient en réalité, en substance, ont essayé de prendre et de fixer leur forme. Dès le numéro I du 15 avril, comme une invitation à la sérénité, deux rubriques, intermittentes la 1ère année, devinrent des institutions : 1° Le Ciel, simple description de la carte céleste. Mme Morre-Lambelin s'est longtemps chargée de l'établir. 2° Les Anniversaires ou Calendrier. Désormais les premières pages du numéro furent toujours réservées à des textes de commémoration (au sens de Comte). En principe c'était la place de la philosophie, et ce devait être, comme le Ciel, une invitation à méditer loin de la bagarre ; mais il arrivait que le choix des textes fût influencé par l'actualité ou la polémique. Même remarque pour la rubrique des Livres, destinée elle

aussi, mais en principe plus qu'en fait, à distinguer le spirituel du temporel. D'inspiration inverse, le Sottisier naquit au numéro 2. Inspiré d'abord par le « Dictionnaire des idées reçues » de Flaubert (il débuta par le discours électoral d'un sénateur), il prit vite un sens polémique très positif et servit évidemment de pilori. Alain a dit souvent qu'il commençait la lecture du numéro par là. Au Sottisier, au Calendrier, les lecteurs ont vite et assidument contribué.

La partie principale, politiquement parlant, l'information, c'est Michel Alexandre qui cette année et les deux suivantes encore, a dû en porter la charge presque seul. Comment être à la fois critique, impartial et polémique ! Il tentait maintenant d'aller dans le sens qu'Alain avait indiqué nommément au temps des premiers rêves : faire l' « Histoire objective de la planète ». Dès lors, et jusqu'à la fin des *Libres Propos*, on verra paraître, s'interrompre, reparaître sans jamais disparaître tout à fait la Chronique ou la Chronologie du mois, dont la courbe permettrait de mesurer la fatigue de mon mari.

Au chapitre « Défense de la liberté » et sous le titre « Le nouveau catéchisme et la Liberté de conscience » (N° 16), reproduction d'une circulaire ministérielle, destinée aux trois ordres d'enseignement. Il s'agissait de commémorer le 5e anniversaire de l'Armistice selon des directives aussi précises qu'impératives. Dans le Propos CXXI Alain faisait la leçon demandée, et il concluait :

« Le plaisant est que le pouvoir le plus ombrageux ne peut rien trouver à redire dans ce discours ; mais il bouillonne à l'entendre ; il voudrait appeler ses gardes ; il espère, il appelle de tout son cœur la désobéissance, cette autre garde des rois ».

Enfin à un autre chapitre, celui de l'humanité, le 12 janvier 1923, publication d'un appel de Romain Rolland « Pour les malheureux d'Allemagne ».

« Devant la douleur, il n'est plus ni vainqueurs ni vaincus. Forts de ces sentiments sacrés, nous venons dire à la France : le peuple allemand meurt de faim. Des milliers d'innocents expient cruellement les conséquences du fléau de la guerre, dont ils ne sont pas plus coupables que de l'ambition, de l'avidité, de l'égoïsme de leurs classes dirigeantes ». Les signatures vinrent nombreuses : Charles Gide, Langevin, Ferdinand Buisson, Victor Basch, Arcos, Challaye, Georges Duhamel, Pierre Hamp, Anatole France, Paul Rivet, Lucien Lévy-Bruhl, etc.

Le 18 janvier Romain Rolland nous écrivait : « Chers amis. (...) Merci beaucoup pour la publication et l'envoi de l'Appel. (...) J'ajoute que l'effet moral d'un cri d'humanité sortant de nos durs pays vainqueurs, est infiniment supérieur à ses résultats matériels. J'en juge par les lettres reçues d'associations anglaises, hollandaises, scandinaves, saluant la moindre initiative charitable venue de France à l'égard de l'ennemi avec un : « Enfin la France d'autrefois existe donc encore ? Nous étions près de désespérer (...) ».

« P. S. *Libres Propos* ayant pris en France l'initiative de la publication de l'Appel, je vous envoie ci-inclus mon offrande pour cette souscription ». La misère en Allemagne, on en réentendra parler... Et les jeunes applaudissaient. « Roche, écrivait Mme Morre-Lambelin, qui sans doute venait de les lire (les numéros 3 et 4), samedi soir, quand Alain quittait le lycée courut à lui pour lui dire sa joie : « Les Annexes deviennent quelque chose d'énorme ! » En même temps il exprimait le souci d'avoir envoyé quelque chose de médiocre... Alain l'a vivement redressé » (25 mai). Sans doute s'agit-il d'un Essai philosophique « Hegel et l'orgueil », dans le n° du 27 juin.

Le 11 janvier 1923 les troupes françaises entraient dans la Ruhr, faisant entendre le premier glas de la guerre de 1939. Dans le Numéro du 3 février ce jugement d'Alain :

« Nous voilà au manège et recouvrant de nos pas la trace de nos pas. Dans cette entreprise de force la fin n'est pas de prendre mais bien de s'accorder avec l'adversaire. (...) On peut aimer ou n'aimer point la force. Pour moi je ne l'aime point, même juste ; et toutes les fois que l'homme met la main au collet de l'homme, je me sens prêt à bondir. Mais ce n'est point la question. Puisque cette opération de guerre, ou de police, plaît ou semble plaire au plus grand nombre, il faut la considérer d'un œil attentif, comme toute autre action de l'homme ; j'ai vu pis et de plus près. Toujours est-il qu'il ne faut pas demander à la force ce qu'elle ne peut donner ; la force saisit les produits accumulés, mais la force ne produit point. (...) Il faudra bien en venir à un arrangement. (...) Les promesses n'ont de valeur que par un ordre de droit et d'amitié que je vois bien loin de nous à cause des passions exaspérées. À moins que ce que disent les cyniques ne soit vrai, qu'à force de recevoir des coups on finisse par adorer le bâton. Êtes-vous ainsi ? Non sans doute. Les hommes d'en face sont-ils ainsi ? Il y a des années qu'on nous l'affirme, malheureusement l'histoire nous fait voir justement le contraire. Je dis malheureusement et je voudrais dire heureusement, car quelle sûreté en de vils esclaves ? et nous voilà jetés dans cette amère pensée de ne pouvoir compter sur la promesse de l'autre que s'il nous donne le droit de le mépriser » (CXLVIII).

Dans le même numéro le Propos célèbre :

« Ne faites donc pas de politique ; réservez votre temps et vos forces pour les choses de l'esprit qui sont plutôt votre affaire (...) » (CLI).

Quelle était donc l'affaire d'Alain ? D'autres que, jadis, le « profond et vénérable » Jules Lachelier, invitaient peut-être Alain à ce moment — sous des formes et dans des circonstances dont nous avons dû tout ignorer —, à passer sur une rive, non pas plus universitaire, mais moins sauvage. C'est ce qu'on peut, sous toutes réserves, conjecturer de quelques lettres de Roger Martin du Gard, échappées au naufrage de la guerre par chance, comme celles de Mme Morre-Lambelin : la possibilité d' « admission flatteuse dans le grand monde des lettres », selon l'expression de Michel Alexandre, n'aurait pas été qu'une chimère. Voici quelques passages de ces lettres, où l'on peut admirer la générosité enthousiaste qui était l'âme, chacun le sait, de l'auteur des *Thibault*. Il était entré en rapport avec nous à la suite du compte rendu, dans le numéro du 24 juin, des deux premiers volumes, le *Cahier gris*, le *Pénitencier*, de son grand roman.

« Cela fait du bien, je vous assure, quand on est en plein travail, de sentir qu'on est ainsi en contact avec ce que la pensée française a peut-être produit de plus pur depuis le XVIIIe siècle. J'ai la plus grande confiance en votre œuvre. La collection des *Libres Propos* et des commentaires qui les suivent sera sans doute classique un jour. Et cette certitude, plus ou moins consciente, est probablement ce qui soutient le plus solidement votre courageux effort, à juste titre.

« P. S. J'ai pour la pensée d'Alain une sorte de vénération, où il entre un peu de peur. Si j'avais à l'aborder, je crois que je serais pris du tremblement de ceux qui allaient consulter la Pythie. Sa prescience, sa pénétration, sa façon de regarder toutes choses, ne sont pas humaines. Il me semble impossible qu'il ait des disciples ? Je ne puis le voir qu'isolé : comme un roc battu par les nuages... Immobile, seul, et Noir ! » (Paris, 8 août 1922).

Dans la lettre suivante et répondant sans doute à quelque protestation de notre part, il s'efforce de nous encourager. Après avoir qualifié les *Libres Propos* d' « œuvre infiniment précieuse », il continue :

« Je crois d'ailleurs que vous ignorez vous-mêmes son retentissement. J'en ai encore eu la preuve dernièrement chez Paul Desjardins, à Pontigny, où étaient réunis un nombre respectable d'écrivains et de lettrés, et où il a été plusieurs fois question des *Libres Propos* comme d'une entreprise d'une importance exceptionnelle, classique et incontestée. On est toujours les derniers à savoir ces choses-là quand on est au centre du mouvement. Péguy n'a cessé de croire que ses « cahiers » étaient voués à l'oubli, et ils remuaient un monde. La pensée d'Alain et de son groupe travaille plus ou moins secrètement et ensemence un grand nombre d'esprits, parmi les meilleurs. Cela ne fait aucun doute pour moi, et je m'attriste de penser que peut-être vous ne vous en douterez pas avant des années » (Le Mée par Melun, 6 septembre 1922).

Enfin, le 5 février 1923, ces échos des sentiments qu'André Gide éprouvait à l'égard de son oncle et à l'égard d'Alain : « Ce que le vieux père Gide, comme vous dites (qui est un isolé, mais aussi un insociable) ne soupçonne sans doute pas, c'est que l'article en question (sur les monuments aux morts)¹⁰ m'a été lu par André Gide avec une telle

¹⁰ Faisons entendre un court instant la voix de l' « insociable ». L'article paru dans *l'Émancipation* de décembre 1922 avait été reproduit dans les *Libres Propos* du 3 février 1923.

« L'Union de Coopérateurs de Lorraine vient de nous faire savoir qu'elle ne croit plus devoir prendre la responsabilité de distribuer *L'Émancipation* à ses sociétés et nous a priés de ne plus l'envoyer. Satisfaction lui a été donnée, mais nous croyons nécessaire de tirer de ce fait quelque enseignement. Le motif indiqué c'est un article de notre collaborateur M. Gignoux, dans le numéro de novembre,

émotion que les sanglots l'ont littéralement interrompu. Autre chose, que vous ne savez sans doute pas non plus, c'est que le même André Gide, agacé de voir le plat qu'on fait autour de « Maurras Penseur » m'a dit, et cela tout dernièrement : « Le penseur d'aujourd'hui, ce n'est pas Maurras, c'est Alain ».

Ces textes retrouvés m'ont sincèrement surpris. Alain nous semblait, à tort ou à raison, je l'ai déjà avoué, étranger à la célébrité dans l'actuel, si périssable. Nous entretenir de ces choses sur le mode sérieux avec lui ou même avec Mme Morre-Larnbelin, était exclu ; les Décades de

protestant contre les cérémonies et discours pour la commémoration des morts de la guerre. Nous pourrions répondre par la formule habituelle que les articles publiés n'engagent que la responsabilité de leur auteur - mais nous n'userons pas de cette échappatoire. Nous partageons absolument le sentiment de notre ami Gignoux et cela pour bien des raisons. (...) C'est le respect même dû à nos morts qui ne doit pas permettre de verser sur leurs tombes des fleurs de rhétorique, ni de les utiliser pour des fins politiques, ou prétendues patriotiques, ou parfois même électorales, ni moins encore pour des appels à la vengeance ou à la haine. Déjà ces manifestations commencent à susciter des contre-protestations violentes. (...) Parmi ces millions de morts il en est qui ont offert leur vie en sacrifice volontaire à la patrie. Il en est qui sont morts sans enthousiasme et tout en détestant la guerre, mais fidèles dans l'obéissance au service commandé. Il en est — et combien ! — qui sont morts désespérés en pleurant leur jeune vie. Et il en est, le plus grand nombre, qui sont morts parce qu'ils n'ont pu faire autrement. À tous, quels qu'ils soient, nous devons une gratitude infinie pour avoir défendu la patrie (...)

Si ceux que leur âge ou leurs fonctions ont dispensés de prendre part à la guerre veulent dire quelque chose sur la tombe de leurs fils [un des fils de Charles Gide avait été tué en 1914], que ce soit seulement pour s'humilier de n'avoir pas pu, ou pas su, ou pas voulu avec assez d'énergie, prévenir leur mort — car, comme a dit M. Demartial dans une page admirable, le seul mot qui ait sa place sur ces monuments funèbres serait celui-ci : pardon ! ».

Pontigny n'ont jamais été pour lui que l'objet de plaisantes remarques. Et n'avait-il pas écrit, d'entrée de jeu, le 7 mai 1921 :

« Parmi les récits de l'Évangile je n'en vois guère qui soit plus réel que cette Tentation sur la montagne. (...) Laissons toute cette pauvre métaphysique (...) mais considérons le diable, cet oblique détourneur (...) tournant autour du fils de l'Homme et se disant : « Il n'est pas bon d'appeler les choses par leur nom ; cet homme naïf va tout gâter. Mais faisons-lui voir royaumes et richesses. S'il cède à l'ambition si peu que ce soit, il est perdu, c'est-à-dire gagné. (...) Là est l'esprit de ce conte » (XXIX).

Les précieux éloges, même d'un Roger Martin du Gard, ont dû être vite oubliés ; mais il est intéressant de constater que la pensée d'Alain, comme déjà au temps de la *Dépêche*, toujours a été « reconnue » et située d'emblée par quelques-uns : noter ici le mot « classique ».

En la fin de cette année, celle de l'occupation de la Ruhr, Alain recourt à Marc-Aurèle comme naguère à Spinoza ;

« Instruis-les si tu peux ; si tu ne peux les instruire, supporte-les » : ce mot de Marc-Aurèle est le dernier sur toute chose. (...) Maux sur maux, c'est donc le remède ? Mais attention. Si je m'irrite moi-même là-dessus, c'est encore un mal de plus. C'est le seul mal que personnellement je puisse faire. Cette guerre à la guerre est guerre sans fin, je le comprends. Eh bien donc, la paix d'abord dans mon proche gouvernement » (CLX, février).

TROISIÈME ANNÉE - 14 AVRIL 1923 - 5 AVRIL 1924

(182 Propos)

La dernière des « trois années d'insuccès » commençait. Une circulaire dans le premier numéro rappelait les lecteurs à leur office de propagande. « Déjà à la suite de notre appel de novembre, le nombre des abonnés s'est accru de façon appréciable... ». Point de changement. Toujours la marque NRF sur la couverture, où reparaisait la formule : « Tous droits de reproduction et de traduction entièrement libres pour tous les pays », qui avait été supprimée l'année précédente. Politiquement, après les mois assez sombres où le recours aux moyens de guerre avait été prévu puis subi, si le même combat continuait, l'atmosphère semblait plus légère. Le 19 mai : « *L'Académie nous tient sous sa férule (...) Mais jeunesse pousse. En cet hiver politique, le printemps des choses me donne espérance* » (XX). Cependant les Propos sur la guerre sont à peine moins nombreux : signaler les deux Propos sur les « moutons », qui ont achevé la conquête de Charles Gide. Paul Valéry paraît. Apaisement encouragé par les premières fissures dans le Bloc National. Aussi Alain célèbre-t-il avec entrain le 14 juillet :

« Sachez-le donc, notre première pensée fut de vengeance et de pendre un peu tous ces beaux parleurs. Comme ils ont fait en Russie, et je vous prie de croire que si l'on vote pour Marty, cela signifie un peu autre chose que le communisme. Mais n'ayez pas peur. (...) Laissons l'odieux ; votre estomac y est fait puisque vous n'êtes pas morts de vos propres discours ni du sang des autres ; mais prenez le ridicule : couvrez-vous en en ces Saturnales. (...) Et vous avez fait, croyez-vous, des actes irrévocables et scellé le col de fer de la guerre ; mais vous rencontrez partout une résolution muette, qui se joue de vos discours et qui se joue

de vos actes ; le scrutin vous découronne sans cérémonie, vous, vos stratèges et vos évêques ; remarquez que nous n'enlevons pas vos têtes avec vos couronnes (...) ; il y a eu assez de sang déjà sur la terre. Allez donc en paix, vous pour qui la vie d'un millier d'hommes pesait si peu ; vous aurez encore vos rentes et une vieillesse d'honorable apparence. Aujourd'hui seulement, jour des Saturnales, dites-nous merci. Demain les choses se feront silencieusement et convenablement. En foi de quoi, citoyens, il faut boire frais et frapper du talon le pavé de la Bastille » (XX).

Il se complâit à imaginer la revanche par le suffrage secret :

« Il m'a plu hier de faire rugir le Vrai Patriote. (...) Je lui dis, tout modestement : « Reste à savoir ce qui restera de tous ces beaux projets quand le bulletin de vote aura passé par là ». Il me regarda comme si j'étais tombé de la lune » (LI – 11 août).

Sans que ces espoirs aient obscurci la conscience des périls, la prévision des funestes retours de flamme :

« Comme les porteurs de Mascarille : « Çà, payez-nous », et ils lèvent le bâton. (...) Le billet est présenté à l'échéance et aussitôt les poings vont ; voilà tout le fin, voilà le grand secret pour sauver la civilisation et la faire avancer un peu. Les colères, le fanatisme, l'ivresse collective, les folles idées qu'enfantent les passions, la rage de l'esclave qui va à tout détruire, au prix de sa propre vie, tout cela n'est rien ; tout cela, fumées idéologiques. À coups de bâton, vous dis-je. On souffle un peu, on laisse souffler, on tend la main et puis on recommence. Voilà battre monnaie. Le chien comprendrait. Le malheur est qu'un homme forme alors de tout autres idées qu'un chien ne sait faire, jusqu'à considérer que ce qu'il doit en argent est comme rien comparé à ce qu'il a payé en humiliation ; ainsi de débiteur il passe créancier et de sommes infinies » (XXIII - 2 juin).

Comment mieux décrire le mécanisme de la révolution hitlérienne ? Encore dans le possible ; mais le Fascisme, en Italie, est une réalité. Alain s'interroge de plus en plus souvent :

« *Tout pouvoir est absolu. (...) C'est pourquoi cette obéissance des civilisés serait pour effrayer s'ils ne se juraient à eux-mêmes de résister continuellement et obstinément aux pouvoirs. Mais comment ? Que leur reste-t-il ? Il leur reste l'opinion* » (CXXIII - 15 décembre).

Tout continuait donc en apparence, mais dès le 25 août on surprend Alain à s'interroger sur son activité de journaliste comme s'il mettait même en question son *Journal* :

« *Je n'étais point né, je vous le jure, avec une disposition spéciale à écrire ces courts articles sur tous sujets. Mais partout je vis que les journaux puissants étaient au service de tous les genres de tyrannie et que la résistance s'exprimait en mauvais français. Je vins au secours. Je ne savais pas le métier, je l'appris ; et, selon mon opinion, je suis en train maintenant de l'oublier faute d'un journal réel. Ce journal-ci est abstrait* » (LXV).

Cette critique des moyens, si étrangère pour lui à l'action qui doit se fier, traduit quelque peu les remous qui agitaient l'existence des *Libres Propos*. Leur âge d'or était-il révolu, — l'âge de l'ambitieux départ peu après l'évasion encore enivrante de la guerre ? Au printemps nous avons reçu de la revue *Europe*, qui venait de naître en février, une proposition de collaboration sinon même de fusion. Une rencontre eut lieu au cours des vacances de Pâques, alors que nous étions à Paris, car la règle du retrait demeurait et Alain toujours invisible. Je ne sais plus si ce fut avec Paul Colin ou René Arcos. On retrouve par cette lettre de Mme Morre-Lambelin de mai 1923 quelle a été la réaction d'Alain à ce que nous lui avons transmis de l'entretien. À répondre que « l'aide la

plus claire que vous puissiez lui offrir c'est d'englober les *Libres Propos* tels quels dans *Europe*, c'est-à-dire que chaque mois Alain fournirait 14 Propos — ce qu'il fait maintenant en deux quinzaines. Vous lui fourniriez les Commémorations (...), les études bibliographiques des œuvres importantes (...), les chroniques politiques sans analogie actuellement dans toute la presse que donne Michel (...); qu'il serait très facile de s'entendre pour que les rubriques de chacun ne fassent pas double emploi avec les autres collaborateurs, que si on voulait travailler ensemble, c'était tout ou rien. (...) Si c'est non, eh bien personne ne songera plus à une fusion impossible (...) et on a juré de tenir trois ans... Vous tiendrez trois ans, le Maître et vous, c'est-à-dire que tous vous vous appliquerez à tenir sans vous fatiguer. Quand Michel aura besoin de se reposer, si les aides manquent, on grossira la partie commémoration, on remplira les vides par des textes. Et au bout de trois ans, arrivés au 26^e numéro de la 3^e année, vous direz adieu aux lecteurs en leur expliquant pourquoi. Et cela restera une noble initiative, unique (...). Oui venez dimanche ou lundi de Pentecôte ». Comme deux ans plus tôt avec Gaston Gallimard, c'est la main tendue à toute proposition constructive, la même manière de dire franchement ses conditions sans consentir à discuter, la même indifférence à l'égard de sa propre « maison ». Néanmoins cette disposition à accepter du renfort trahit quelque lassitude, ce que confirme la fin de la lettre où la possibilité de la mort des *Libres Propos* est envisagée, pour le moins, sans regrets.

Dès le mois suivant la crise s'annonce plus sérieuse. La nécessité d'une relâche s'imposait-elle en raison de la fatigue des uns ou des autres ? Je ne m'en souviens plus. Plus décisive sans doute la tentation chez Alain de trouver du temps pour ses œuvres au lieu de se contenter, si l'on ose dire, des Propos. Je dis tentation puisque, plus encore depuis la guerre, le journalisme était pour lui une obligation jurée. Quand il écrit : « *La politique m'ennuie* », ce n'est pas qu'une boutade, et l'œuvre qu'il se proposait n'était rien moins que les *Souvenirs concernant Jules*

Lagneau. On participe ici à un des rares moments où il a laissé paraître de l'irrésolution.

« Je crois que je me suis avancée trop vite en parlant de l'ouvrage sur *Lagneau*, écrit Mme Morre-Lambelin en juin, car Alain me disait dimanche qu'il ne voyait pas le moyen de s'y mettre aussi vite que je le supposais. Je crois que pour le 14 et le 28 juillet il faudrait composer des numéros selon la forme ordinaire. Mais je ne vois rien de tragique à la situation. Puisque vous comptez fournir le Calendrier, que d'autre part le texte de Bénézé peut combler quelques numéros (...). Quant aux *Souvenirs sur Lagneau*, ils tiendraient lieu de Propos, d'Annexes et de tout (...). Tout cela bien entendu suppose qu'Alain sera « solide au poste » pour employer une expression vulgaire, Quand ce sera fini, Alain reprendra la composition des Propos et vous des Annexes pour revenir à la forme ordinaire ».

Mais l'irrésolution fut vite surmontée. Quelques jours plus tard, nouvelle lettre : « Alain ne veut pas interrompre son travail de Propos juste au moment où il va avoir plus de loisir (...) Il n'est pas maître de se dire : « J'arrête maintenant les Propos pour écrire les *Souvenirs* ». Les choses ne vont pas ainsi pour lui. Il s'y mettra quand les choses écloront, et justement d'ici là il veut toujours garder l'habitude d'écrire. Il lui serait insupportable aussi de donner à entendre que le « Journal d'Alain » s'interrompt, et il lui serait désagréable de recevoir des lettres lui demandant s'il est malade puisqu'il n'écrit plus ». Ce long détail fait entrevoir combien Alain voulait rester journaliste envers et contre tout. Le 5 juillet, d'une lettre de Michel Alexandre à R. Terron : « Oui, si solide, le terrible Homme, qu'il n'a pas accepté un jour de vacances alors que nous lui offrions un mois sans Propos ». Georges Bénézé qui a été, on le sait, un des amis préférés d'Alain et notre fidèle et efficace compagnon dès les premières heures a « sauvé » les Annexes, de juillet à octobre, par sa longue étude : « Traduction humaine des formules d'Einstein » ; quelques textes d'actualité et les institutionnels Calendrier

et Sottisier ont suffi à les compléter. C'est nous qui avons eu nos vacances.

La crise devait recommencer alors qu'approchait le terme des « trois années » jurées. De cette nouvelle péripétie je n'avais gardé aucun souvenir : ce qui nous importait c'était de travailler avec Alain ; les formes de ce travail, à lui d'en décider, et nous ne nous passionnions guère à ce sujet. Grâce à la lettre de Mme Morre-Lambelin du 27 mars 1924, et à la circulaire dont il y est parlé, on retrouve la conclusion du débat : « Amis, le sort en est donc jeté. Nous continuerons. Et notre premier numéro paraîtra le 15 mai (il parut le 21 avril). J'avais tant porté dans ma tête la fatigue des uns et des autres que je m'étais faite à l'idée de cesser, mais je suis heureuse de voir continuer. Je tâcherai de veiller en « mère grant » sur la santé de tous. Alain est content et tous deux nous ne trouvons pas du tout « motif bas » mais motif suave, tonique, délicieux, plein d'agrément celui de priver de la joie de nous voir disparaître, l'Administration, la partie des Familles et Amis qui l'auraient souhaité. Donc c'est dit. On changera le moins possible la présentation matérielle. On mettra simplement

paraissant le 15 de chaque mois

au lieu de :

paraissant tous les quinze jours.

Je vous retourne le brouillon de la circulaire, qui est bien ».

De cette circulaire, encartée dans le numéro 26, voici l'essentiel : « Pour raisons de santé l'arrêt « au moins temporaire » de la publication avait dû être envisagé. Finalement ne pouvant nous résoudre à abandonner l'œuvre entreprise au moment même où, en nombre et en influence, elle ne cesse de grandir, nous avons choisi, avec l'assentiment d'Alain, de réduire pendant cette quatrième année la fréquence des cahiers. Les

Libres Propos vont devenir mensuels ». Dix Propos, « supplément » augmenté, fascicules de 40 ou 48 pages. « D'autre part ayant toujours déploré la dissémination à travers tant de revues isolées d'efforts foncièrement identiques, nous voulons profiter de l'occasion pour réaliser un projet « d'alliance » depuis longtemps formé. D'accord avec son vénéré directeur, M. Charles Gide, nous offrons à nos lecteurs, moyennant une très petite somme supplémentaire, de leur envoyer chaque mois (alternant donc chaque quinzaine avec le numéro des *Libres Propos*) le vaillant petit journal d'Économie politique et sociale, *l'Émancipation*, fondé à Nîmes il y a 38 ans par les pionniers du mouvement coopératif français, et depuis 38 ans resté toujours fidèle à son beau titre. (...) On trouvera dans chaque numéro de *l'Émancipation*, les articles mensuels de Charles Gide (...) et deux ou trois Propos inédits ».

Deuxième réduction donc après celle de 1922 : un seul numéro par mois, dix Propos au lieu de quinze. Par contre nous collaborions avec une autre revue ; non avec la *Nouvelle Revue française* ou avec *Europe*, mais avec *l'Émancipation*, dont les minces cahiers étaient déjà à l'époque une curiosité typographique, par leur papier à chandelle et le style « soldat ouvrier » de leur couverture orange, — journal pauvre, journal d'épiciers, comme ont dit quelques moqueurs. Mais Alain et Charles Gide n'avaient cessé de se mieux reconnaître. En eux le même respect de l'esprit, le même amour de la culture, la même conception éthique et à contre-courant de la politique, la même passion de la liberté¹¹. Entre eux qui ne se sont jamais vus la plus belle amitié. Sait-

¹¹ Du même article cité p. 50 et qui avait pour titre : « Leçon de tolérance » : « Nous n'ignorons pas que le culte de la vérité est le plus dangereux des écueils pour un journal. Je sais tel grand journal, d'ailleurs d'opinion très avancée et très combatif pour beaucoup de justes causes, qui évite soigneusement de toucher à certaines questions sur la guerre, parce que dit-il, « les désabonnements

on que c'est pour Charles Gide, qui l'avait fait interroger, qu'Alain a écrit « le Figuier » (du 5 février 1924) ?

En ce printemps 1924, à l'heure du rendez-vous manqué avec le succès, ni déception ni découragement. Alain affirmait la même foi en l'opinion des hommes libres, la même confiance en son *Journal* :

« L'homme sérieux m'a dit : « (...) la politique, mon cher, ne s'arrange pas des subtilités ; il faut gouverner selon l'opinion, et d'abord la reconnaître. Enfin rejoindre le gros ; ou bien ne pas se mêler de politique et philosopher dans son coin ». Je répondis ceci à l'homme sérieux : « Mon cher, nous ne saurons jamais ce que pense l'Opinion si nous disons comme elle. C'est comme si vous disiez que le citoyen doit voter selon l'opinion du plus grand nombre, et non pas selon la sienne propre. Et il est vrai que le citoyen électeur doit finir par composer, et tel était l'esprit du second tour de scrutin. (...) Mais tant qu'il s'agit de parler et d'écrire, il ne faut point composer. Les journaux presque toujours composent et cherchent à dire ce qu'ils supposent que tout le monde pense ; et le lecteur, de son côté, y cherche une pensée commune. Cette réciproque duperie, où je reconnais de la bonne foi, n'est pas sans

pleuvraient ». *L'Émancipation* n'a point cette préoccupation. Jamais la crainte de perdre un abonné n'a fait hésiter la plume de ses rédacteurs. Elle a l'indépendance de la pauvreté.

Elle éprouve cependant quelque tristesse désintéressée quand elle voit des coopérateurs, et parmi les plus vaillants, se désabonner par désapprobation d'opinion. Nous croyons qu'une des principales tâches de l'éducation coopérative c'est d'inspirer à ceux qui ont l'honneur d'être coopérateurs, non pas seulement l'esprit de tolérance, ce ne serait pas assez dire, non pas seulement le respect des opinions qu'ils ne partagent pas, mais le désir et le besoin de les connaître. Je serais bien malheureux si dans les journaux que je lis, que ce soit *le Temps* ou *l'Humanité*, je ne trouvais plus les articles qui me froissent quotidiennement — et c'est en ce cas que je songerais à me désabonner ! « Libre échange des produits », plus encore « libre échange des idées » (...) ».

inconvenient, chacun n'étant que trop disposé à rejoindre, comme vous dites, ce qui est penser comme on se bat. Ici suivant une méthode différente, et fort peu essayée, nous imprimons des opinions individuelles, et qui ne sont nullement concertées. Celui qui aperçoit erreur, déformation ou omission dans les thèses des diplomates le dit sans avoir égard. Pour mon compte, examinant l'homme de guerre, et non sans amitié, étudiant en naturaliste les mouvements du courage, l'ivresse d'imiter, le jeu des armements, la puissance des rumeurs, enfin toute la mécanique de la chose, je suis toujours ramené à considérer la guerre comme un malheur plutôt que comme un crime. Cette manière de voir est le principe de la réconciliation en toute affaire ; et cela aussi je l'explique à l'occasion ».

Il définit sa méthode de journaliste, comme il le fera plus explicitement encore le 9 février 1924, dans le *Propos CL* qu'on a pu lire plus haut :

« Et j'essaie en même temps d'expliquer beaucoup d'autres choses, afin d'éprouver une idée par une autre. Ces réflexions j'en fais part à tous par cette amitié humaine qui fait que je cherche avidement des idées dans ce que disent ou écrivent les autres, et que souvent j'y en trouve. Telle est, selon mon opinion, la politique du citoyen qui n'est pas la même chose que la politique de l'homme d'État » (CXXIX, 29 décembre 1923).

QUATRIÈME ANNÉE - 15 MAI – 1ER OCTOBRE 1924

(60 Propos)

Ce devait être une année de sursis, et qui s'arrêta à mi-côte, au bout d'un semestre. Elle s'était ouverte dans le bonheur. Le onze mai 1924 les citoyens avaient voté : chute de Poincaré, éviction de Millerand, arrivée au pouvoir du Cartel des gauches avec Édouard Herriot. Par une merveilleuse rencontre c'est au bout des « trois ans » fatidiques que le Succès, auquel Alain avait si allègrement renoncé, on vient de le voir, le vrai succès survenait. Du moins on le croyait tel et le 18 mai Alain nous écrivait :

« Excellents amis ! Fête continuelle ces temps-ci à voir leurs visages. (...) Ces belles heures m'ont ramené au temps de Combes. J'espère de belles revanches. Mais cela n'est pas matière de Propos. La vérité positive est moins agréable à considérer. Painlevé et Herriot, nos espoirs, sont des hommes qu'il faudra pousser et surveiller. Blum lui-même sera un peu mou, je le crains. Je vois une période triomphale qui va de soi. P. et M. [Poincaré et Millerand] chassés, Caillaux rétabli dans ses droits, la Proportionnelle abolie, le Nonce conduit à la frontière, peut-être les cheminots réintégrés. Plaisirs purs. La vraie paix viendra moins vite.

Les séries pour les Libres Propos ne sont pas composées sans peine. Par un malheureux hasard nous avons interrompu quand les événements marchaient et il se trouve des Propos à la traîne qui vont alourdir ces temps et l'Émancipation et les Libres Propos. C'est un cap à doubler. L'important est d'avoir pris position avant de savoir et là-dessus nous ne craignons personne. J'insiste parce que je veux que vous

sachiez que la Politique des Libres Propos ne me plaira que hardie et vive et sans fard comme elle fut toujours. Donc allez-y de tout cœur ; si j'ai l'air de retarder ces temps-ci, par le seul effet d'une interruption mal placée, je reprendrai le terrain n'étant nullement de ceux qui redeviennent modérés par esprit de balance. Nous serons Combistes ensemble, comme nous le fûmes et même à l'aile gauche. Au reste les commentaires brefs et vigoureux de ce numéro suffisent amplement pour décourager ceux de nos lecteurs (50/100) qui attendent depuis trois ans que nous devenions sages. Bavardage faible. Mais les oiseaux chantent et le jardin est un paradis. Soyez contents. Avec vous de cœur ».

On croit à un nouveau départ. « Hardie et vive », la politique, — dans le premier Propos du numéro 2, du 15 juin, Alain avertit les électeurs et adjure Herriot : courage pour la paix !

« Nos hommes vont évoluer. Il n'en peut être autrement. Comme une pierre que vous lancez en l'air. (...) De même vos politiques vous les avez lancés selon vos pensées : ils vont maintenant retomber selon leur poids. Sans trahison, sans aucune malice. (...) L'homme écoute l'homme. (...) Ainsi les forces du monde viennent le battre comme un rocher (...), les forces sont annoncées de loin ; ainsi il est vaincu avant de combattre. (...) L'homme qui ignorerait tout de l'Allemagne ferait quelque sottise, cela est de bon sens ; mais un homme qui saura tout de l'Allemagne, heure par heure, ne fera rien du tout. Il y a un milieu à trouver. Il y a une part d'insouciance, et c'est le lot de l'aventurier. Ou bien une robuste fidélité ; c'est le lot de l'honnête homme ; il faut jurer et tenir. Mais la force des choses s'emploie toute à nous détourner de jurer et ensuite à nous détourner de tenir. L'univers nous apporte nos opinions et ensuite nos actes. « Je ne pouvais faire autrement », c'est l'excuse des renégats.

Fausse sagesse. J'aime mieux ce genre d'homme qui est tenu d'abord par lui-même. Celui-là quand il dit « Je ne puis », il l'entend autrement.

« Je ne puis manquer à mes promesses. Je ne puis trahir le grand serment que j'ai fait. Un serment, se dit-il, à quoi cela peut-il servir, si l'on se borne au possible des choses ? Les choses n'ont point fait de serment. Belle action que celle qui contresigne la nécessité. (...) C'est se coucher ce n'est pas agir. Nos hommes de gauche cherchaient passage et ont trouvé passage. Le malheur est que la guerre est la seule action politique qui soit faite virilement. Tout ce qu'on fait pour la paix, on veut le faire couché ou abrité. Il y avait des risques à occuper la Ruhr. Il y a des risques à déclarer la paix ; on ne le fait point. (...) Qui prendra le militaire pour modèle ? Qui osera faire la paix comme on fait la guerre ? (...) Presque tous croient qu'on peut faire l'œuvre de paix sans courage. Hé bien, je serai chasseur à pied pour la paix ». Est-ce le monologue d'Herriot ? (...) A-t-il juré ? Prendra-t-il tous ces faits qui se pressent autour et demandent audience comme des instruments et moyens, ou bien les recevra-t-il pour maîtres ? »

En juillet sa résolution demeure :

« Il faut que les hommes qui ont porté et soutenu Herriot fassent tous quelque grand serment à eux-mêmes. (...) Contents ou non, nous devons tenir » (XXX).

Aux Annexes on fourbissait, on brandissait les armes : par exemple le 28 juin une « Déclaration de Paix : Esquisse d'un message de la France à l'Allemagne, à l'occasion du 5^e anniversaire du Traité de Versailles ». En août les pages de couverture sont tout entières consacrées au grand livre d'Alfred Fabre-Luce : *La Victoire*, exposé magistral du problème des responsabilités de la guerre. Michel Alexandre l'annonçait ainsi : « Qu'est-il arrivé ? Une grande chose (...) Annonçons-la donc aussi haut que nous pouvons ; usons de cette liberté royale, seule vertu de notre solitaire entreprise, et puisque nous est donné sans mesure le bonheur

d'admirer, faisons à la chose grande, à la chose neuve la place qui lui est due ».

Et le combat, la défensive contre Poincaré continuait. Dans le numéro 5, en septembre :

« L'entrée dans la Ruhr fut un coup de politique qu'il faut juger équitablement. Si l'Allemagne céda en huit jours, comme le Roi des Esprits Faux l'avait annoncé, c'était une de ces preuves de force qui étourdissent. Si la résistance s'organisait c'était des punitions, des colères et une haine de cent ans. De toute façon le désarmement se trouvait renvoyé en Utopie, et même la nouvelle loi militaire, ce qui sauvait au moins trente généraux et un nombre infini de colonels, sans compter que l'occupation elle-même offrait de grandes places et des espérances aux ambitieux. (...) Quand on doit tout à la guerre, à l'ordre de guerre, au désordre de guerre, c'est quelque chose de s'assurer un fidèle ennemi. (...) L'opposition était forte, clairvoyante, et surtout libre d'esprit par la victoire. Ne voyait-on pas approcher l'heure de la Grande Réconciliation par l'examen impartial des causes de la guerre ? Par ce mouvement qui devait s'étendre, l'élite était plus que dépossédée, elle était jugée. (...) Il fallait alourdir l'esprit fantassin, si allègre de ses œuvres magnifiques, et lui remettre le sac. Or le plus profond politique n'aurait rien trouvé de mieux qu'une action facile à commencer, irréparable dans ses suites, et qui fît renaître la guerre dans la paix. Le changement de l'esprit public en Allemagne est un fait qui éclate ; mais conséquence pire et moins remarquée, tout esprit chez nous fut touché en son centre et comme renoué par cette injustice accomplie. (...) Le parti de blâmer son pays est dur à prendre pour tout homme. (...) C'est un état redoutable, après une sottise faite, si l'on ne voit plus comment revenir. Beaucoup prennent le parti violent de n'y plus penser. Ce fut un Rubicon pour tous. Chacun boucle cette courroie. Je vois Herriot en

fantassin. Ce brave et bon ami des hommes a le fusil, le sac et la musette. Cela coupe les pensées » (XLIII).

Nouvelles alarmes donc, et contrôle du « citoyen » Alain sur les pouvoirs... Ce qui rend plus surprenante la Note inscrite en tête du Numéro suivant d'octobre et qui était une prise de congé, assez brusquée : « Aux lecteurs des *Libres Propos*. — La publication des *Libres Propos* est suspendue, les rédacteurs se consacrant entièrement cet hiver à la publication des *Écrits* de Jules Lagneau et à d'autres travaux qui s'y rapportent. Peut-être offrirons-nous à nos abonnés de recevoir ces publications en échange des six numéros de *Libres Propos* qui leur restent dus. De toute façon, si les *Libres Propos* ne recommencent pas à paraître après six mois d'arrêt, les abonnements en cours seront remboursés d'une manière ou de l'autre.

« Essentiellement hérétiques ces cahiers peuvent bien s'interrompre, maintenant que le sens commun ne fait plus scandale. et que la Tyrannie d'opinion, née de guerre et grosse de guerre, semble être, pour un temps, brisée. Trois Propos d'Alain, inédits, continueront à paraître chaque mois dans *l'Émancipation*. La politique de ce temps ne paraît pas exiger de plus amples commentaires ».

Le « dernier » Propos (LX) du même numéro : « Pour clore ces escarmouches politiques » est en effet une conclusion, non une explication : Alain n'a-t-il pas dit que le propre d'une décision est de ne pas donner de raisons ? Sa répugnance pour le rôle de chef, de mage, pour toute trace d'importance, se retrouve ici. Dans ce « dernier » entretien avec ses lecteurs, il parle « métier d'écrivain » et raconte, comme il le fera dix ans plus tard dans *Histoire de mes pensées*, comment il a été amené à écrire par la politique. Seul le dernier paragraphe revient à la question.

« Cet autre genre des Propos a aussi ses règles. (...) Je savais le métier quand la guerre m'en imposa un autre. Comment je revins à la polémique, les lecteurs le savent. De nouvelles conditions devaient changer le genre et le changèrent en effet. Le lecteur imaginaire, qu'on ne peut jamais oublier tout à fait, prit un autre visage. Il fallut plus d'ordre et d'enchaînement, d'où, même en étendant un peu l'ancien genre, une compression et une densité dont je m'excuserais, si ce lecteur n'était soupçonné par moi, à tort ou à raison, de moins craindre les difficultés de doctrine que cette politique de soldat mécontent, sortant tout armé du buisson scolastique. Mais puisqu'enfin, lecteur imaginaire, te voilà battu et à demi content, armistice maintenant, et peut-être paix, si les vérités désagréables portent fruit. Trêve, en attendant ».

C'était donc encore l'euphorie de la victoire. Alain ne dit-il pas à son « lecteur imaginaire » — un opposant à convaincre... — « Te voilà battu » ? La position restait confuse et l'irrésolution visible. Alain dit d'abord « clore » et il finit par « trêve ». L'Avis aux lecteurs dit « suspension » et laisse entrevoir un recommencement problématique. Bien plus le mot trêve lui-même est inexact. On dirait qu'Alain ne parvient pas à se délivrer tout à fait des Propos et, en fait, à *l'Émancipation* la petite veilleuse a continué à brûler jusqu'au jour du recommencement.

L'ENTRACTE - OCTOBRE 1924 - MARS 1927

L'ENTRACTE - OCTOBRE 1924 - MARS 1927

Voilà Alain à ses œuvres. Tout en réservant le principal de son travail à son *Journal*, il n'avait jamais cessé complètement d'écrire. En 1922 la *Visite au Musicien* avait paru à la *Revue musicale*. En février 1924 Gallimard éditait à 57 exemplaires les *Lettres au Dr Mondor sur le sujet du cœur et de l'esprit*. Grâce à l'amitié entre Claude Gignoux et mon mari, Alain était devenu Maître après Dieu à la Laborieuse. Pure joie pour tous de pouvoir échapper s'il le fallait à la dépendance des éditeurs. Cela avait commencé avec les écrits de Jules Lagneau, en chantier depuis 1923, comme on sait. On peut même supposer que c'est le Souvenir de Lagneau qui aurait renforcé en Alain le désir d' « écrire », et la visite qu'il a racontée, de Léon Letellier, cet « homme de Dieu », a peut-être été l'occasion de ce retour sur ses origines. La création du livre semble avoir été différée ou interrompue. Le 23 septembre 1924 Mme Morre-Lambelin écrivait : « Oui Alain va se remettre aux *Souvenirs* sur Lagneau (...) Je pense qu'on pourrait donner à l'éditeur en janvier. (...) L'obstacle qui vient des épreuves des *Écrits*, qu'il y aurait intérêt pour le Maître à avoir vus en leur entier, est de peu ». Il fut question d'imprimer aussi à la Laborieuse le *Cours sur l'Existence de Dieu*, ce qui donna lieu à quelques discussions, cordiales avec Letellier, plus mélangées avec Paul Desjardins et l'« Union pour la vérité ». Notre bonheur à voir s'annoncer les œuvres d'Alain apparaît dans cette lettre de mon mari à René Terron : « Nîmes, 3 janvier 1925 : À Paris tapage, lumière et crédulité. On compte les jours d'Herriot, mais la province s'en moque et tiendra. Qu'Herriot tienne seulement lui-même. (...) Terrible difficulté de rester radical. On va sans doute composer en hâte, avec d'étonnants Propos d'avant-guerre, un manuel du radicalisme qui paraîtra aux « Documents bleus ». Mais le principal est qu'après deux visites au Prince de l'Entendement (pourquoi ne pas le nommer comme il nomme Descartes ?) nous lui avons arraché ses *Souvenirs* sur

Lagneau et les avons portés à l'imprimeur (NRF). On les aura cet été [achevé d'imprimé, 25 juillet 1925]. Livre inouï, aussi abrupt et souverain que les *Méditations* d'un Descartes ; entièrement sublime (150 pages) ».

Et certes la « trêve » n'a pas valu non plus pour Michel Alexandre. Au même il écrivait le 6 novembre 1924 : « Allons, vous devez m'en vouloir à proportion de mes nouveaux loisirs. Il faut donc vous les montrer nuls. L'arrêt des *Libres Propos* a provoqué une curieuse mais interminable correspondance (...) ». De celle-ci il semble qu'il ne soit rien resté à l'exception de deux lettres encore de Roger Martin du Gard. Le 16 mai 1925 il écrivait de Bellême :

« J'ai traversé moi-même de si durs moments de deuil, depuis six mois, que je n'ai pas senti dans toute sa force le vide laissé par la disparition des *Libres Propos*. Mais je le sens, ce vide, de plus en plus, à mesure que ma vie reprend son équilibre et que ma pensée s'est remise au travail. Je m'aperçois combien je pensais souvent à vous, combien j'attendais dans vos écrits, votre réaction devant les événements pour les juger. Vous avez cassé un verre de mes lunettes, si j'ose dire et je n'y vois plus que d'un œil, ne sachant plus bien si je vois juste. Tous mes regrets se condensent dans l'espoir que j'ai de voir renaître quelque chose qui porte votre marque et je note avec un sentiment d'espérance le soin que vous prenez à dire que votre publication reste « interrompue »....

Le 3 juin cet autre message : « Je suis confus de vous déranger pour un si minime objet. Mais il a de l'importance pour moi. En classant mes *Libres Propos*, je m'aperçois qu'il me manque quelques numéros (...). C'est avec infiniment de mélancolie — à vrai dire surtout de l'irritation — que j'ai fait ce rangement. Vos cahiers me manquent plus que je ne puis dire. Je ne me console pas de cette perte. Si vous voyiez les griffonnages en marge de tous mes numéros, vous comprendriez quelle place vivante ils tenaient dans mon activité de chaque mois. Je devine

ce que vous devez souffrir de cette mutilation. Si encore je pouvais me dire qu'elle est provisoire (...) ».

Roger Martin du Gard s'était qualifié (lettre du 20 décembre 1923) « votre lecteur attentif », et il l'est resté jusqu'au bout, y compris *Feuilles Libres*. Le 13 février 1937 il nous remerciait du compte rendu de son livre *L'été 1914* et ajoutait : « (...) car je voudrais que mes livres soient lus. Je dirai même que c'est la première fois que je désire si fort me faire entendre, et surtout des jeunes, de ceux qui ne peuvent pas savoir et qu'il faut avertir. Un article comme le vôtre est bien fait pour attirer l'attention sur *L'Été 1914*, et dans le sens où il le faut ». Et qui a jamais lu comme lui la « Chronologie » avec cette ferveur de sympathie qui allait d'elle-même aux extrêmes ? Dans la lettre du 5 février 1923, à Michel Alexandre :

« Ce résumé que vous faites des événements [il s'agissait de la « Chronologie » du 15 décembre au 15 janvier] me paraît simplement prodigieux. Être en plein chaos, et le dominer, en pleine tourmente de sable, aveuglante, et garder les yeux si grand ouverts — cribler, filtrer à mesure tout ce qu'il faut retenir de ce torrent boueux, cela me semble la tâche la plus difficile que l'on puisse se donner. J'aime surtout quand votre passion secrète vibre en dessous et ne s'exprime pas ».

Je me souviens aussi que Sully André Peyre, croyant que les *Libres Propos* cessaient de paraître faute d'argent, a offert noblement à Alain l'hospitalité de sa libre petite revue *Marsyas*.

Malgré son chagrin de ne suffire à la tâche que de justesse, Michel Alexandre s'y est toujours remis avec la même volonté neuve. Notre admiration pour Alain, loin de se fatiguer, avait grandi. L'indignation devant Alain inconnu ou méconnu a habité mon mari depuis leur première rencontre, comme il l'a dit. Chaque nouvelle série de Propos dépassait presque toujours nos espérances. Le 6 novembre il terminait ainsi sa lettre à Terrail : « Oui, ce que je répondrai au lecteur justement

mécontent, c'est qu'il y a à relire ; quand je rouvre les « Propos » des dernières années j'ai tout à découvrir ». Et le trésor lentement amassé, s'il nous comblait, nous pesait. D'où le projet de rassembler les Propos en volumes pour les rendre plus durables et plus accessibles. L'idée n'était pas neuve, témoin les trois séries des *Cent-un-Propos* d'avant 1914. Plus encore, en 1920, *Les Propos d'Alain* en deux volumes, choisis et publiés chez Gallimard par Michel Arnauld et dont Alain a souvent dit sa satisfaction. En 1923 avait paru chez Stock le court recueil des *Propos sur l'Esthétique* ; en 1924, chez Rieder, les *Propos sur le Christianisme*. Dès la rentrée impatience d'organiser le nouveau chantier. Je me souviens que durant les vacances de vastes projets avaient été échafaudés, au Pouldu et au Vésinet, Alain laissant rêver avec détachement, mais non sans plaisir. Le 23 septembre, au sujet de la Circulaire de « suspension », Mme Morre-Lambelin approuve le terme « autres travaux », ce qui, écrit-elle, « tiendra le lecteur en éveil jusqu'en janvier. Car nous pourrions annoncer s'il y a lieu le « Grand Œuvre » et il n'y aurait pas lieu de rembourser les 6 mois d'abonnement si par exemple on envoyait un exemplaire des *Écrits* à chaque abonné (...) ». Ce qui était ne pas mettre en question la qualité de philosophe des lecteurs ! Elle ajoute : « D'ailleurs si des collaborateurs arrivaient à faire des numéros en leur entier, cela pourrait donner corps à l'idée qu'avait le Maître à la naissance des *Libres Propos*. Mais il faut aussi que vous soyez libérés de tout souci par là puisque vous travaillez à la Grande Œuvre ». On voit qu'Alain devait se croire toujours prêt à « reprendre » les *Libres Propos* si des forces neuves venaient s'offrir à lui. Quant à la « Grande Œuvre », c'était surtout un grand mot.

Elle avait d'abord été imaginée comme un Dictionnaire ou Répertoire des concepts, chacun devant être défini par un Propos ; projet vite reconnu irréalisable. On pensa ensuite — déjà ! — à l'Édition intégrale des Propos pour y renoncer très vite, comme on voit : « (...) Cela dit, écrivait Mme Morre-Lambelin, le 25 janvier 1925, pour montrer le genre de difficultés que j'entrevois à notre Grande Œuvre, on

l'entreprendra tout de même, et par recueils, puisque l'énorme Encyclopédie à deux colonnes donnant les Propos par ordre chronologique est impossible à tenter (...). D'ailleurs l'essentiel est de se mettre à l'œuvre et nous y voilà puisque Michel prépare la matière pour le « Document bleu ». On a vu qu'il s'agissait des *Éléments d'une Doctrine radicale* qui devaient sortir en septembre 1925. Le livre semblait plus ou moins destiné à éclairer le gouvernement Herriot ! On raconte que je ne sais quel député radical, le voyant, se serait écrié : « S'il y avait une doctrine radicale, nous le saurions ! ». De son côté (l'idée de faire servir les Propos était dans l'air), Jean Prévost composait le recueil politique, dont le titre a fait fortune : *Le citoyen contre les pouvoirs*. Le 3 mars : « Prévost annonce son manuscrit soumis à Alain » et dans la même lettre Mme Morre-Lambelin nous apprend qu'Alain n'écrira pas la préface des *Éléments* : « Vous seuls êtes au point pour parler au lecteur comme il convient pour introduire le recueil ». Il fallut s'exécuter. Cette introduction ne nous a guère satisfaits et nous mettions même en doute la valeur du recueil. Alain aussi sans doute qui écrivait à Élie Halévy le 8 août 1925 au sujet du livre : « Ce n'est qu'un recueil de Propos fait par Michel et qui sont faibles par la réunion ». Ce qui ne l'empêchait pas quelques mois plus tard en décembre, dans une lettre à mon mari, d'en apprécier les effets :

« Ami, vous avez peut-être lu dans L'œuvre, à la fin d'un article de Billy sur la politique et les bureaux, une référence aux Éléments qui prouve que ce critique, assommé de livres, a pourtant lu et médité notre Politique. Rien ne fait mieux voir l'action réelle d'un livre. Pour ma part je suis assuré qu'il portera, à la fois par l'ordre, et par la possibilité de lire n'importe où, sans aucun préambule. Raison de penser à notre autre travail, plus facile (Répertoire) ».

Il n'en fallut pas moins du temps à Alain pour surmonter ses préventions premières contre les recueils de Propos sur un même thème. Même les *Propos sur le bonheur* qui étaient sortis avec le printemps 1925, il a dit

souvent qu'il ne les aimait pas tellement. Pour cette première édition, de soixante Propos seulement, on avait pensé un moment à Gallimard. Ce fut finalement un libraire de Nîmes, Jo Fabre, qui les publia, inaugurant par eux sa collection des « Cahiers du Capricorne ». Peu après il publiait aussi la plaquette des « *Sept Propos sur Jeanne d'Arc* ». Le 8 août Alain écrivait à Élie Halévy : « *C'est pour rattraper l'honneur que présentement je travaille, essayant de retrouver l'isolement militaire* ». Il s'agissait des *Idées et les Âges*, où sont intégrées quelques parties de Propos.

CENT PROPOS DE L'EMANCIPATION

MAI 1924 - FÉVRIER 1927

Peut-être quelque apaisement, du moins jusqu'à mai 1926 et au retour au pouvoir de Poincaré ; les Propos sur la guerre un peu moins nombreux. Mais la petite flamme éclaire toujours les mêmes idées. Jusqu'à octobre 1924 les Propos se partagent entre *Émancipation* et *Libres Propos*.

Juin - « *Électeur ne demande point trop. (...) Car enfin la vraie paix vaut largement tous les salaires désirables et toutes les assurances* ».

Juillet - « *Dès qu'on fait la part des passions, les passions n'ont plus de part* ».

Septembre - « *Ils disent que la question des origines de la guerre empoisonne notre politique. À qui la faute ? Le plus grand mépris du droit, le plus évident, le plus cruel est l'aveu obtenu par la force* ».

À partir de novembre les Propos paraissent exclusivement dans *l'Émancipation*.

1925

Janvier - « *Les passions politiques sont partout ; mais on ne les avoue point, on les déguise sous l'intérêt* ».

Juin - « *Ceux qui sont restés radicaux maintenant ont fait le sacrifice d'un genre de gloire et ont rendu une bonne fois le manteau de tragédien* ».

Juillet - À ce moment de la pacification du Maroc et de la guerre du Rif, Alain se sépare de la politique de gauche, et même de Charles Gide.

« Je crois que le droit d'un peuple à disposer de lui-même est aussi chimérique et redoutable que ce droit abstrait et informe invoqué par l'anarchiste conquérant. Mais j'y vois quelque chose de pire, c'est qu'en un peuple inorganisé, qui n'a pas encore en lui-même le droit réel, l'affirmation est laissée à quelques individus entreprenants, devant une masse qui voit ses travaux interrompus, ses moissons brûlées et en un mot qui perd aussitôt les droits réels dont elle jouissait ; d'où elle est rejetée à ses passions, cherchant le maître le plus fort ».

En novembre le vent politique tourne en sens inverse du onze mai 24.

« Ce changement [contre Caillaux] au ministère des Finances ne m'a pas plu. (...) Nos chemises bleues s'alignent et se comptent. On peut en rire, je n'en ris point ».

1926

Mai - *« Lucien Herr, que nous venons de perdre, était un homme de grande portée et de grande action, la plus forte tête de ce temps-ci, dirai-je. On ne s'y trompait point dès qu'on l'avait vu derrière ce bureau semblable à un tribunal, d'où il jugeait les morts et les vivants. (...) Il n'a point fait la moindre concession aux puissants ; il meurt pauvre, mais non point méconnu. Voilà une belle vie ».*

Le changement pressenti se produit :

« Ces chefs de guerre que nous avons voulu bannir à jamais, il faut les implorer maintenant et bientôt les acclamer. (...) On devrait ouvrir une souscription volontaire pour que Poincaré ne soit point ministre. Je m'inscris pour huit jours de salaire ».

Septembre - Salut à Briand : « *Tout citoyen devrait méditer un peu tous les jours sur les grandes paroles qui ont été dites à la S.D.N. Ce serait sa prière du matin. M. Briand a dit sur l'héroïsme, des deux côtés égal, quelque chose qui va contre tout ce que les plus violents disaient, et que pourtant les plus violents doivent reconnaître pour vrai. C'est la seule force humaine au monde de vaincre le contradicteur par le plus haut de lui-même* » (LXXXV).

Dès lors Alain opposera Poincaré et Briand, lequel devient le héros de la paix, un peu comme Romain Rolland l'était durant la guerre.

Le dernier *Propos* (CI), en février, est sur le scrutin d'arrondissement. Les articles de Charles Gide en tête du numéro. Plus d'annexes. Quelques rares articles de Michel Alexandre, longtemps malade pendant l'automne 1925 et l'hiver 1926. Quelques analyses de livres et quelques groupements de citations.

LIBRES PROPOS - NOUVELLE SERIE

1927 – 1936

LIBRES PROPOS - NOUVELLE SERIE

1927 – 1936

« Le citoyen ne peut se sauver que par la pensée ».

(Interview aux « Nouvelles Littéraires », 18 février 1928)

PREMIÈRE ANNÉE - 20 MARS 20 DÉCEMBRE 1927

(78 PROPOS)

« Nouvelle Série ». C'était la reprise, le nouveau départ. Sur cet événement, grande confusion dans mes souvenirs et aucune lettre de Mme Morre-Lambelin. La décision a dû être prise sans grand débat ; il ne s'agissait que de continuer, car Alain n'avait jamais consommé la rupture. De là sans doute le ton uni de la Circulaire encartée dans le numéro de janvier 1927 de *L'Émancipation* :

« Aux lecteurs de *l'Émancipation* et des *Libres Propos* :

La publication des *Libres Propos* a été suspendue en automne 1924 à la suite du Onze Mai. Bien des lecteurs s'en plaignent encore. Or, d'une part les travaux que les rédacteurs ont entrepris et qui sont loin d'achèvement ne permettent pas d'envisager une réapparition des *Libres Propos* sous leur ancienne forme. D'autre part Alain juge, et nous sentons tous avec lui, que la politique de ce temps appellerait de plus amples commentaires. « L'Union nationale » ne va jamais sans confusion ni sans lieux communs ; des éclaircissements redeviennent nécessaires. En même temps se dessinent de nouvelles formations politiques qu'il faudrait travailler à définir et à analyser. Ces commentaires plus étendus ne peuvent vraiment pas trouver place dans l'hospitalière *Émancipation*, surtout si l'on tient à y joindre chaque fois quelques documents essentiels. Les *Libres Propos* doivent donc ressusciter mais sous une forme aussi modeste, aussi resserrée que possible. (...) Et maintenant que se rassemblent de nouveau, plus nombreux qu'autrefois, tous ceux qui cherchent substance et exemple dans la méditation d'Alain (...) »

Raisons politiques donc. En était-il d'autres ? Les vastes projets de la « Grande Œuvre », conçus en octobre 1924, étaient vite retombés d'eux-mêmes. Les Recueils de Propos s'étaient multipliés par d'autres initiatives. Après ceux qu'on a signalés déjà parurent encore, en 1926, *Le citoyen contre les pouvoirs*, chez Kra, — *Sentiments, passions, et signes*, chez Marcelle Lesage. Divers projets étaient en attente, dont celui que le Dr Mondor avait formé d'une édition de luxe de Propos non encore reproduits, et qui n'aboutit pas. Quant aux Œuvres d'Alain, qui mûrissaient en lui depuis 1923, on les avait vu éclore nombreuses durant cette mise en veilleuse de son *Journal*. Elles ne devaient plus attendre la bonne volonté des éditeurs comme au temps de *Mars*. En juillet 1925 on vit paraître les *Souvenirs concernant Jules Lagneau*, chez Gallimard ; en 1927 *Étude sur Descartes — Discours de la*

Méthode — chez Crès ; *Les Idées et les âges* et la *Visite au Musicien*, chez Gallimard ; dans les « Cahiers de la Quinzaine » les *Sentiments familiaux* ; *Esquisses de l'Homme*, autre recueil de Propos, aux éditions Ed. Pelletan. En 1928 ce devaient être *Onze chapitres sur Platon*, chez Hartmann ; *Descartes, Traité des Passions*, chez Jonquière, et encore *Les Cent-un Propos*, 5e série édités par Marcelle Lesage. Le grand article de Gabriel Marcel dans la revue *l'Europe nouvelle*, « Un grand livre : *Les Idées et les Âges* » (15 novembre 1927), sorte de consécration d'Alain dans le monde des Lettres, ne devait que mettre au clair — non moins généreux pour cela — une situation déjà acquise.

En ces premiers mois de 1927, où la politique se refaisait pressante, comme il est dit dans la circulaire, plusieurs tribunes étaient venues s'offrir à Alain, alors qu'au lendemain de la guerre il les avait vainement cherchées. Un Propos par mois dans la *Nouvelle Revue française*, à partir de mars ; dans *la Psychologie et la Vie*, à partir d'avril. Dans *La Lumière*, hebdomadaire dirigé par Georges Boris, ce fut, à partir du 14 mai, un Propos chaque semaine. Michel Alexandre, dans la Notice NRF, rappelle que « la tyrannie d'opinion était telle encore en 1921 que pas un Propos n'aurait pu trouver libre place dans la presse de Paris ou de province » ; les temps semblaient bien changés et la partie d'Alain quasi gagnée sur le plan temporel. C'est le moment qu'il a choisi pour se recréer une sorte de retraite, sinon de solitude, avec les siens —, où il a voulu rassembler en leur disparate et en leur sauvagerie les Propos dispersés. Si détestable que soit la recherche des motifs cachés d'une action, l'interview qu'Alain a laissé prendre à Frédéric Lefèvre, dans les *Nouvelles Littéraires*, peu de temps après la reprise des *Libres Propos* (18 février 1928) autorise peut-être à interpréter celle-ci comme une sorte de précaution, violente, contre le Succès.

« *J'ai trouvé là [à la Dépêche], contre toute attente, les conditions de la pensée véritable ; c'est-à-dire premièrement une émotion, une*

indignation, une révolte (c'est mon état ordinaire) ; il a fallu s'élever de cet état violent à des pensées. Autrement tout était perdu. Le citoyen ne peut se sauver que par la pensée. D'un côté il y avait la masse des littérateurs devant le râtelier d'or et de l'autre un peuple inculte. Il fallait joindre ensemble le sentiment populaire et la plus haute philosophie. Je ne dis pas que je l'ai fait ; personne ne peut faire cela ; mais dès mes premiers essais de pamphlétaire, j'ai tout compris et je n'ai pas cessé d'être récompensé de cette pensée humaine. Encore maintenant c'est un petit journal bien peu lu, mais libre qui est de toutes mes œuvres la préférée. Je n'irai point à la mangeoire d'or. C'est aussi dans ce sentiment de reconnaissance que je signerai toujours mes productions les plus élaborées de mon nom de pamphlétaire, qui est Alain ».

« Je n'irai pas à la mangeoire d'or », je me souviens de l'enthousiasme des jeunes, et notamment de Simone Weil, encore élève d'Alain à Henri IV. Et il se dit Pamphlétaire, comme s'il s'enfonçait d'un degré de plus dans la mêlée. Ainsi c'était bien un nouveau départ et sur le même « chemin de la révolte ».

Une autre raison de la reprise, qui n'est extérieure qu'en apparence, a pu être justement la présence auprès d'Alain de la jeunesse. On se souvient que, la deuxième année, précédés par Antoine Roche, des travailleurs étaient venus dans l' « atelier » d'Alain ; mais le mouvement s'était ralenti, en même temps que la continuation des *Libres Propos* était mise en question. C'est pendant l' « Entracte » que les élèves d'Alain se sont sentis plus disposés à « l'action », plus politisés sans doute. Jean Laubier, Georges Canguilhem étaient arrivés au moment où la porte se fermait. Ils s'impatientaient ainsi que d'autres, curieux des petits Cahiers dont le souvenir était encore proche. Nous recevions des lettres, des visites. Il se peut qu'Alain se soit senti appelé — et avec quelle joie ! — par les jeunes et ait résolu de leur répondre. On en pressent quelque chose à travers cette lettre de Mme Morre-Lambelin, écrite en avril, après

réception du numéro I : « Amis, joie parfaite à la réception de la petite brochure. Papier, typographie, parfaits. Enchantés de tout. (...) Alain s'est étonné de n'y rien voir du charmant jeune de Sacy, car l'enfant était allé lui demander quoi écrire et le maître avait cru comprendre qu'il enverrait quelque chose pour le premier numéro. Le Maître rappelle donc à Michel que pendant un an il ne faut décourager aucun des jeunes ni personne, accueillir tout ce qui vient, même s'ils eng... [sic] ferme Sorbonne ou autres. Tous ces Messieurs Académiques seraient trop déçus de n'y rien trouver. Enfin toute la soirée de mercredi, à la réception des brochures, fut fulgurante d'entrain. (...) Ah ! le Maître dit qu'il faut envoyer le numéro à toutes les grandes Écoles : rue d'Ulm, Polytechnique, Centrale, Saint-Cyr, École Chimie, Médecine (...), Sèvres, Fontenay, École normale supérieure d'Auteuil, Beaux-Arts, etc., etc., enfin vous trouverez mieux que moi les noms.

« Lisez à la *Psychologie et la Vie*, le numéro de la Revue de l'Institut Pelman, le *Propos* d'Alain et la note, convenable, par quoi l'Institut présente Alain aux lecteurs. (...) Dommage que cette Revue commence par cet idiot de X. Mais enfin il n'y a que chez « nous », aux *Libres Propos*, que les voisinages regrettables ne sont pas à craindre ».

« Chez nous », le « nous » comprenait déjà la jeunesse. Déjà étaient là ou s'annonçaient Jacques Ganuchaud, Samuel Silvestre de Sacy, comme on a vu, Maurice Savin, René Château, Simone Weil, Simone Pétrement, etc. En même temps les premiers compagnons revenaient : André Buffard, Georges Bénézé, Pierre Bost, René Terron ; et d'anciens élèves arrivaient : René Monnot, notre ami de Nîmes, qui devint aussitôt trésorier à ma place, René Cailloux, Benjamin Massiac, G. Joseph-Henri, J. Mourot, etc.

René Monnot devait, en ces premières années surtout, outre son office de trésorier, seconder de très près Michel Alexandre pour la

Chronologie, qui fut signée désormais du pseudonyme collectif P. et R. du Mazet ; sous celui de Robert Mondonville il écrivait souvent de politique, volontiers « laïciste ».

Ce Numéro I de la « Nouvelle Série » était paru le 20 mars, pauvrement comme il avait été annoncé, sans couverture, sept Propos par mois dont seulement deux ou trois inédits, et plus question de la griffe NRF. Par contre les Annexes retrouvaient tout de suite leurs 30 ou 40 pages ou plus. Et le Destin fit bien les choses : rien de moins que la Loi Paul Boncour, sur « l'organisation de la nation en temps de guerre ». Quel morceau d'ouverture pour les *Libres Propos* ! Il s'y agissait, entre autres (article 5) des moyens « de garantir le moral du pays ». Les *Libres Propos* retrouvaient d'emblée leur mot d'ordre : Contre la mobilisation des consciences ! Alain analysait la loi dans le Propos IV : « *Cette loi est socialiste...* ». Était publiée une protestation d'*Europe* contre un « texte qui semble abroger pour la première fois en temps de guerre toute indépendance intellectuelle et toute liberté d'opinion, et supprimer le simple droit de penser ». Parmi les nombreux signataires, 54 élèves de l'École Normale, dont Raymond Aron, Canguilhem, Cavaillès, H. Guillemin, Hyppolite, Louis Joxe, Sartre, etc. Dans le numéro d'*Europe* du 15 avril, Alain écrivait :

« Vous me demandez ce que je pense de la nouvelle loi militaire. Knock voulait mettre tout le monde au lit ; et il est vrai qu'on ne peut savoir si on ne couve pas une grande maladie. (...) L'idée de nous désigner à tous un poste de combat, de façon que nous ne puissions plus produire, vendre, acheter, compter, rapporter ni même réfléchir sans penser à la guerre est aussi une idée folle, encore plus folle que l'autre. »

Aux Annexes, ouverture d'un Bulletin de la résistance contre la loi Boncour ; diverses polémiques dont l'une, véhémement et cordiale, entre André Buffard, qui soutenait la thèse socialiste et Michel Alexandre. Quand le 18 mai la loi s'effondra — provisoirement — on chanta

victoire : « À ceux qui voudraient désespérer et par ce désespoir se dissimuler leur puissance (...). Ce n'est pas peu de chose en ce pays que la liberté de parler et d'écrire ». Ces Annexes, la structure en fut plus méthodiquement ordonnée, et pour longtemps. De fondation : le Ciel, repris bientôt et développé par l'infatigable René Monnot, les Anniversaires, les Livres, le Sottisier. L'information fut plus clairement partagée entre la Chronologie, les Commentaires, les Documents et les Essais, dont une large part était réservée à la philosophie. Je relève par exemple dans le numéro I : « La philosophie d'Hermann Keyserling » par C. G. Bernard (alias Canguilhem alors au service militaire). « De la croix au triangle », essai de géométrie platonicienne par J. Ganuchaud. Traduction de chapitres de *l'Éthique à Nicomaque* par René Cailloux, etc. Cette « mise en rapport de beaucoup d'idées », et le souci de « joindre le sentiment populaire et la plus haute philosophie », c'était la loi et la pratique. Ces nouveaux venus obtinrent peu à peu une présentation un peu moins rébarbative : un peu d'air dans le texte serré, bourré, qu'Alain, ennemi de toute facilité pour l'esprit, avait demandé, des titres plus nombreux. Au lointain mois d'avril 1921 Alain avait écrit : « *Par ces vues, nos feuilles de couverture peuvent s'étendre et dépasser l'œuvre qu'elles entourent* ». C'était chose faite, petitement.

*

* *

En avril, Alain écrivait à mon mari, après la mort de sa sœur :

« Je vois que le malheur est consommé. (...) Je suppose que cette cruelle attente a un peu usé les ressources du cœur, et que vous tomberez promptement dans cette morne stupeur qui est un remède à tout, même sur la roue. Heureusement le travail ne va pas vous lâcher. J'ai vu X hier ; vous êtes le chef de tous ces jeunes ; c'est un état où l'on n'a pas

trop le temps de penser à soi. » Puis il passait à la Loi Boncour : « *Les choses se développent selon leur essence. Avez-vous lu que les professeurs d'anglais demandent dès maintenant leur nomination au grade d'interprète militaire. Cela pour vous détourner un peu. De toute façon pensez que je suis bien avec vous, comme sans interruption depuis Dieppe autrefois où j'ai vu briller un autre genre d'esprit que celui de la « Revue de Métaphysique ». Restons fidèles à tout* ».

— « Vous êtes le chef », il n'est rien que Michel Alexandre ait plus repoussé de lui. Depuis le début des *Libres Propos* il avait, sur tous les tons, demandé l'aide des autres, le partage avec d'autres. C'est au début de la nouvelle entreprise qu'était venue la vraie réponse. Mon mari avait surmonté la défaillance de santé dont j'ai parlé, mais il se peut que sans l'amitié la plus rare et la plus généreuse de quelques-uns, il ne lui eût pas été possible de demeurer aussi continûment à son poste aux côtés d'Alain. Ces jeunes gens, les uns jusqu'au bout, les autres pour un temps, ont communiqué avec lui dans la résolution de servir Alain sans réserve. C'est par là qu'il a pu être leur camarade, à peine leur aîné, malgré la différence des âges. De plus en plus les Annexes devaient être confiées, livrées aux jeunes et, tout en préservant la ligne initiale, il a, tout naturellement, rivalisé avec eux de virulence, d'impertinence et d'audace. Il y eut là de 1927 à 1935 une fermentation, un bouillonnement, un entrain difficilement imaginables. Tant d'idées, de projets, et de rubriques agressives, et de titres fracassants ! L'alliance avec la jeunesse, offerte par Alain dès la naissance des *Libres Propos*, (cf. pr. XV) s'est scellée à ce moment. Le luxe d'Alain a été de la laisser libre sans aucune réserve — comme il avait fait pour nous — et de toujours prendre son parti. Il avait juré de la sauver de la guerre. Elle l'a aidé à sauver, à travers toutes tragédies, sa volonté de bonheur et de paix intérieure. « Vos frénétiques *Libres Propos* », écrivait Élie Halévy à mon mari. « Enfantillage », « outrecuidance », disaient d'autres. Ingénuité, au sens de « *l'Ingénu* » de Voltaire, serait peut-être mieux dit, car ces intraitables étaient le plus souvent singulièrement mûrs par

l'esprit, et les scandales que, sans les chercher ni les craindre, ils faisaient lever sur leur route, avaient, hélas, les raisons et les fins les plus graves et les moins réfutables.

Dans son combat pour la paix, on sait qu'Alain se fondait sur deux alliés principaux : le citoyen et le prolétaire. À ce moment où, en reprenant les *Libres Propos*, il signait très délibérément un nouvel engagement pour la paix, il se confirma dans l'espoir que la jeunesse lui serait un troisième allié, le plus proche de lui, et peut-être le plus sûr.

Obligée de survoler de plus haut encore ces années assez vertigineuses du glissement à la guerre, j'ai dû choisir les repères les plus visibles, qui se sont trouvés, bien souvent, être des scandales. Qu'on ne voie là aucun parti pris, je n'ai rien ajouté, ni rien inventé. C'était cet aspect du style de vie d'Alain qui lui faisait se dire devant quelque mouvement de passion : « *et ça m'est égal* ».

Au lecteur de maintenir présent plus encore tout le contexte de son œuvre.

*

* *

Le premier scandale, en cette année de la « rentrée » des *Libres Propos*, a concerné la Préparation militaire à l'École Normale supérieure, c'est-à-dire le problème du Chef, qui selon Alain est au centre de la notion même de guerre. La « revue » traditionnelle de fin d'année a été le premier épisode d'une longue campagne, épisode présenté dans le numéro d'octobre sous forme d'un conte de Voltaire, par les deux principaux responsables du scandale.

« Un temps vint où la Haute École fut pacifiquement envahie par les guerriers de profession. On enseigna aux jeunes lévites francomans non seulement à instruire les gens mais encore à pouvoir, le cas échéant, faire tuer proprement des hommes. (...) Tous les ans les lévites donnaient un divertissement-ballet où leurs instructeurs étaient représentés sous ces traits ridicules qui enchantent les uns et font se hérissier les autres, selon le côté où l'on voit la vérité. (...) Bref à l'un de ces divertissements les instructeurs à cimeterre furent peints sans ménagement. L'un d'eux chantait en quelques couplets sa joie des escarmouches, raison de son métier, tout comme un vitrier dirait sa joie des garnements qui lancent des pavés aux fenêtres (...) ». Quelques journaux s'émurent, le directeur de l'École fut mis en cause. « Interrogatoires, sermons, tout fut mis en œuvre. Et malgré 50 lévites qui se présentèrent, selon l'usage, comme responsables des refrains, quelques noms seulement furent retenus. (...) Il y eut séance dans la Grand Chambre où X vint en justicier lire ce qu'il avait arrêté : (...) « J'ai jugé que la plainte où le corps des officiers francomans était pris à partie de la façon la plus outrageante et la plus calomnieuse, sortait complètement de l'ordre des plaisanteries qui font le caractère habituel de ces divertissements, et constituait une manifestation de parti et de haine sociale » ; les auteurs « ont compromis l'École ». De là blâmes et sanctions diverses...

« Sauvagerie première, écrivait Alain en septembre. (...) Nous naissons nus. (...) De vieillir, d'accumuler rien ne naît. Non mais de toucher l'univers sans âge. Jeunesse le sait et le sent. Jeunesse commence et recommence. Par cette situation vieille comme le monde nous verrons du neuf » (XLIX).

Et en octobre :

« On dit que les nouvelles générations seront difficiles à gouverner. Je l'espère bien. (...) Si l'on veut n'être pas esclave, il faut d'abord n'être

pas dupe, et résister en détail. Refuser de croire est le tout et ce refus définit assez l'intelligence. (...) Or il me semble que l'actuelle jeunesse dit non aux puissances et même très fort et dit oui à elle-même » (LX).

Dans le même numéro d'octobre, sous le titre : « De « l'instruction » des réserves, ou César enseignant » paraissaient les « Notes d'un professeur jeune officier de réserve, après une récente période dans un camp d'instruction ». C'était l'entrée aux *Libres Propos* d'un collaborateur qu'on devait revoir souvent, le Général Cognets-Desmarteaux, membre éminent du Syndicat international des militaires...

Contre le fatalisme devant la guerre Alain s'engage une fois de plus comme s'il voulait réveiller la jeunesse en chacun :

« Il y a croire et croire, et cette différence paraît dans les mots croyance et foi. (...) Dans le fait ceux qui refusent de croire sont les hommes de foi ; on dit encore mieux de bonne foi, car c'est la marque de la foi qu'elle est bonne. Croire à la paix c'est foi ; il faut ici vouloir ; il faut se rassembler tout, comme un homme qui verrait un spectre, et qui se jurerait à lui-même de vaincre cette apparence. Ici il faut croire d'abord, et contre l'apparence ; la foi va devant ; la foi est courage. (...) Quoi de plus facile que de craindre ? Il est difficile d'espérer et d'oser. C'est qu'ici il faut inventer. (...) La paix n'est pas ; la paix n'est jamais ; il faut la faire et d'abord la vouloir et donc y croire. (...) Vouloir la paix, tenir à bras tendus cette espérance, c'est refus de croire et c'est foi ». (LIX - 20 octobre).

En novembre est-ce un conseil de modération à ses jeunes amis, — dont il s'excuse presque :

« *La ruse est dans la critique. (...) L'opinion gouverne dès qu'elle peut s'exprimer. Mais dès qu'elle fait désordre ou seulement apparence de désordre, elle ne peut plus s'exprimer. La méthode de crier est très mauvaise ; elle a toujours fortifié les pouvoirs ; elle donne occasion à cette action prompte et irrésistible qui recouvre le fait et obscurcit à jamais la question. Comment savoir si l'ordre était menacé ? L'écrit vaut mieux. Et, quant au plaisir si vif de déplaire aux puissants, il est bon encore de s'en priver un peu. Sur quoi vous me jugerez un peu trop prudent ? C'est que je vois les causes ; c'est que je mesure les pouvoirs, les éternels pouvoirs, ainsi que les éternelles occasions. Souvenez-vous. Il n'y a pas dix ans nous étions esclaves. Et ce n'est pas un rêve » (LXVII).*

En octobre nous étions arrivés à Paris, ne quittant pas sans regret Nîmes et la province. C'est alors que nous avons connu Lucien Cancouët et qu'il fit son entrée aux *Libres Propos*. Qui ne connaît le « jeune camarade de guerre » d'Alain depuis Joigny, devenu un de ses bons amis, un des rares qu'il s'obligeait à voir régulièrement à cette époque ? Il le recevait chaque lundi vers cinq heures dans son petit appartement, 149 rue de Rennes, seule adresse connue ; la Chartreuse du Vésinet devant rester longtemps encore le lieu secret de l'évasion des fins de semaines. Il fut entendu, dès octobre, que nous « en serions ». Dans la petite pièce sur la cour, toujours un peu sombre, pleine de livres et de papiers qui débordaient de la table et du piano, Alain, après sa classe, se serait moqué si on l'avait interrogé comme un oracle. Néanmoins il nommait politiques ces rencontres, et au hasard de la conversation la plus enjouée, il informait, s'informait. Cancouët apportait des histoires de syndicat et comme nous, des échos divers, selon l'incrédulité et la plaisanterie. La semaine où avait paru le Numéro de son *Journal*, on entendait Alain s'en réjouir. De façon très exceptionnelle — quatre ou cinq fois à peine — il reçut certains visiteurs à ce moment perdu pour

son travail ; surtout des traducteurs de ses œuvres, allemands ou suisses, comme Julius Schmidt ou Stehelin, et ce fut la matière de certains Propos sur la connaissance de l'Allemagne. En 1932, année qu'il passa à Paris, Canguilhem en a toujours été lui aussi. Nous nous reprochions de ne pas noter les remarques d'Alain, assurément mémorables ; trop insouciants, trop occupés pour le faire et « mieux vaut » sans doute comme l'écrit mon mari. Nous aurions été contre sa répugnance d'alors pour ce qui eût ressemblé à un culte. C'est en septembre 1927 que s'ouvrit aux Annexes la rubrique « Note » ou « Lettre du Syndiqué », d'une régularité d'horloge, où rien ni personne n'était ménagé par Cancouët, « cheminot syndiqué ».

DEUXIÈME ANNÉE - NOUVELLE SÉRIE

20 JANVIER - 20 DÉCEMBRE 1928

(100 Propos).

« Oser croire à la paix ! » 1928 sera l'année de la « Mise hors la loi de la Guerre », ce miracle... En avril on sut que Briand, en France et le Secrétaire d'Etat Kellogg, aux États-Unis, préparaient un Pacte d'abolition de la guerre. En juillet Michel Alexandre écrivait : « C'est bien l'abolition de toute guerre que vont se jurer ou plutôt nous jurer nos gouvernements. À nous de recueillir et de brandir bientôt ce serment qu'on voudrait clandestin ». Le Pacte fut signé le 27 août 1928. Quelques jours avant, ce dialogue d'Alain avec l'Instituteur :

« Lorsque la guerre sera mise hors la loi, dit l'instituteur, il faudra refaire tous les manuels d'histoire. (...) - De telle sorte, lui dis-je, qu'un chef seul, obstiné, impitoyable, n'aura plus cette auréole de créateur de courage. Mais, mon cher, vous vous lancez dans une dangereuse entreprise. - Dangereuse aujourd'hui, dit-il, et même impossible, je le sais. Mais facile demain, dès qu'il sera écrit dans notre publique morale que la guerre est mise hors la loi. Il faudra bien expliquer alors comment cette industrie criminelle, car elle sera telle par un décret public, a pu être si longtemps acceptée, honorée, aimée par des hommes qui n'étaient pas des monstres. (...) Et cela oui, je l'expliquerai ; mais, dit-il en riant, qu'il soit bien entendu que maintenant je ne fais rien de tel. Je lis l'Officiel, et j'attends » (CXLIV, 20 août).

Ce fut dès septembre la mise en état d'alerte des *Libres Propos*, la mobilisation passionnée de tous, comme il arrivera par la suite, pour faire pression sur l'opinion, sans mesurer la limite des forces, ni trop s'interroger sur l'efficacité des moyens. Action commune avec la « Volonté de Paix », Comité international d'Action et de Propagande pour la Paix et le Désarmement, une de ces ligues pauvres et pures ; francs-tireurs pour la paix et sans prestige, comparées aux Associations quasi officielles, Paix par le Droit et Ligue des Droits de l'Homme ; Comité animé par Madeleine Vernet et surtout par Félicien Challaye, qui devint notre compagnon au courage imperturbable, et notre ami. On avait décidé de rallier les instituteurs : « La Volonté de Paix entreprend une campagne pour éveiller l'opinion et lui révéler la portée de l'acte de Mise hors la loi de la guerre. Ce jeune groupement dégagé de tout dogme de parti va lancer dans toutes les communes de France l'appel suivant adressé aux instituteurs et destiné à être affiché partout. Nous sommes heureux d'être les premiers à le reproduire. Plus heureux si un certain nombre de nos lecteurs comprennent qu'il faut le répandre etc. ». L'Appel commençait ainsi :

« Peuple français, mets la guerre hors la loi.

« Les gouvernements des principaux pays du monde viennent, par un traité solennel de déclarer la guerre hors la loi. Victoire immense pour toi, Peuple ; mais on fait tout, on fera tout pour que tu l'ignores ou que tu l'oublies. Ouvre les yeux ! La guerre hors la loi, comprends-tu ce que cela veut dire ? etc. ». Et l'on écrivit l'adresse de toutes les communes de France, et l'on ficela des paquets...

*

* *

Sur la lancée de l'année précédente, la lutte contre toute mobilisation des consciences, commençait par un nouveau scandale : l'Affaire Demartial. Dans le numéro de janvier, sous le titre : « Honneur et vérité », on apprenait que le 19 décembre « le colonel sénateur M. Josse » avait au Sénat, dénoncé le scandale d'un historien français exposant dans une revue américaine les responsabilités de la Russie et de la France dans la guerre. « Qu'une enquête soit faite immédiatement et que soit effectuée aussitôt que possible la radiation de la Légion d'honneur de cet homme que je considère comme un traître à la patrie ». M. Barthou, Garde des Sceaux, avait répondu que le Conseil de l'Ordre était saisi. Aussitôt protestation des Normaliens :

« Les soussignés, jugeant que la pensée se trahit lorsqu'elle accepte une autre loi que celle de l'objet même qu'elle s'est donné, approuvent ceux qui recherchent selon la bonne foi les causes de la grande guerre, blâment ceux qui voudraient étouffer et même « déshonorer » le libre examen en ce sujet à seule fin de conserver des idées qui n'ont été admises que pour leur utilité, d'ailleurs locale et provisoire » — 76 signataires « de partis divers et sans parti ».

Dans le même numéro de février Alain déclarait :

« Celui qui s'engage pour la durée de la guerre sait à peu près ce qu'il fait. Donnant son propre corps comme on vend un cheval, il trouve quelquefois que ce genre d'esclavage est plus pénible qu'il ne l'avait imaginé ; en revanche il garde cette liberté des opinions qui est le bien de l'esclave ; c'est que le maître ne s'occupe guère de ce que peut bien penser l'esclave, et puis le soldat se dit que ce misérable état ne durera pas toujours. Celui qui s'engage dans la Légion d'Honneur ne sait pas ce qu'il fait ; quand il croit recevoir une récompense, en réalité il engage son esprit dans l'état militaire et pour toute sa vie » (XCV).

[Sur la position personnelle d'Alain à l'égard de la Légion d'honneur, voir le Bulletin n° 3, page 28].

En mai G. Demartial fut « suspendu » ; pour cinq ans le droit lui fut retiré de porter sa rosette d'Officier. Au numéro de juillet on trouve une lettre de lui à Herriot, Ministre de l'Instruction publique : « Ayant été jugé quant au patriotisme par les membres de la Légion d'honneur », il demandait de l'être par des professeurs « quant à la vérité historique ». Lui faisait écho une pétition des Normaliens au même ministre, et sur le ton péremptoire qu'on commence à connaître, pour lui demander d'accueillir la requête de M. Demartial « qui vous prie de soumettre son honneur d'historien à l'examen des historiens ». René Gérin et Gouttenoire de Toury¹², grands blessés et grands décorés de guerre, qui avaient fait à leur manière le même serment qu'Alain, rendirent leur Légion d'honneur.

Le livre de Julien Benda, *La Trahison des clercs*, avait été signalé par Alain en octobre 1927 dans un dialogue avec l'Etudiant (LIV) :

« C'est un pamphlet, lui dis-je, qui fera du bruit. L'auteur y découvre une ivresse de penser selon César, et ce fanatisme revenu. Et s'il y a encore une Bastille on y mettra cet auteur. Mais enfin où et quand avez-vous vu que César ait sauvé l'esprit ? Il faut que l'esprit se sauve lui-même, et par ses propres ressources. Au cachot ou sous le harnais, c'est son état. C'est de cette position basse et méprisée qu'il juge les vivants et les morts. Et je ne vois point qu'il puisse en être autrement. Donnez pouvoir à l'esprit, faites-le roi, aussitôt il gouverne, et fabrique des idées en forme de hallebardes ».

¹² René GÉRIN, ancien élève de l'École Normale, écrivain et journaliste. GOUTTENOIRE DE TOURY, Cf. note p. 22.

De ce livre était née une rubrique : « Archives de la Trahison de clercs », juste à point pour l'Affaire Demartial, et qui reparut très souvent par la suite, soit pour exalter les clercs fidèles, soit plus souvent, pour flétrir les autres.

Dans le numéro de décembre, comme pour conclure l'année, une nouvelle Pétition de Normaliens, — le second épisode de l'Affaire de la Préparation militaire — et cette fois c'était le grand coup, le grand scandale.

Pétition des Normaliens ou du Refus de commander

26 novembre 1928. — « M. le Ministre, les soussignés n'ont pas l'intention de protester contre l'obligation militaire car ils considèrent que quelle que soit la nature des lois, les citoyens ne peuvent accuser ou féliciter d'autres qu'eux-mêmes. Mais ils ne peuvent admettre la légalité d'une mesure qui contraint les élèves de certaines écoles, et notamment de l'E.N.S. à suivre pendant deux ans une préparation militaire les formant à la fonction d'officier. (...) La violence faite par cette mesure est d'autant plus grande qu'elle porte encore bien plus sur les esprits que sur les corps. Il n'est point besoin d'approuver pour bien obéir, et le simple soldat peut penser ce qu'il veut ; mais le commandement est une fonction qui fait de celui qui l'exerce le gardien et l'exécuteur d'un régime. C'est donc forcer un homme à se trahir lui-même, ou bien à trahir la confiance qu'on met en lui que de le contraindre à être officier, s'il réproûve, comme c'est son droit d'esprit, le système militaire. Aussi comment ne pas voir un outrage à la liberté de conscience dans cette obligation d'apprendre un métier qu'on peut juger, comme son nom l'indique, inséparable d'une absolue fidélité aux doctrines officielles. (...) Les soussignés, M. le Ministre, vous demandent donc comme une faveur, de n'être point, sans leur consentement, traités en favorisés (...) et sont unanimes pour solliciter

la transformation à l'ENS de la préparation militaire obligatoire en préparation militaire facultative ». Ce fut un tollé de Gustave Hervé à Clément Vautel... À la rescousse : Albert Bayet, *le Progrès civique*, Georges Pioch, Séverine, laquelle écrivait dans le journal *La Volonté* du 7 décembre 1928 : « Tenez bon, les Normaliens, vous êtes un de nos grands espoirs, ceux qui inculquent l'amour de la paix dans les cerveaux et dans les cœurs ».

Dans le dernier *Propos* du même numéro de décembre, on voit Alain contresignant la pétition :

« La conversation en était venue à cette pétition désormais fameuse par laquelle les Normaliens revendiquent le droit de n'être pas officiers. Le ton s'élevait et les voix faisaient comme un tumulte ; car cette fois les pensées sont piquées en leur centre, et c'est peut-être la première fois depuis l'armistice que l'on se trouve devant un parti bien clair.

« Le détourneur dit [allusion à la « Revue » de l'année précédente] « Ne prenez point trop au sérieux ce que l'on appelle, en terme d'école, un canular (...).

« Je ne sais, dit un homme triste. Il me semble que les terribles nécessités de la guerre ne permettent pas qu'on rie. On ne conçoit pas une revue au cantonnement, avec chansons et le reste, où les hommes de troupe diraient tout cru ce qu'ils pensent quelquefois. Soyons sérieux.

« Est-ce que je ris ? dit un jeune. C'est ici un grave débat entre soi et soi. Entre celui qui commande et qui naturellement se livre à l'humeur, menace, se moque, méprise, selon le cas, et l'homme-outil, en qui ces mêmes écarts d'humeur seront punis de mort, la situation est violente. Le respect qui est dû d'homme à homme, et qui est peut-être le plus clair des devoirs, est ici nié et foulé. On ne peut refuser le rôle de l'offensé, cela est bien entendu ; mais aussi ce n'est pas le pire ; ne peut-on

refuser le rôle de l'offenseur ? J'entends bien qu'on peut toujours être humain, et bon roi. Mais, pour ma part je ne suis pas un saint. Je crains d'exercer un pouvoir qui va à l'abus si naturellement, si aisément (...) ».

« Voilà bien de la subtilité, dit un bouillant personnage. Il y a offense en cette prose, et je compte que les grands chefs ne s'y méprendront pas.

« Je veux bien admettre, dis-je, que cette prose n'est pas faite pour vous plaire. Mais essayez de comprendre. Il y a eu la guerre. Vous en voudriez faire un chapitre d'histoire bien propre. Vous lavez, vous frottez mais la mer n'y suffirait pas. Je ne parle pas surtout des cadavres, des hôpitaux, des mutilés ; c'est l'honneur de l'homme de pouvoir regarder en face un destin cruel. Je sais que vous êtes un brave, mais je sais aussi que cette jeunesse n'est point lâche. Or il faut regarder attentivement à cette ivresse des pouvoirs, à ce règne des importants, à ces rois à l'ancienne mode qui, soudain, ressuscitèrent avec leur nuage de courtisans et de valets, et d'autre part à ces esclaves terreux, qui comptaient juste autant qu'une pioche et qu'une pelle ; enfin à ce régime militaire, qui s'adore lui-même, qui s'affirme, qui s'étend, qui nie la paix, qui s'applique à faire durer, contre nos institutions et nos mœurs, l'inhumaine séparation entre maîtres et esclaves. Or il se peut que nous n'échappions pas à ce régime de fer. Vous autres, à renfort de fureur, d'injustice, de violentes maximes et de violentes actions, vous arriverez peut-être à prouver par le fait que ce régime est le seul possible. Vous n'arriverez pas à prouver qu'il est beau ; vous n'arriverez pas à prouver que tout homme qui est capable d'en tirer pouvoir et privilège viendra vite à l'adorer. Si c'est la réponse de l'homme qui vous irrite en cette prose, permettez-moi de marquer un point » (CLXXIX).

En présentant la Pétition, Alexandre répondait à certains maîtres de la jeunesse disposés à attribuer le mouvement à l'influence d'Alain et des *Libres Propos* : « Cela seul, cette hardiesse neuve, ce tranquille refus

d'incorporation de l'esprit, justifierait assez la place que nous faisons ici à la Pétition des Normaliens. (...) Mais surtout il nous plaît de confirmer ainsi en leur sottise ceux qui n'osant croire aux initiatives de la jeunesse, ont prêté aux anciens des *Libres Propos* l'honneur immérité d'avoir provoqué cet éveil ». Que l'adhésion à la pensée d'Alain des animateurs de cette révolte pacifique fût indéniable, assurément. Mais c'était le temps du Pacte Briand-Kellogg, de l'immense élan pour condamner, pour déshonorer la guerre, tout cela si oublié plus encore que renié à présent. Nos jeunes amis étaient très spontanément exaltés par le combat pour la paix et la justice. Je me souviens de la surprise d'Alain et de tous, presque toujours joyeuse, à chaque nouvelle manifestation et je crois pouvoir assurer que jamais l'initiative n'en est venue de nous.

Pour la paix et la justice... En février une nouvelle rubrique : le « Bulletin des Conférences populaires ». Il s'agissait de rapprocher ouvriers et étudiants en faisant renaître les Universités populaires, et selon la pure doctrine, travail essentiel « en cette époque où le prolétariat, qui doit, comme Comte l'a annoncé, faire le passage du culte patriotique au culte de l'humanité, conquiert son libre jugement, au-dessus des doctrines, des partis et des patries... ». C'est grâce à Cancouët, le « cheminot syndiqué » que l'idée avait pu prendre corps. À l'école de la rue Falguière, près de la gare Montparnasse, durant plusieurs années, il y eut des cours du soir, faits par les étudiants, et des conférences le dimanche matin, suivies de débats. Les plus actifs c'étaient René Château, Jacques Ganuchaud, Guillaume Guindey, et bientôt Simone Weil. Aux Annexes l'ardeur polémique croissait, aussi bien sur le plan philosophique. Je relève les noms de Pierre Letellier, Pierre Trial, Henri Vannier, et toujours des initiales. À noter qu'Albert Thibaudet s'est intéressé de près à Alain et à ses élèves de l'École Normale, ce qui

apparaît dans son livre *La République des Professeurs* »¹³ ; je me souviens confusément aussi de lettres échangées entre lui et quelques bouillants réfractaires de la rue d'Ulm. Occasion de citer parmi ceux qui, sans collaborer, se sont voulus proches des *Libres Propos*, à des périodes diverses et plus ou moins, Julien Benda, Jean Richard Bloch, Marcel Martinet, André Philip, André Chamson, Jean Guehenno, Jean Giono, voire André Gide et André Malraux, — sans oublier l'amitié de René Lalou et de Gaston Gallimard.

Alain menait de front ses classes, ses œuvres et ses Propos, — il le fallait bien —, il le répète en septembre :

« Le char de l'État, voilà une métaphore qui devient bonne en prenant de l'âge. Car nos chars maintenant sont des projectiles lancés par l'explosion. Le moindre chauffeur a sous ses pieds une puissance qui passe de bien loin celle de ses muscles. (...) Toute la sagesse dont un homme est capable est vraisemblablement en proportion avec cette machine d'os et de chair qu'il pousse dans le monde ; et il faut reconnaître que la fatigue, et encore bien mieux la touche de la douleur, font un avertissement continu et une limite fort bien gardée entre ce qui est permis et défendu. Ce sac de peau ne cesse de parler et de répéter « Tu n'es qu'un homme », ce qui répond merveilleusement aux pensées supérieures : « Qu'est-ce qui vaut ? Qu'est-ce qu'être un homme ? Quel est ton droit ? ». Tout cela ensemble fait un homme. Or

¹³ Du compte rendu du livre (n° de janvier) : « [Thibaudet] (...) a lu et bien lu les *Éléments d'une doctrine radicale*. (...) Il y a reconnu, bon gré mal gré, une pensée politique de gauche. (...) Il remonte jusqu'à Socrate, ce professeur de philosophie qui fut condamné en 399 pour sa pensée trop radicale ; (...) enfin inattendu (...) Jules Lagneau. Entre Barrès et Alain, tous deux élèves de Lagneau, Thibaudet (...) choisit Alain. Héritiers ou boursiers ? va pour les boursiers (...) ».

il est clair qu'en un homme qui d'un léger mouvement de pied pousse derrière lui les kilomètres, cet équilibre est rompu. La sagesse est trahie par la puissance. De même, en nos gouvernants, par cette complicité des mécaniques, des intelligences et des vertus. (...) Et, cependant, les plus fortes têtes, en quelque bureau plein de fiches et de plans, travaillent à coordonner toutes ces puissances, explosifs, passions, enthousiasmes. (...) Ainsi la sagesse elle-même est machine. Et rien ne limite cette puissance. Car, se dit le sage gouvernant, on n'a jamais trop de puissance, et je n'en ferai que ce que je voudrai. Cependant le char de l'État arrive à toute vitesse sur l'obstacle ou sur le tournant. Ferraille et cadavres. Après dix ans j'en vois encore les restes tordus, au bord même de cette riante vallée. Il faut bien que nos sages gouvernants comprennent pourquoi nous devons maintenant leur refuser confiance et en quelque sorte entraver et presque paralyser leurs pieds et leurs mains dans nos fils d'araignée. Encore un tour et un tour ; et qu'ils sachent bien que ce n'est pas pour notre plaisir ».

En décembre, au terme de l'année, nouveau signe d'espoir en la jeunesse :

« Remarquez qu'il faut bien des hommes sans peur pour qu'on ait chance d'y trouver un politique, car ce métier ne plaît pas à beaucoup. Voyez Romain Rolland en exil volontaire, Duhamel rêvant, Barbusse rêvant. Mais il est vrai aussi que pousse derrière nous la moisson des jeunes hommes sans peur ; rumeur de printemps et bientôt d'été. Il ne nous faut qu'un peu de patience encore ». (CLXXVII).

Matériellement, au numéro 5 la couverture réparât.

TROISIÈME ANNÉE - NOUVELLE SÉRIE

20 JANVIER - 20 DÉCEMBRE 1929

(93 PROPOS)

Scandale d'abord ! La Pétition des Normaliens rebondissait dès le début de 1929. En décembre 1928 Alain avait écrit dans sa réponse à une enquête de la *Revue des Vivants* : « Pensées d'avenir : L'Europe en 1938 » :

« Il y a quelque chose de plus beau à voir que celui qui n'aime pas obéir, c'est celui qui n'aime pas commander. Cette noble espèce se multiplie ».

Le Temps du 14 janvier consacrait un article au discours de M. Émile Picard, prononcé à l'Assemblée générale de l'Association des anciens élèves de l'École Normale supérieure, dont il était le président. Le journal félicitait Émile Picard de s'être élevé contre « le pacifisme à tout prix », « de n'avoir pas craint de revenir à la fin sur un incident qui frappa péniblement l'immense majorité des anciens élèves de la rue d'Ulm ». — Les *Libres Propos* de mars reproduisaient cet article en même temps qu'une Réponse à M. Émile Picard de Pierre Doyen, ancien élève de l'École, grand mutilé de la guerre et professeur au lycée de Valence :

« Nos statuts ne prévoient d'autre objet que de venir en aide, au moyen d'une caisse de secours à ceux de nos membres qui peuvent avoir besoin d'assistance. (...) Je ne voudrais pas insister sur le sentiment pénible que j'éprouve à vous voir apporter l'appui de votre autorité — et celle de l'Association — aux critiques et aux menaces formulées contre nos jeunes camarades, élèves actuels de l'École. Puisque vos convictions ne

vous permettaient pas de prendre le parti des plus faibles dans ce conflit, vous pouviez ne pas prendre (...) le parti des plus forts. (...) Dans ce passage de votre discours vous faites appel au glorieux passé de l'École et au souvenir de nos camarades tués pendant la guerre. C'est réveiller imprudemment chez ceux qui comme moi appartiennent à une des promotions les plus durement éprouvées, qui ont combattu et qui ont été blessés, une indignation que nous risquions d'oublier. (...) Nous n'avions pas alors le loisir de rien dire. À notre retour nous avons vu ces mêmes hommes tirer gloire de nos morts, de nos mutilations, de nos souffrances. Nous étions trop las pour protester. Dix ans après nous vous voyons encore invoquer ce passé à l'appui de vos passions politiques. Cette fois c'est trop. Laissez les morts en paix. Aucun de nous n'a le droit, quels que soient les liens qui nous ont unis à eux, de les utiliser ainsi. Et quant à nos jeunes camarades, ne recommencez pas avec eux le jeu sinistre que vous avez joué avec nous ; quand on est de ceux qui ne se sont pas battus et qui ne se battront pas, on a la pudeur de ne pas blâmer les jeunes hommes qui demain seront peut-être appelés à se faire tuer et discutent seulement aujourd'hui s'ils le seront comme soldats ou officiers. Dans cette question une seule attitude vous convient : vous taire ». Pierre Doyen demande que sa lettre, qui concerne l'activité du président de l'Association « soit portée à la connaissance du prochain Conseil d'administration ».

Dans le numéro de juillet on apprenait que Félicien Challaye avait pris l'initiative le 20 mai d'envoyer à tous les membres de l'Association une circulaire (signée Paul Dupuy, Romain Rolland, Émile Chartier, F. Challaye, et quelques autres) exprimant « le désir que dorénavant le Président, parlant au nom de l'Association dans l'assemblée générale annuelle, s'interdise tout jugement personnel sur des faits d'ordre politique, à propos desquels l'Association amicale n'a pas à se prononcer ». Suit la liste des 270 signataires. — F. Challaye ajoutait : « Sans vouloir donner à cette manifestation normalienne une publicité

de presse qui serait pénible à beaucoup d'anciens Normaliens, nous tenons par cette publication dans les seuls *Libres Propos*, à faire connaître à chacun des signataires les noms de leurs camarades qui se sont trouvés d'accord pour exclure de notre groupement toute politique, même nationaliste ».

On trouve l'épilogue dans le numéro de décembre. C'est la lettre envoyée par le Conseil d'administration à tous les signataires : « Nous portons à votre connaissance que M. Émile Picard nous a adressé sa démission de Président de notre association (...) ». Bulletin de victoire, sans commentaire. Je me souviens qu'Alain nous disait : *De temps à autres je m'offre la pure joie de relire la lettre de Doyen*. Et les *Libres Propos* étaient confirmés comme tribune de l'Hérésie.

Nouvel épisode de l'Affaire de la Préparation militaire. Dans le numéro d'août, sous le titre « La Rébellion de Quimper et le régime des Écoles normales », on apprenait que l'exemple des Normaliens de la rue d'Ulm avait été suivi par ceux de Quimper, et que dix élèves avaient été exclus, quatre transférés ailleurs. Aussitôt nouvelle protestation des Normaliens de la rue d'Ulm, signée de 24 noms : « Nous protestons contre les sanctions qui ont frappé nos camarades de l'École normale de Quimper. Nous nous déclarons entièrement solidaires de leur action contre la préparation militaire, en fait obligatoire, et de leur lutte pour la réforme du régime des Écoles normales. (...) Devant un tel état de chose [procédés policiers] nous ne saurions mieux faire que d'en appeler à la solidarité de tout le personnel enseignant et du prolétariat tout entier ». Même « rébellion » à Aix-en-Provence.

À la rentrée, réaction des pouvoirs. Sous le titre : « Un bruit de bottes à l'École Normale » on pouvait lire dans le numéro de novembre : « L'Administration fait savoir aux nouveaux que toute publication dans les journaux et toute pétition leur est interdite, et elle leur rappelle que

les fonctions qu'ils se préparent à exercer sont incompatibles avec la manifestation publique d'aucune opinion politique ».

On le voit, la véhémence endiablée des Annexes n'avait pas faibli. Leur vitalité conquérante non plus ; l'effort de documentation politique et économique s'amplifiait (sur l'URSS, sur l'Inde *etc.*) et l'on continuait à philosopher. Par exemple de Simone Weil, en mai : « De la perception ou l'aventure de Protée », en août : « Du temps ». Canguilhem restait, sur tous les plans, le plus actif, ainsi que Jean Laubier. Ce dernier institua cette année-là « Examen des examens », nouvelle rubrique durable. G. Bénézé organisa le « Divertissement philosophique » : en juin, question proposée. « Votre impression quand vous avez vu, dans l'hémisphère sud, le soleil tourner dans l'autre sens ».

La situation politique, elle, tournait sourdement au tragique. L'étouffement du Pacte Briand-Kellog continuait ; sans oublier l'éternelle déception apportée par toutes les tentatives, sincères ou non, de désarmement. Briand devient de plus en plus, pour Alain, l'homme de la paix, contre Tardieu, revenu au pouvoir. Au congrès de la Ligue des Droits de l'homme, à Rennes, en avril, la minorité pacifiste gagne et s'organise. En avril aussi participation à la lutte contre un projet de « loi super-scélérate » qui se propose de châtier « toute action quelconque, individuelle ou collective, publique ou non, en vue de propager et répandre les aspirations illicites ». En décembre est signalé le cas de Jean Bernamont, ancien élève de l'ENS, objecteur de conscience.

Depuis la mise hors la loi de la guerre, Alain insiste de plus en plus souvent sur la distinction entre guerre et police :

« Nul ne jetterait des hommes dans le feu même si c'était un passable moyen de l'éteindre. Nul ne ferait un barrage d'hommes courageux en vue d'arrêter la flamme ou l'eau, d'après ce raisonnement que le feu ne brûlera pas tout, que l'eau ne noiera pas tout. Or un tel raisonnement est avoué et mis en pratique quand il s'agit d'arrêter une armée de conquérants. Il faut comprendre pourquoi l'art militaire ne ressemble à aucun autre. Le feu ne veut rien, le feu ne menace pas, le feu n'a pas peur. (...) Ce sont les fous qui menacent l'eau et le feu. Mais il n'est point fou de menacer un homme qui veut faire peur ; c'est même le coup juste. (...) Je ne vois point de folle témérité qui puisse être inutile à la guerre. (...) D'où les règles de ce jeu terrible. (...) On voudrait croire que le progrès de l'armement changera la guerre en une sorte d'industrie dangereuse où la fin du combattant sera premièrement de se protéger lui-même (...) mais je ne vois rien de tel. (...) — Nous verrons le motif Patrie s'élever en même temps que les courages et (...) le culte se ranimer par les sacrifices. À moins que les ressorts de la doctrine étant mis au jour, les hommes renoncent à un jeu cruel et qui n'a absolument d'autres causes que les passions qu'il entretient. Regardons là » (CCXXXI - 20 juillet).

Mais la paix, notre gibier, fait problème aussi :

« Une masse d'hommes irrités s'avance contre vous ; voilà ce qui vous touche. L'orateur lui-même est violence, passion, fureur ; vous de même ; en guerre aussitôt avec lui ou contre lui. Colère pour la paix c'est guerre. Voilà le tournant où vous perdez toujours, furieux amis de la paix. O redoutable sac de peau » (CXCII - février).

Et le fascisme toujours là, toujours gagnant, qui n'est que le retour de l'éternel tyran.

« Le miracle n'est pas que l'on voie un tyran ou deux régner sur des peuples qui ne sont pas sauvages. Le miracle c'est qu'il n'y ait pas de tyran en tout pays (...); le difficile c'est d'être modéré sans être faible. On se croit déshonoré si on ne demande pas la lune et tout de suite. Alors on n'a rien du tout; et c'est une très vieille histoire. — C'est l'histoire, lui dis-je ». (CCXIX - mai).

Fascisme et guerre, c'est passion, passions d'homme :

« Les guerres sont des entreprises de l'indignation et du désespoir. Quelle froide raison tiendrait contre ce fanatique enthousiasme ? » (CCLXIII),

« Il n'y a qu'un remède qui est de l'ordre du sublime; et c'est ce qui m'a fait dire souvent que le sublime est comme un temps de naturelle respiration, tout à fait nécessaire à la vie. Mais qu'est-ce que c'est? C'est le sentiment du libre et l'amour du libre. Tout soudain l'on se sent maître et comme retiré du malheur imminent. (...) L'impatience n'a pas fini de gâter tous les biens, sous ce ciel des hommes. Et l'art de persuader, de qui toutes choses dépendent finalement, ne manque guère de s'annuler, au bord de la dernière minute, par un désir de forcer qui remet tout en question. (...) Avoir raison de quelqu'un, voilà une manière de dire qui devrait nous éclairer; on y voit comment raison devient guerre » (CCLXVII).

Après le sublime, recours au beau :

« *Et les beaux-arts sont peut-être le meilleur modèle de la volonté réelle ; car tout dépend de l'inspiration, mais il faut que l'inspiration soit gouvernée. (...) Et puisqu'il faut se tenir ferme entre deux folies, l'une de croire que l'on peut tout et l'autre de croire qu'on ne peut rien, les œuvres d'art seraient donc de bon conseil pour le vrai politique* » (CCLX).

*

* *

De la mêlée passionnée au plus haut de la pensée. Novembre 1929 c'est le moment de la parution, chez Gallimard, de *Charmes, poèmes de Paul Valéry, commentés par Alain*. C'est aussi le premier Cours public d'Alain au Collège Sévigné, sur les Beaux-Arts. Pierre Bost écrivait dans les *Nouvelles Littéraires*, le 8 novembre : « Nous voici reportés au temps où les grands maîtres de la pensée enseignaient librement devant ceux qui croient que l'homme doit toujours s'instruire. (...) En ce premier mardi du cours d'Alain sur les Beaux-Arts on pouvait rencontrer une grande foule d'aspirants Platon, de tous âges, de toutes espèces, qui écoutaient. (...) En style de théâtre je dirai qu'on a refusé du monde. Que l'on commence à mettre Alain à sa vraie place, je ne me lasserai pas de répéter que c'est un des premiers titres d'honneur du public contemporain ».

En octobre les *Libres Propos* avaient reproduit les « Remarques sur l'art de connaître les autres et soi », tirées du numéro de janvier de *la Psychologie et la Vie*, consacré en partie à Alain.

Dès cette année 1929 le « Journal d'Alain » avait trouvé à Paris son centre de diffusion, la librairie de René Picart. Cet homme libre avait été gagné très vite à Alain. Sa mort, en 1937 fut un chagrin, mais sa librairie demeure en sa fidélité à Alain.

QUATRIÈME ANNÉE - NOUVELLE SÉRIE

20 JANVIER - 20 DÉCEMBRE 1930

(96 PROPOS)

Le ciel politique s'assombrit. En France Tardieu est au pouvoir depuis décembre 1929 : « l'ambitieux », « Personnage sans épaisseur », « cinéma, cinéma » (CCLXXIV). Dans la Chronologie, toutes les nouvelles de politique intérieure paraissent sous le titre « le film Tardieu ». La crise économique mondiale fut pour Alain économiste une satisfaction d'esprit, pour Alain pacifiste une sorte de soulagement moral :

« Il est vraisemblable que le fond de toutes les utopies politiques soit de vouloir distribuer le plaisir comme on distribue l'eau » (CCLXXIX - Janvier).

« Il y a deux ans à peine on allait encore en Amérique pour y apprendre le secret de ce mouvement accéléré de production et de dépense qui donnait prospérité, concorde et puissance. Mais la roue tourne vite. (...) La dégringolade des systèmes de prospérité accélérée va (...) un peu vite. (...) Ce n'est pas la première fois que nos Désirs Pensants se trompent ; ce n'est pas la dernière. Et cette confusion des idées, si bien payée, a de grandes conséquences. La guerre notamment y est liée ; car chacun comprend que le mirage de la victoire est capable de faire durer un peu la folle industrie ; et, dans le fond, dès que l'on espère échapper à la sévère loi des échanges, la conquête est le vrai moyen de s'enrichir ». Gare à « l'opinion de cet avare-prodigue qui partant du

centre a envahi la droite et corrompt présentement la gauche. Mais qui donc écrira de nouveau le Télémaque ? Qui fera le tableau d'une Salente sans téléphones et d'abord sans avions ? (...) Le plus difficile est sans doute de bien comprendre comment l'industrie la moins utile est, par sa nature même, celle qui promet les plus gros profits sans doute parce qu'il n'y a que le besoin strict qui ait sa mesure ».
(CCCXXXIII)

Un historien ferait apparaître pleinement l'étonnante unité et la continuité de l'action d'Alain depuis le début des *Libres Propos* en 1921. Maintenant sa volonté de résistance durcit et se dessine telle qu'elle restera jusqu'à la catastrophe de la guerre. Briand lui sert de témoin et d'exemple. Le discours du 11 septembre à l'Assemblée générale de la S.D.N. a été pour Alain un événement immense, politiquement et humainement. Briand avait dit : « Au risque de paraître une fois de plus un illusionniste, ce qui ne me déplaît pas (...) je vous dis que je suis décidé à m'enfoncer dans les idées où je suis et que tant que je serai au poste que j'occupe [ministre des Affaires étrangères], il n'y aura pas la guerre. (...) Je ne veux pas admettre que la guerre se déchaîne de nouveau sur l'humanité ». C'était le même serment.

En octobre Alain analyse la puissance de l'homme d'État, et c'est déjà le choix délibéré de septembre 1938, de Munich :

« On voit très bien comment Caillaux a évité la guerre ; et l'on comprend le mot hardi de Briand qui a retenti dans le monde entier. Un homme d'État, de son haut poste, peut arrêter la guerre qu'il sent venir dans les conversations diplomatiques, dans les rumeurs de la rue, dans la presse. Il suffit qu'il ne se laisse pas envahir lui-même par ce mélange de peur et de colère qui lui donne assaut. Au contraire, s'il fait le brave, s'il se pique, s'il hausse le ton, tout est perdu. Car ce n'est pas la foule des grandes villes, la seule qu'on entende, qui sera raisonnable. (...) La

moindre trace de peur, même surmontée, rend l'homme terrible. Cet animal ne sait pas mâcher l'humiliation ; en quoi il diffère profondément des lions et des tigres, qui s'enfuient aussi bien qu'ils attaquent. On a dit que les animaux ne font pas la guerre ; on l'a dit comme pour faire honte à l'homme ; mais c'est mal pensé. Les animaux n'ont point d'honneur et c'est par là qu'ils sont animaux. L'homme sait mettre sa vie en jeu et mépriser l'état d'esclave. En quoi l'opinion joue, mais l'honneur ne regarde pas seulement à l'opinion ; il y a une morsure intime de l'homme qui se sent lâche, ou qui seulement craint de l'être. Toutes les guerres viennent de là ; ce sont des affaires d'honneur.

Maintenant représentez-vous le témoin. Il pèse l'insulte et la colère ; il voit les suites. Certes l'affaire le touche ; s'il se laisse aller il déraisonnera de tout son cœur. Mais il ne doit point se laisser aller ; ce n'est pas son rôle. Son courage propre est de résister à des mouvements de courage trop faciles. (...) Il s'agit d'adoucir et de retenir deux hommes exaspérés ; il s'agit de discuter à leur place et sans leurs passions. Là-dessus il n'y a point deux opinions ; et j'ai remarqué que les hommes les plus vifs sur l'honneur et les plus évidemment braves sont aussi les plus sages témoins et les arbitres les plus raisonnables. (...) Ce que je redoute pour ces milliers de duellistes en si grand péril, c'est un témoin qui ne soit pas plus sage qu'eux. De bonne foi, j'en conviens ; comment ne croirais-je pas de bonne foi un homme qui a les yeux hors de la tête ? On lui dirait qu'il va se tuer de colère, il ne s'en soucierait guère ; il donnerait sa vie à la tribune. Mais ce n'est pas cela qu'on lui demande. On lui demande d'être un bon ami pour tous ces jeunes qui ont la main sur l'arme. On lui demande de se posséder au moins lui-même dans le moment où il va condamner à mort des milliers d'innocents » (CCCLIII).

Le coup de tonnerre des élections allemandes suit de près le discours de Briand : 107 députés hitlériens au lieu de 12. Les Annexes du numéro de décembre sont consacrées à la critique des chiffres, des textes, des témoignages. Sous le titre « Chez les monstres » des « Lettres d'Allemagne » : en octobre de Maurice Savin, en décembre de Raymond Aron. « J'ai lu avec joie, écrit celui-ci à Alexandre, votre article sur les élections allemandes. Ce que je vois ici de l'Allemagne me donne bien l'impression d'un « vote de désespoir ». N'empêche que la situation reste tragique ». Raymond Aron demeurera durant les années suivantes un fidèle correspondant des *Libres Propos*. Il était venu à eux avec amitié mais en observateur plutôt qu'en partisan ; ses témoignages n'en avaient que plus de poids.

Alain, inlassablement, continuait à dire les mêmes choses, toujours neuves. On se souvient qu'en 1915 il écrivait à Marie Salomon : « *Le seul travail utile sera d'analyser les choses selon la vérité* » ; en juin de cette année 30 :

« *Dès que l'on connaît par les causes on commence à espérer ; et l'homme qui sait comment on fait de lui un guerrier aperçoit déjà deux ou trois ruses et quelques précautions* ». (CCCXXII).

Même mise en garde, en octobre :

« *Certes le beau de la guerre ne doit point être effacé ni oublié. (...) Tout homme prévoit ce que l'enthousiasme lui coûtera ; surtout quand un système tout monté et tout armé n'attend que le saut du courage pour mettre en marche le massacre, le deuil et la misère. (...) Posez un million d'hommes sur ce couperet entre guerre et paix. Cet équilibre instable trompe comme l'explosif, dont on ne se défie jamais assez. Un homme pacifique, neuf fois sur dix, garde sa pensée de guerre toute*

prête ; je le vois, je prévois cette terrible mutation. Qui ne l'a sentie en lui-même dans les temps tragiques ? » (CCCLII).

Et la défense contre le fascisme est la même que contre la guerre. Que chacun veille là où il est :

« Et peut-être suffirait-il de refuser pouvoir à ceux qui veulent pouvoir. Mais il faudrait jouer le jeu, il faudrait l'apprendre. Citoyen pour qui j'écris, tu es comme moi ; tu aimes l'égalité et tu ne fais rien pour elle. Les chefs que tu aimerais, ils sont justement comme tu les veux. Vois comme ils sont ouverts dans la discussion, et disposés à reconnaître leurs erreurs. Mais aussi comme ils sont prompts à se retirer et à cultiver leur petit jardin, dès que la moquerie et l'insulte leur arrive du côté des petits et des grands ambitieux. Ils tiendraient, ils tiendront. Mais il faut les soutenir, les appuyer d'une force irrésistible et d'une ténacité imperturbable » (CCCXXVIII).

« La foi nie le destin, la foi nie les preuves qui sont toutes contre. La foi est ce qui travaille à relever la justice, à chaque moment comme par une tourmente, balayée et méprisée. Rien ne fatigue la foi, rien ne l'use ; et ce qu'il y a de plus beau en elle, c'est qu'elle jure de cela même. Il est beau de voir que les hommes reconstruisent la paix et presque tous sans espérance ; entendez que les forces aveugles et ceux qui les adorent, ne laissent aucune espérance ; mais l'espérance intérieure, et fondée sur elle-même, rien ne peut la diminuer. Telle est la religion des temps nouveaux ». (CCCXXIII).

À la rubrique scandales : « Deux histoires d'Hérésie », deux affaires de poursuites pour délit d'opinion :

1) L'Affaire Challaye au sujet d'une conférence anticolonialiste, qui avait mis en émoi *l'Action française* et *l'Ami du Peuple*.

2) L'Affaire Cuvillier. Il s'agissait du professeur de philosophie, qu'on prétendait poursuivre pour attaques contre l'armée.

Aux Annexes c'était toujours la mobilisation permanente. Large place au colonialisme : Indochine, Algérie ; lettres révélatrices d'un jeune professeur à Constantine, Simone Libran. Nouveaux travailleurs dans l'atelier d'Alain : André Ducasse, Maurice Hily, Jean Weil, Alice Ergen. Parmi les Essais philosophiques, en août : « Du passé, du présent et de l'avenir » par Simone Pétrement. Et nouvelle « concession » aux lecteurs : un « Sommaire », désormais, sur la couverture.

En novembre, reprise des Cours publics d'Alain au Collège Sévigné : « La conscience morale ».

CINQUIÈME ANNÉE - NOUVELLE SÉRIE

JANVIER - DÉCEMBRE 1931

(96 Propos)

Résistance au fatalisme, plus véhémence encore parce que la guerre prend de plus en plus le visage du fascisme, de la tyrannie, à l'extérieur mais aussi à l'intérieur. Les Annexes traduisent le désir de savoir, de comprendre ce qui se passe en Allemagne : documents, témoignages, lettres. Raymond Aron, le 7 juillet, écrit de Cologne : « Ces jours sont épouvantables à vivre en Allemagne ; d'autant que si la politique française, depuis des mois, décourage, la politique allemande a trop souvent de quoi désespérer ses meilleurs amis. (...) Coïncider avec le présent est le seul moyen de résister aux vagues de fatalisme visionnaire. À de tels moments il ne s'agit plus, hélas ! que de police sur soi ». En France, Briand et Léon Blum d'un côté, pour faire encore confiance à la République allemande ; de l'autre indignation, désarroi, fureur. « Un espoir : La Conférence du désarmement » convoquée pour le 2 février 1932 : « Un an devant nous » écrit Michel Alexandre. Mais quels débats autour de la demande par les Allemands de la Révision des Traités ! La réconciliation franco-allemande, celle des combattants, l'essentiel pour Alain, combien en recul !

Élections à l'Elysée en mai. Briand se présente comme le candidat de la paix ; campagne acharnée de la presse de droite contre Briand-le-Traître. C'est Paul Doumer qui est élu le 13. Le 15, à Genève, à la 3e session de la Commission européenne de la S.D.N., Briand se déclare Pèlerin de la paix : « Ici ou hors d'ici, comme représentant de mon pays ou comme

propagandiste, m'en allant sur les routes avec le bâton de pèlerin, que mes faibles mains de vieillard ne tiendront peut-être pas aussi vigoureusement que j'ai pu le tenir dans mes heures de jeunesse, — j'aurai toujours devant moi l'idéal qui nous est commun ».

Les *Libres Propos* n'avaient cessé de recourir au jugement souverainement libre et sans passion du vieux Charles Gide, le lien demeurant, indissoluble, avec *l'Émancipation*. G. Demartial continuait : en juin une étude sur le « Mythe de l'agression ». D'après les « Documents belges » récemment mis au jour, la France aurait envisagé la violation de la neutralité belge.

En avril, avènement de la République espagnole : on voit se monter peu à peu le décor qui sera celui de l'entrée dans la guerre. Au même moment Alain s'interroge : guerre et fascisme indivisibles. À l'égard du fascisme, il distingue deux attitudes, et ce sera sa position inébranlable. S'il s'agit du fascisme chez l'autre, retenir les passions et chercher l'identité de toute dictature, de tout nationalisme :

« Ce peuple allemand est travaillé par une propagande frénétique. Il a ses Barrès et Déroulède, sa Ligue des patriotes » (LXIV).

S'il s'agit du fascisme chez soi, lutte sans merci :

« Et que maintenons-nous à grand peine sous le nom de République, si ce n'est une résistance concertée, publique, ouverte de ceux qui ne veulent point du tout tyranniser contre ceux qui ne pensent qu'à tyranniser (...) et, comme tous les tyrans ont l'œil sur la guerre qui est leur suprême ressource (...) ainsi les hommes libres ont l'œil sur la guerre qui est toujours et absolument contre eux. L'œil sur la guerre et

sur les hommes de guerre. (...) Et cet œil de l'homme libre n'est pas tendre, ni peureux, ni tellement pacifique. Qu'on se le dise » (XXXII).

Et il faut découvrir le péril sous ses formes sournoises ; par exemple celle du masque à gaz obligatoire :

« Cet homme, maigre et bilieux montrait de la résolution et même un sombre enthousiasme. « Chacun sera militaire de sa naissance à sa mort, pour son salut et pour sa liberté. Ne vous récriez pas. Ce que la force des choses exige on le fait. (...) Les malheureux des régions envahies ont fait l'expérience de ce qui nous attend tous si nous vivons selon l'insouciance. Il faut choisir ». « C'est tout choisi, lui dis-je, et je ne supporterai pas l'officier prussien. (...) Car enfin sans toutes vos précautions et muni seulement d'une canne plombée, je répons de punir l'insolent, et à coup sûr — Au prix de votre vie — Comme je ferai votre guerre au prix de ma vie. Et dans votre guerre, je ne suis pas sûr de vaincre. (...) Et quant au péril de dépendre de vous, de vos masques et de votre tyrannie, j'y échappe tout de suite. Voilà mon plan de défense contre les avions et les gaz. Je l'estime bien plus raisonnable que le vôtre » (LXXI).

En mai, mort de Claude Gignoux. « De corps et d'âme, Claude Gignoux faisait partie de ces Cahiers. (...) Ne jamais rien paraître mais de toute son énergie ouvrière faire, penser, aimer — tel j'eus le bonheur de rencontrer il y a onze ans, cet homme simple et vrai — (...) Il se jeta sur les Propos d'avant-guerre, s'acharnant à lire, à relire, prodiguant l'effort pour répondre à cet appel de raison (...) Au Cahier que voici manque à présent son premier lecteur, son dernier et acharné correcteur. » (M.A.).

En mai Alain écrivait :

« *Que veut-on dire quand on reconnaît un homme sinon que l'on reconnaît un esprit ? Je parle à l'esprit ; je lui parle plus d'une fois comme à quelqu'un qui a le sommeil dur. Il me répond en rêve ; il me répond à côté ; c'est le moment de parler clair et de réveiller l'homme en moi si je veux réveiller l'homme en lui* » (XXXIII).

« *La foi en l'homme est pénible à l'homme car c'est la foi en l'esprit vivant ; c'est une foi qui fouaille l'esprit, qui le pique, qui lui fait honte ; c'est une foi qui secoue le dormeur. (...) Ceux que j'appelle les ânes rouges, qu'on ne peut atteler, qui ne croient rien (...). Ceux-là ont la foi, la foi qui sauve* » (XXXIV).

Aux Annexes se développait la même amitié dans le travail commun.

Une longue étude de Maurice Savin : « Exposition de l'idée coloniale : *Quo Vadis ?* » offerte aux visiteurs de l'Exposition coloniale à Paris. « Bulletin du Service civil », en Suisse allemande, au Pays de Galles : le rapporteur, R. Vauthier, concluait ainsi : « Le Service civil me paraît être l'école des résistants ; entraînez-vous à la lutte pour la paix ; enrôlez-vous dans l'armée volontaire internationale ».

Rubriques nouvelles :

Le coin des ruades : « En attendant de voir un jour prochain les *Libres Propos* figurer au Sottisier des *Libres Propos*, ces cahiers dont la seule raison d'être est la liberté du jugement, ne permettent pas seulement mais appellent les remarques et réflexions de leurs lecteurs ».

Les Scandales, enfin. En juillet nouvelle répercussion de la Pétition :

« Contre la caporalisation des intellectuels : une protestation des Normaliens ». — « Le règlement de l'E.N.S. vient d'être modifié : Aucune démarche collective sans autorisation du directeur. Assiduité obligatoire à la préparation militaire (...). En cas d'infraction, sur la demande de l'officier chargé de diriger l'instruction militaire à l'École (...) l'élève peut être déféré au Conseil de discipline ». (...) Il s'agit d'abord d'ôter aux Normaliens la possibilité de participer à toute activité politique, et d'introduire à l'E.N.S. une discipline et un régime militaire qui en modifient entièrement l'assise traditionnelle ». Il s'agit d' « obtenir la soumission aveugle des universitaires et des intellectuels à l'autorité de l'État. (...) Nous protestons contre un acte aussi scandaleux (...) où se manifeste clairement la faillite du libéralisme bourgeois ». Signatures d'anciens élèves : Canguilhem, Cogniot, René Gérin, Maublanc, Nizan, Brice Parain, Marcel Prenant, Romain Rolland, Sartre, Dr Wallon, etc. « Ont signé également, sans être pour autant déferés au Conseil de discipline, quatre élèves actuellement à l'École : S. Pétrement, L. Roubaud, Jean Weil, S. Weil ».

Au début de l'année paraissaient les *Entretiens au bord de la mer*, écrits par Alain durant l'été 1930. C'est le premier de ses plus grands livres qu'il ait composés d'un seul mouvement, matin après matin, au Pouldu. Les autres devaient être *Les Dieux*, *Histoire de mes pensées*. En juin, les *Vingt Leçons sur les Beaux-Arts*.

SIXIÈME ANNÉE - NOUVELLE SÉRIE

JANVIER - DÉCEMBRE 1932

(94 Propos)

Même ton, même effort pour réveiller en tout homme le citoyen responsable, « *pour soumettre l'action à l'épreuve de la pensée et la pensée à l'épreuve de l'action* », comme disait Alain au mois d'août de l'année précédente. En mars mort de Briand. On lira l'hommage d'Alain dans les Propos-Pléiade, en voici seulement quelques lignes :

« *Le Pèlerin de la Paix, mais disons plutôt le Père des Peuples, qui vient d'entrer dans la gloire, que fut-il ? (...) On remarquera que ce qu'il y a d'atroce dans la guerre n'est pas ce qui apaise les passions ; on fait la guerre par haine de la guerre. Cette intime et si naïve contradiction est difficile à surmonter. Il y fallait, je crois un esprit plus fort que la haine et plus fort même que la pitié. Combien de fois n'ai-je pas dit d'un homme bon : « S'il n'est que bon, il sera méchant ». Briand était de fabrique plus rare ».* (XXIV).

Le 13 mars mort de Charles Gide : « Quand Gignoux est mort nous écrivions, en mai dernier, que les *Libres Propos* perdaient leur premier, leur plus attentif lecteur, Avec Charles Gide, nous perdons, tous perdent le Juge ». (Sur Charles Gide voir un article de Michel Alexandre, paru dans *Europe*, et reproduit dans *En souvenir de Michel Alexandre*, p. 427).

En avril les élections. On n'a pas le choix.

« Mon discours sur les élections ? Il se compose de deux ou trois vérités désagréables mais toniques. Il est clair que nous commençons des années maigres. Il faudra sacrifier quelque chose de cette vie sur caoutchouc. (...) Mais quand on en viendrait aux soupes communistes, sachez que ce serait douceur à côté de la guerre. (...) Ces gaillards, pleins de résolution, qui se disent prêts à courir les chances de la guerre, je les connais, on les connaît. (...) C'est là qu'il faut regarder, c'est là qu'est tout le danger. (...) Écartez sans pitié l'homme qui n'a pas peur de faire tuer les autres. Quel est mon homme ? (...) C'est celui qui s'est juré d'éviter le sang, le sang des jeunes, le sang des meilleurs. Or c'est là une vertu d'intelligence, sans emportement, sans vanité, non point sans amour. (...) Et ce n'est pas une chimère, puisqu'un tel homme, non étranger à la condition humaine, a vécu parmi nous. Pensons à Briand et aux amis de Briand ; alors nous voterons bien ». (XXXIX).

Herriot revient au pouvoir. Où est l'espoir un peu facile du Onze mai 1924 ? Mais il faut soutenir Herriot et se rappeler à la prudence :

Pour Herriot, « bourgeois malgré lui ». (...) « *Je pense qu'en ces temps difficiles, nous devons nous défier de l'indignation et faire crédit à l'enfant du peuple ; ne faisons pas les imprudents. (...) Si l'on proposait une trêve de deux ans en faveur d'Herriot, je signerais* » (LXXVI - octobre).

Ces « temps difficiles », ceux du fascisme, il faut les penser par l'essence :

« Est majesté ce qui ne souffre pas d'être contredit. Mettez donc ensemble tout l'orgueil, toute l'infatuation, à quoi j'ajoute la bonne intention, car tous ces gens à poigne sont persuadés que tout ira mal dès qu'on cessera de les croire. (...) Nos apprentis fascistes sont ainsi bâtis et ressemblent tout à fait à leurs chefs. Et je suis sûr que la troupe bruyante des Hitlériens est composée de même. Tous ici comme là ont le même genre de philosophie, de politique et d'économique ; tous pensent (...) qu'il n'y a de salut pour aucun peuple hors d'un gouvernement fort. Tous ont juré de museler les Chambres et même s'il se peut de les renvoyer. Tous espèrent quelque dictature. (...) Cette race est remuante et violente. (...) Tel est et tel sera toujours en tout pays le parti de la guerre ». (XL).

En juillet même idée :

« À mon sens nous n'avons qu'un problème politique à résoudre qui est d'empêcher que la France soit réduite au régime italien. Cela vaut la peine qu'on y pense et que l'on vise juste. Les Allemands ont à résoudre aussi le même problème, et encore plus péniblement. On parle d'une alliance franco-allemande ; mais cette alliance est faite et elle est double. Les privilégiés, ici et là, ont le même intérêt, qui est la menace de guerre ; les peuples ont ici et là le même intérêt qui est la paix, le désarmement et le nettoyage intérieur. Chacun des peuples aide l'autre en s'aidant lui-même ». (LV).

Raymond Aron continuait régulièrement à envoyer ses *Lettres d'Allemagne* ; le 26 avril : « L'Allemagne abandonnée à elle-même, les choses vont maintenant un train de catastrophe ». En octobre et novembre, aux Annexes : « L'Allemagne en attente : impressions d'août et septembre », longue étude de Simone Weil. Le 11 novembre, sur l'initiative de Cancouët, un groupe de cheminots français va rendre

visite aux cheminots de Cologne. Le récit du voyage est fraternel et confiant.

Alain était revenu, en août, sur son idée de résistance aux masques à gaz :

« Les manœuvres contre les gaz que les militaires préparent tout doucement vont être justement les grandes manœuvres pour l'armée des citoyens. (...) Je résiste ; On essaie de me forcer. (...) Je réponds [à quelque préfet qui me convoque] : Il y a abus de pouvoir ; il faut une loi ; je l'attends. Et quant à ma propre sûreté, je l'entends autrement. Je soutiens que cet exercice contre les gaz est très dangereux pour moi et pour tous, en ce sens qu'il va à présenter comme possible et même permise une action atroce. S'en protéger d'avance et par système c'est établir peu à peu et tacitement une convention que l'on n'oserait pas rendre publique. C'est dire : « Nous sommes prêts, attaquez donc ! ». C'est avouer en même temps que l'on tient la riposte prête. En ce cas particulier et favorable, parce qu'il est nouveau, je me prouve à moi-même que le refus de me défendre est la meilleure défense. Et puisqu'il ne faut pas moins de courage pour mourir tranquillement au troisième étage que pour s'enfuir sous la terre avec des tampons sur le nez, l'éperon ordinaire des guerres manque ici son effet (...). D'où mon refus, dirais-je, que je donne en exemple » (LXI).

J'ai dit que les Annexes devenaient de plus en plus le champ libre des jeunes, des « fidèles » d'Alain, de nos camarades. En cette année 1932, mon mari se trouvant plus occupé par son nouvel enseignement en Hypokhâgne, elles furent plus spécialement confiées au dévouement inépuisable de Georges Canguilhem, — que Mme Morre-Lambelin

appelait « Notre dictateur ». La virulence des Annexes n'ayant et ne devant cesser de croître, il serait très injuste de lui attribuer la responsabilité des petits scandales qui foisonnèrent, — les circonstances y prêtaient.

Le scandale de la Préparation militaire reparut en son avant-dernier épisode. Au numéro de janvier était présenté un Projet de loi Chéron, du 4 décembre : « Tous les étudiants seront obligatoirement des officiers, sous peine de perdre leur sursis ». Commentaire de Maurice Savin : « Une célèbre Pétition de Normaliens a laissé un souvenir cuisant (« Elle est indécente », me disait un apprenti ministre...) ». Une protestation circula. Dans la khâgne de Henri IV elle recueillit 68 signatures sur 120 élèves.

En février commença une polémique longue et passionnée sur *la Paix sans réserve*. La thèse — et le mot — proposés par Félicien Challaye dans la revue « *La paix par le Droit* », c'était le refus de distinguer entre les guerres, toutes étant injustes par essence, c'était « déshonorer » la guerre, la « mettre hors la loi » en tant que crime. Chacun sait que c'est le centre. Théodore Ruysen répondit à Challaye, dans la même revue, en défendant la guerre du Droit. Les *Libres Propos* présentaient le dossier de l'Affaire, avec une longue mise au point, sans timidité quant au fond, sans ménagement quant à la forme. M. Ruysen et les gens sérieux s'en offusquèrent.

Lettre de René Gérin à Paul Boncour, redevenu Ministre de la guerre : « J'ai fait mienne la célèbre déclaration du savant allemand Einstein. C'est aux anciens combattants encore mobilisables, qu'il appartient de donner l'exemple du refus de porter les armes ».

Compte rendu du Procès de l'objecteur de conscience Jacques Martin, devant le tribunal militaire du Cherche Midi. Témoignages de J. R. Bloch, de Jean Guehenno.

Rubriques nouvelles :

« Le point de vue du Faubourg » par Jean le Mataf « Archives du bellipacifisme ».

Enfin - que les délicats se voilent la face - « Condoléances ».

« Cette rubrique sera désormais consacrée à signaler diverses infortunes, notamment celles d'hommes honorables que viendrait soudain faire rougir publiquement le ruban dit de la Légion d'honneur ».

Scandales encore d'une autre sorte, nés de comptes rendus de Livres, et je devrais peut-être battre ma coulpe, mais ne serait-ce pas, même à si grande distance, renier les Annexes, animées d'une seule et même inspiration ? Le premier scandale avait eu lieu en 1929 (N° de mai). Il s'agissait des « Lettres de J. P. Proudhon, choisies par Daniel Halévy et Louis Guilloux ». J'avais mis en question l'impartialité du choix : « Cette vie de Proudhon répand un vague parfum d'Anti-révolution » etc. Sur quoi Daniel Halévy bondit, se défendit, attaqua. Je répondis, bref une polémique à rallonges. Il est assez connu qu'Alain et Daniel Halévy ne s'aimaient pas. Sans doute ce dernier visait-il plus haut que moi. Alain fut franchement ravi. Lors d'une visite au Pouldu, en août, il me « récompensa » plaisamment par le don d'une de ses peintures.

Le second scandale datait du début de cette année 1932. En novembre précédent un livre sur « La Jeunesse d'Auguste Comte », en fut la cause. L'auteur était un professeur à la Sorbonne, homme de pensée et très estimable historien de la philosophie. Contre ce que je jugeai un parti pris de moquerie offensante à l'égard d'un de nos Saints Patrons, je partis en guerre avec une intempérance dont je rougis encore et dont le titre de l'article : « Auguste Comte et Basile » donnera l'idée. C'était sans doute délibéré — j'ai presque tout oublié de cette vieille histoire — puisque mon mari, très conformiste en cela, a voulu signer avec moi. M. X réagit, demanda droit de réponse tout en disant : « Réponse n'est pas le mot exact. On ne répond pas à des injures dont le premier effet est de disqualifier ceux qui les profèrent... ». À l'un des paliers de la dispute, M. X eut l'idée d'envoyer sa réplique à Alain, supposé incapable de couvrir de tels procédés. Ce que fit Alain ? Il refusa la lettre recommandée. On voit l'effet de ses scrupules de confiance, violents scrupules, à l'égard des siens. Il convient de s'en souvenir au moment où l'action politique l'amènera à faire route, pêle-mêle et de plus en plus, avec les sages et avec les fous.

Une concession à la propagande : Les Documents des *Libres Propos*. Au lieu de la sévère méthode – suivie du moins en intention – de penser face à la difficulté, lentement et par retours, *clarum per obscurius*, les *Libres Propos* se préoccupèrent de textes plus accessibles et plus orientés :

1/ *La paix sans aucune réserve*, par Challaye, Ruysen, Canguilhem, Jean le Mataf, suivi de *textes* d'Alain et de Bertrand Russell ;

2/ L'esprit cartésien gouverne-t-il la France ? par G. Demartial.

ESQUISSE D'UNE HISTOIRE DES *LIBRES PROPOS*

Les œuvres d'Alain, au cours de l'année, se succédaient : *Idées*, NRF ; *Préliminaires à la mythologie*, Hartmann ; *Propos sur l'éducation*, Rieder.

SEPTIÈME ANNÉE - NOUVELLE SÉRIE

JANVIER - DÉCEMBRE 1933

(92 Propos)

Année de l'épreuve. En janvier, Hitler chancelier du Reich. À la fin de février, incendie du Reichstag. Au mois de mars, pleins pouvoirs à Hitler. En Alain, aux *Libres Propos*, on devine la résolution de ne pas retomber dans les folies de 1914, de résister à la terrible passion de faire de l'adversaire un monstre. On dira que le risque était « d'entrer dans l'avenir à reculons », de le prévoir conforme au passé. En Alain vivait sans doute encore le reproche d'avoir manqué de courage contre l'opinion avant la guerre. Qu'on lise les lignes assez dramatiques qu'il écrivait à Marie Salomon le 27 mars 1915 :

« Tirez de là cette conclusion que dès qu'une guerre est imminente, tout le monde y pousse, si ce n'est un noble Jaurès qui s'est mis au-dessus du mépris ; pour moi je l'ai bien osé aussi mais non pas assez ; je n'aurais pas pu, et même ce n'était pas sage. Jaurès plus jeune et après tout cet effort prodigieux, seul exemple que je connaisse du pur courage, aurait pris les armes aussi ».

« Pas de fanatisme contre aucun fanatisme ». On essaye donc de faire face. Chercher ses responsabilités : « Contre l'acteur tragique », écrivait en mars Michel Alexandre. « Voilà dix ans qu'en ces *Libres Propos* Hitler est annoncé comme la conséquence, tôt ou tard inévitable, du Traité de Versailles et de la politique de Victoire, laquelle ne fut jamais, malgré Briand, réellement interrompue. (...) Pas de récriminations ».

Chercher la permanence à travers l'événement : « Pour comprendre l'Allemagne ». Alain s'interroge sur la guerre civile :

« On y apprend le prix des lois, des pouvoirs contrôlés, des parlements ; toutes choses qu'il est bien facile de mépriser ; du moins on éprouve ce qu'il en coûte de les mépriser. (...) La guerre montre à présent son vrai visage » (XXIX - Avril).

« On s'étonne de la révolution allemande ; on devrait s'étonner encore bien plus de la guerre, bien plus contraire aux habitudes, aux idées, aux sentiments de ceux qui la faisaient. Quand on soumet les hommes à des pressions inhumaines, on peut tout attendre. L'extrême misère, jointe à l'humiliation, produira en n'importe quel peuple une explosion de colère » (LXXXII - Novembre).

Mais le principal dans l'immédiat c'est de résister à « ce que Stendhal appelle la haine impuissante », et c'est la même chose que former la notion honnête de l'action :

« J'ai peu réagi devant la crise hitlérienne. Les choses éloignées ne me remuent guère. Il s'est trouvé des cœurs généreux pour m'accuser d'être insensible. (...) Et peut-être dois-je dire que ce qui n'est pas à portée de ma main ne m'intéresse pas. C'est que je n'y puis rien. Alors par nature et aussi par raison, j'arrête le tumulte et le faux départ. (...) C'est que je crains avant tout la violence abstraite et sans objet. (...) Il faut vivre avec l'homme, il faut s'arranger de l'homme ; et même il faudrait l'aimer, ce qui est l'aider à être homme. Cela n'empêche pas d'être vif contre tout attentat à l'homme dès qu'on peut barrer le chemin. Ne vouloir faire société qu'avec ceux qu'on approuve en tout, c'est chimérique et c'est le fanatisme même. (...) L'hitlérien repousse le Juif et le met hors d'humanité ; or beaucoup sont disposés à juger de même

de l'Hitlérien. Si les fautes de l'autre nous autorisent à en commettre de pareilles, d'aussi injustes, d'aussi folles, alors c'est la guerre. (...) Et la guerre, comme on a vu, développe au-delà du concevable les folies qui rendent la guerre éternelle. Ne pas entrer dans ce cercle » (XXXVIII - Juin).

« Les dieux de la race sont des dieux de boue et de sang » écrit-il peu après. « Quand on dit que la race parle, on veut dire que l'inférieur parle, et que la force est considérée comme première valeur. Au-dessus de la pensée, cela va sans dire, mais au-dessus même de l'honneur (...). Ce que je crains c'est une folle idée du progrès, d'après une méconnaissance de la nature humaine qui n'est pas toute douce. (...) L'homme n'a pas changé. Et quand je me moque d'un fasciste, piquant en lui l'esprit qu'il voudrait mépriser, qu'il s'efforce de ne point avoir, je dois m'attendre que le jour où il me tiendra à dix contre un, ce sera précisément l'esprit raisonneur qu'il voudra humilier ; et il y arrivera. C'est pourquoi je veux toujours imaginer quelque bouteille d'huile de ricin dans sa poche. Car sa logique va jusque là. Et si je le sais, si j'y crois vraiment, alors je jouerai serré contre l'huile de ricin. Et je n'attendrai pas d'être d'accord métaphysiquement avec les amis de la justice pour faire phalange avec eux. Phalange, j'entends masse qui résiste ; masse disciplinée, nullement folle. Par quoi nous vaincrons, mais toujours péniblement et médiocrement. Comment n'en serait-il pas ainsi puisque, comme on l'a dit cent fois, nous ne cessons d'offrir et dans le combat même, la liberté et la justice à des hommes qui nous refusent l'une et l'autre ? » (XL, 15 juin).

On trouvera le texte entier dans les *Propos-Pléiade*.

« Faire phalange avec eux », voilà renouvelé l'engagement d'Alain : « Pousser ensemble ». Dès lors, nouveau problème : empêcher que la

résistance au fascisme se transforme en guerre. Les *Libres Propos* entrent dans une phase nouvelle, et la dernière, de leur histoire.

*

* *

Juillet 1933, pour Alain c'est la retraite. Sa position dans la société, insolite, apparaît en pleine lumière : le contraste entre son hérésie militante, poussée à ce moment à l'extrême, contre la préparation de la guerre et l'union sacrée, — hérésie qui a, de près ou de loin, provoqué tant d'agitation chez les étudiants et les instituteurs, — et la cérémonie très officielle, l'hommage du Ministre de l'Instruction publique, Anatole de Monzie, qui vient assister à la « dernière classe » d'Alain. L'histoire a été contée souvent, — et sa fuite par la petite porte, son refus du vin d'honneur et des discours. Plus étonnant encore le succès presque officiel des *Propos sur l'Éducation*, parus l'année précédente, et qui vont devenir livre de fond pour les Écoles Normales.

Sur sa fonction de pamphlétaire, de juge en pleine mêlée, Alain continue de réfléchir comme au premier jour :

« C'est beaucoup dans le tremblement de sauver ses pensées. C'est beaucoup de ne pas les jeter au diable. La trahison commence peut-être à ce point critique où ne pouvant faire ce qu'on pense, on pense misérablement ce qu'on fait » (XXIII - Avril).

« Étant admis qu'il faut dire le vrai, il s'agit premièrement de le saisir, de le chercher, de l'éprouver ; car on est bien loin de l'avoir toujours pur et jamais on ne l'a tout. (...) Les choses humaines ne sont ni simples ni faciles. Souvent ce qui est incertain devient vrai par cela seul qu'on le dit ; ainsi une faillite, ainsi la guerre. Au rebours la paix sera si on l'annonce. Il faudrait donc parler plutôt selon le bien que selon le vrai.

(...) Mais où est la limite des mensonges pieux ? (...) Le vrai vrai, si l'on peut dire, est cette révision de nos idées que nous faisons selon l'esprit, en combinant le simple avec le simple, comme on pourrait voir dans l'économique et même dans la politique, si l'on s'appliquait plutôt à penser juste qu'à courir après l'événement. Mais là-dessus on ne croit guère Platon ; on se moque des pures idées ; on n'a pas égard à l'esprit. Telle est l'ivresse des techniciens et encore orgueilleuse. Toutefois celui qui tient un peu de la vérité vraie, celle qui ne sera pas fausse le lendemain, sait bien aussi qu'il doit l'enseigner toute pure, comme il l'a, et ne jamais mentir là-dessus ni aux enfants, ni aux hommes, ni à lui-même » (XLIV - Juin).

— Quel usage des idées ?

« L'idée bien claire du combat d'honneur entre peuples tuerait le combat d'honneur. (...) Cette idée est un rêve, comme toute idée. Mais que faut-il faire d'une idée sinon un instrument de mesure qui limite nos sottises ? » (LIX - Août).

— En octobre, retour en arrière et défi indigné :

« Le problème de la patrie est clair comme le jour. Mais qui donc nous a mis en défiance à l'égard de l'amour le plus naturel et le plus fort ? (...) Qui donc a abusé ? (...) Mais le jugement, qu'est-ce que vous en faites ? Pensez-vous que vos menaces pousseront aussi l'esprit ? (...) Quoi ? Pasteurs des peuples, est-ce donc là ce que vous nous aviez promis ? Voilà ce que vous nommez la sûreté ? Voilà ce que vous nommez le salut ? Gouverner selon les passions les plus enivrantes, défier sans risques, prendre à témoin la justice, la liberté, la fraternité même, et après cela, d'un cœur léger (cela fut dit une fois, cela est vrai

toutes les fois) pousser les hommes comme on pousse les fagots dans le feu, et se réchauffer à leur courage, et se louer, et se féliciter d'avoir vécu dans ces temps héroïques. Après cela et décorer, et statufier, et discourir, et plaider, et continuer, et recommencer. La Ruhr, la sombre Ruhr, ce n'est pas un rêve. (...) C'est le temps d'examiner. Parce que je sais trop ce qu'ont coûté les pensées faciles. Parce que je crains l'applaudissement qui vient d'en haut. Parce qu'il est sain de penser difficilement. Il y va de l'honneur. Et l'honneur d'être approuvé de celui qui paye, cet honneur-là est trop rouge. Cette couleur avertit.

La première règle des règles est de mettre en doute ce qui séduit. Nous serons par ordre tout ce qu'on voudra, égorgeurs, empoisonneurs, et tout cela ne fait pas doute ; le fil de l'épée ne fait pas doute. Ainsi établis, et la pointe si près des reins, nous avons la résolution de n'être pas bêtes. (...) Le jugement est libre et restera libre. Infaillible ? C'est trop espérer. Le droit de penser c'est le droit de se tromper. Et quant à la bonne foi, je demande où elle est. En celui qui gagne toujours et s'élève sur l'aveugle obéissance, ou en celui qui perd à chaque pensée (...) et qui s'expose à coup sûr au blâme des bien payants ? Ma foi, on peut trahir, et je le pardonne, car la pente est bien savonnée. Mais à ceux qui remontent péniblement vers la justice, et roulent en bas, et recommencent, j'envoie mon fraternel salut. C'est un reste d'honneur ; j'y tiens beaucoup » (LXXX).

« Le droit de se tromper... », ne le revendique-t-il pas autant et plus pour les autres autour de lui — pour ces jeunes qu'il se plaît à placer si haut ? En mars il écrivait :

« *Quoi de plus clair qu'un saint. (...) Ces hommes-là méprisaient le gain et méprisaient le luxe. (...) Les envieux, comme on sait, ne font jamais*

les révolutions ; car les pouvoirs s'ouvrent à ceux qui désirent pouvoir, ils sont bientôt digérés par l'énorme vanité. Au contraire contre les saints, il n'y a aucune arme. Ils promènent leur mépris dans les rues ; ils refusent l'admiration et l'acclamation qui est le pain des vaniteux. Et le signe le plus grave c'est si la jeunesse la plus brillante, et je dis même la plus ambitieuse, s'en va silencieusement de ce côté-là, cherchant science, sagesse et justice, non pas pour la montre mais pour eux-mêmes. Et pourquoi voulez-vous qu'il y ait moins de saints maintenant ? L'homme est le même, le problème est le même et le mépris est le même » (XVIII).

En décembre même assurance en la présence de la jeunesse :

« Pendant bien des années la politique fut un art facile (...). Toutes les questions revenaient à une seule : « Êtes-vous résolu à envoyer toute la jeunesse à la mort au premier défi ? » (...) Et tout de suite après la victoire, j'ai vu qu'on allait entonner la même chanson. Mais cette fois la jeunesse n'a pas voulu entendre ; partout elle se rassemble, elle se regarde grandir, et elle exige autre chose que la patrie homicide » (XCII).

Aux Annexes, plus passionnées, plus déchirées parfois, même résistance à la guerre, en alliance plus multiple et plus directe avec d'autres mouvements. Par exemple avec *Pamphlet*, revue nouvellement fondée par Alfred Fabre-Luce et Jean Prévost ; les articles de ce dernier sont le plus souvent reproduits. Le 24 mars (N° d'avril) il disait : « Mon devoir, quand l'actualité entraîne tout le monde, est de résister à l'actualité ; et voilà pourquoi je dis aujourd'hui : j'aime le peuple allemand ».

En mai entrée d'Emery aux *Libres Propos* : « On trouvera dans *l'École Libératrice* du 27 mai un admirable article de Léon Emery : « Le grand désarroi des pacifistes » ». Dès lors beaucoup d'autres articles de lui furent reproduits de la même façon que l'avaient été ceux de Charles Gide dans *l'Émancipation*. Emery devait devenir notre ami et l'un des grands animateurs de l'action pour la paix.

En février un article de Simone Weil sur la « Situation en Allemagne » où elle était partie selon son essentielle intrépidité. Relever aussi « une tentative désespérée » : « La diplomatie pacifiste de Hitler ». Il s'agissait, en accord avec Léon Blum dans *le Populaire*, « de prendre Hitler au mot » après son discours du 17 mai. « Sur quoi je voudrais prier le lecteur en guerre privée avec le nazisme de ne pas enrôler les *Libres Propos* au service de la propagande de Goebbels », concluait Michel Alexandre, et il répondait à Édouard Dujardin : « Si nous avons protesté et lutté ici de notre mieux contre tout faisceau antihitlérien, nous ne pouvons à aucun degré nous sentir de cœur avec un mouvement qui, quelles que soient ses origines et ses conséquences capitalistes ou anticapitalistes, bafoue et piétine ces « vieilles idoles » pour nous sacrées en effet que sont les libertés civiles et politiques. En pareil régime il n'y a qu'une place pour nous — et assurément pour Édouard Dujardin aussi — la prison. (...) Mais encore une fois que chacun balaie devant sa porte ».

Quant au scandale n'allait-il pas tout recouvrir désormais ? Et ce fut : « L'Hérésie d'Oxford », en février. Les étudiants d'Oxford (287 contre 151) décident de prêter ce serment : « En aucune circonstance, nous ne combattons pour la patrie ». Comme suite : Ébauche d'un plan international de contre mobilisation : « fonder dans chaque pays une ligue ayant pour fonction la mise en œuvre de la résolution des

Étudiants d'Oxford » — action possible depuis la Mise hors la loi de la guerre.

« L'Hérésie des Instituteurs », en août. Dans son congrès à Paris, le Syndicat national des instituteurs « déclare que la guerre, considérée comme ultime moyen de régler les différends internationaux, ne se justifie ni en droit, ni en raison, ni en fait et qu'il est du devoir comme de l'intérêt de tous de s'opposer résolument à son usage (...) ; rend hommage aux Objecteurs, se félicite de voir un nombre toujours plus élevé d'élèves maîtres refuser de participer à la préparation militaire supérieure », etc. On devine le déchaînement de la presse et il y eut une Circulaire du ministre de Monzie. En octobre Alain envoie son salut aux Instituteurs :

« Les sociologues sont sinistres ; ils pensent noir (...). Le fanatisme de sociologie a cela de bon, c'est qu'il nous fait toucher du doigt ce qui irait de soi si nous ne nous en mêlions pas. Mais nous nous en mêlons et comment ! Il n'y a qu'à lire la grande colère du plus sanguinaire de nos journaux (...) contre les instituteurs qui osent parler d'organiser la paix. J'ai passé là un bon moment. Quand le plus sanguinaire de nos journaux n'est pas content, je me dis que tout va bien ». (LXXV).

« L'Hérésie de l'Objection de conscience ». — En mai sous ce titre : « De l'objection de conscience à la conscience de l'objection » était reproduite, avec commentaires, une circulaire du Ministre de l'Intérieur aux préfets, avec la liste des fonctionnaires (Instruction publique, Finances, PTT) « qui ont ouvertement manifesté leur sympathie aux objecteurs de conscience récemment condamnés ». Ordre de lutter « contre cette dangereuse propagande ».

En août, compte rendu du Procès de Philippe Vernier, objecteur de conscience, devant le tribunal militaire de Lille. La plaidoirie d'André Philip (10 pages) est publiée dans le numéro d'octobre, ainsi qu'une lettre du jeune pasteur Ph. Vernier au Président du tribunal. Julien

Benda et Michel Alexandre, dont Ph. Vernier avait été l'élève, avaient aussi témoigné. Là encore, avec les Objecteurs de conscience, Alain « fait phalange » contre la guerre ; est-il besoin d'ajouter qu'il pense sa propre pensée ?

« Les objecteurs sont emprisonnés. L'opinion hésite à les approuver, ne voyant rien dans l'avenir après le refus d'obéissance et imaginant la conquête des pacifiques par les violents, ce qui lui semble contraire à ce qu'elle espère. De toute façon c'est viser trop loin que de s'efforcer à supprimer l'État militaire. Pourquoi pas la police et l'impôt aussi ? (...) La précaution la plus efficace serait d'affirmer à la fois la résolution d'obéir et celle de critiquer, d'examiner, de mettre toute la guerre au plein jour. Cette position est encore peu comprise parce que le mouvement naturel et premier est de se jeter à un excès ou à l'autre. Hélas ! Il y a des siècles de siècles que les partis extrêmes assurent le massacre de l'honnête homme par l'honnête homme, comble de l'odieux et du ridicule » (17 août 1935).

En décembre, au terme de cette rude année : « Un hommage aux 22 balayeurs de la ville de Lyon », un ensemble de documents dont voici le premier : « M. Herriot sévit contre l'Objection de conscience » ; sous ce titre un journal de Lyon donnait l'information suivante : « Le jeudi 23 novembre, le directeur des abattoirs commandait l'exercice ordonné dans les grands établissements industriels pour entraîner le personnel en cas d'alerte aérienne. Délibérément 22 balayeurs et peseurs se refusèrent à obéir, disant que c'était une préparation à la guerre et que leur conscience leur interdisait d'y participer. Ils ajoutaient que pareil exercice n'avait jamais été prévu dans leur contrat de travail, et qu'ils le jugeaient de surcroît, parfaitement inutile et dérisoire. M. Herriot n'a pas admis ces raisons et a prononcé les sanctions suivantes : 10 auxiliaires sont congédiés définitivement, 10 titulaires sont traduits devant le conseil de discipline ».

On devine les suites, dont l'aggravation des coutumières polémiques avec la Ligue des Droits de l'Homme, car la section de Lyon, présidée par Emery, avait soutenu les balayeurs. Lettre d'André Buffard à *l'Ami du Peuple* à ce sujet. Et Alain prenait parti :

« Si j'étais maire de Lyon — quel beau poste de secours —, je serais plus fier de cette masse d'amitié toute proche que de toutes les gloires. Et quand on annoncerait pour mon peuple, si bien tassé dans son creux, quelque peste pire que la peste, j'irais droit aux vrais remèdes ; c'est dire que je ne m'arrêterais pas à révoquer une douzaine d'employés. (...) Alors j'étudierais le vieux Droit des gens (...) et je demanderais que des négociations fussent conduites à l'effet de déclarer Lyon ville ouverte, déclaration qui serait applicable aussi, par réciprocité, à telle ou telle ville hors de nos frontières ».

Rubriques nouvelles :

« Réflexions du conscrit : le soldat Lamazure ».

« Le casseur de pierres ».

« Dans le fumier des propagandes ».

Entrée dans l'équipe d'Antoinette Drevet qui, sous le pseudonyme de H. Védret, par des comptes-rendus de livres importants, et de tant d'autres façons, nous apporta un si grand secours ces derniers temps.

HUITIÈME ANNÉE - NOUVELLE SÉRIE

JANVIER - DÉCEMBRE 1934

(99 Propos)

L'épreuve continue, mais à partir des émeutes du 6 février, alors que le fascisme menace de s'installer en France sous la bannière des « Croix de feu » et du colonel de la Roque, immense soulagement pour les *Libres Propos* ; enfin on va pouvoir combattre librement le fascisme, — chez soi. C'est en même temps l'adieu définitif à la solitude : « faire phalange », s'enfoncer dans la foule, dans la mêlée.

En effet dès les premiers jours de février, Alain se trouva être l'un des fondateurs du CVIA. : *Comité de Vigilance des intellectuels antifascistes*. Ce rassemblement improvisé, première image du Front populaire, a dû son existence à François Walter (Pierre Gérome). Contre le colonel de la Roque, il cherchait une tête, un nom. Il forma l'idée d'un triumvirat de personnalités à la fois intellectuelles et politiques : Paul Langevin, communiste ; Paul Rivet, socialiste ; Alain, radical. Ce dernier, depuis sa retraite, était devenu plus insaisissable encore. Pierre Gérome, après de persévérantes recherches, finit par tomber un soir chez nous à Saint-Cloud... Le lendemain Alain chargeait mon mari de répondre oui, mais à la condition, en raison de son état de santé, d'être représenté au Comité par nous. Il signait bientôt le Manifeste du CVIA :

« Unis par dessus toute divergence, devant le spectacle des émeutes fascistes de Paris et de la résistance populaire qui, seule, leur a fait face, nous venons déclarer à tous les travailleurs, nos camarades, notre résolution de lutter avec eux pour sauver contre une dictature fasciste ce que le peuple a conquis de droits et de libertés publiques. (...) Nous

flétrissons l'ignoble corruption qu'ont étalée les scandales récents [Stavisky, Oustric, etc.]. Nous lutterons contre la corruption ; nous lutterons aussi contre l'imposture. Nous ne laisserons pas invoquer la vertu par les corrompus et les corrupteurs, etc. ». C'était l'Union sacrée antifasciste, de la Ligue des Droits de l'Homme à la CGT.

L'histoire du CVIA., certains, je crois, sont occupés à l'écrire (en ce qui concerne Alain, on trouvera quelques documents au Bulletin N° 3). « Alain a marché à fond pour la première fois depuis la guerre » écrivait Michel Alexandre à Marcel Martinet, en février. C'est en effet à ce moment que le philosophe s'est voulu le plus près du journaliste, du pamphlétaire, et celui-ci du militant. Exemple donc le plus explicite, et en quelque sorte grossi, de l'action politique d'Alain. Ne se trouve-t-on pas en présence d'un nouvel « engagement volontaire », selon son propre Contrat social : obéir pour rester libre ? « Faire phalange » c'est faire partie — parti — et il s'agit bien de défendre la liberté politique, de le « jurer ». Quant à sa pensée Alain a aussitôt prévu, avec une lucidité souveraine, qu'il lui faudrait la sacrifier — et cela justement afin de la faire servir, de la « mettre au tas » ; aussi longtemps du moins que ce serait possible. Tout est dit d'avance dans cette lettre du 17 avril 1934 :

« Très bons amis, je comprends très bien votre lettre. Il est impossible de se mêler d'assemblées politiques par procuration. Que je m'en mêle personnellement, cela m'est impossible, et je le savais déjà en 1900 à Rouen par l'extrême fatigue ; malheureusement je n'avais pas alors l'excuse d'une maladie connue. Résultat je suis hors de la politique active, et vous n'y pouvez rien ».

En fait le début de la retraite s'était marquée pour Alain, durant les mois d'été, au Pouldu, par la création des *Dieux*, d'un seul jet. Y eut-il un

rapport entre cet effort démesuré et la maladie assez grave qui le frappa en automne — un coup de fouet de Jupiter, disait-il ?

« En revanche je suis en très bonne situation pour écrire tous les jours ; et, de politique, on ne peut écrire que tous les jours. Si j'avais ce moyen, et liberté seulement de mes écrits, je pourrais pousser les éclaircissements assez en deux ou trois directions (La crise et les machines — Les riches — Les fonctionnaires — Les syndicats — L'armée, etc.) de façon à reprendre le public qui présentement n'est pas moins mystifié en politique qu'en physique. Et, quelle que soit la difficulté, ce travail de redressement (du bon sens), je puis le faire en six mois. Le reste n'est rien.

« Maintenant quel est le fait ? Je n'ai pas une Dépêche de Rouen où l'opinion d'un marchand de fer me soutenait contre tous. Il aurait fallu un seul journal pour : 1° Les Droits de l'homme ; 2° Les Instituteurs ; 3° Les radicaux couleur Lumière. Cela supposé acquis il aurait fallu que sans autre pouvoir j'aie mon article quotidien libre pour six mois. Cela n'aurait pas empêché Baby, Bayet, Rivet, ou autres d'écrire l'éditorial, etc. Nous sommes à une distance infinie de ce résultat. Et nécessairement la politique m'ennuie quand je vois que mes articles attendront deux ou trois semaines. À cela il n'y a point de remède. Les Libres Propos me donnent la consolation d'avoir écrit (par exemple sur la paix européenne), d'avoir eu raison pendant dix ans et plus. Voir les propos de Mussolini ».

En cette huitième année de la reprise Alain constate l'échec de son grand projet — le « quotidien international », dont rêvait Mme Morre-Lambelin en mars 1921 ; donc l'échec de la 1ère série des *Libres Propos*, l'échec aussi de la 2e et du partage des Propos entre plusieurs revues et

hebdomadaires. Ni amertume ni reproches, mais il garde sa confiance en l'efficacité d'un tel instrument s'il existait, — et pas question de sortir du rang :

« Pour le reste, il n'y a qu'à signer ce qui plaira à Langevin et à Rivet. Mais je comprends bien ces rivalités et divisions ; j'ajoute que si j'étais présent, je risquerais de les aggraver plus que vous. Présentement si j'avais le pouvoir de parler à tout ce monde pendant deux heures, il serait publié partout :

1° Que je refuse toute réforme de l'État ;

2° Que je juge les fonctionnaires trop nombreux et trop payés ;

3° Que je juge stupides tous les socialistes sans exception ;

4° Que je convie les syndicats à la pauvreté monastique ».

Enfin ce retour sur soi si exceptionnel, — et assez poignant si l'on songe à la solitude qui s'offrait jadis comme une aventure et qui est prise ici comme une nécessité :

« Tout cela est assez vrai pour être cru. Il faudrait six mois d'articles pour arriver à la clarté. Ce qui manque c'est des gens ayant confiance en moi (en dehors de quelques-uns). Du reste je ne les avais pas à la Dépêche, X et Y et le directeur étaient contre moi, disant que je coulerais le journal, etc. (L'Oeuvre a jugé de même). En conséquence vous ne devez rien regretter. Les obstacles sont invincibles. Au fond les instituteurs et les syndiqués laissés sans lumières agiront peut-être plus énergiquement.

À vous de tout cœur, mes braves amis. Ceci est écrit aussi pour Cancouët ».

Dès la rédaction de la 1^{ère} Brochure du Comité, en mai, sa position violente, — si agir c'est s'accorder —, Alain la voit confirmée. Dans une note : « (Pour Michel, et à communiquer à l'occasion) » :

« Je ne puis refaire la brochure (...) Je dis seulement à nos amis : si nous pensons par lieux communs, si nous prenons comme évident ce qu'on répète, alors à quoi bon parler, à quoi bon écrire ? L'état actuel est un fait de paresse d'esprit, chose qui éclate en tous les chefs sans exception. Nos brochures devraient toucher terre et ramener aux vrais problèmes ». Et il conclut, selon sa loi, la confiance, et selon son serment, le même qu'aux *Libres Propos* : *« Du reste je n'attache pas tant d'importance à ces considérations. Je signe d'avance et ne renierai rien ».*

Les « rivalités et divisions » décelées de si loin par Alain n'étaient encore que virtuelles en ces premiers mois. En 1934 les communistes demeuraient rituellement les défenseurs de la paix. La thèse d'Alain : tout fascisme prépare la guerre, toute guerre produit le fascisme, personne ne la contestait ouvertement, concession peut-être à la philosophie ! Sous l'impulsion de quelques-uns, antifascisme et pacifisme faisaient bon ménage. Michel Alexandre était devenu plus intransigeant encore par le sentiment de parler pour Alain, mais il fut bientôt soutenu, inspiré et parfois devancé par deux éminents compagnons de lutte, devenus tous deux ses amis. L'un était Henri Bouché. Nous ne le connaissions jusqu'alors que comme « aviateur » des *Propos*, et l'un des seuls dont Alain ait toujours respecté le jugement. C'est à l'occasion du 6 février qu'il avait rejoint l'action politique d'Alain. L'autre, Jules Isaac, s'était trouvé rapproché des *Libres Propos* en tant

qu'historien des responsabilités de la guerre de 1914. Cet homme devenu illustre, homme de grand caractère s'il en fût, aux colères promptes, s'est parfois heurté à la pensée d'Alain, surtout au début tragique de 1933, mais il y est toujours revenu pour réaffirmer le primat de la paix. Avec Guehenno, Maurice Lacroix, Emery, Colette Audry, il y avait, reconnue, une aile pacifiste au CVIA. De cette lune de miel, je veux retenir deux moments. Celui de la première réunion publique, dans la grande salle de la Mutualité, le 30 mai, « Assemblée de jeunesse ». On en imagine l'atmosphère ardente : sursauts passionnés, appels à la bataille des rues ; Aragon, encore peu connu, vint réciter, presque en transes, un poème exalté. Alain, toujours absent — et qui ne devait jamais rencontrer en personne ni Langevin ni Rivet — avait envoyé un « Message », qui fut écouté dans le silence, et sans doute applaudi. Je me souviens de ma surprise : c'était le ton d'un Propos. Parti du « grand esclavage » de la guerre, il enchaînait :

« Or maintenant que nous sommes revenus aux méthodes de la paix, je remarque qu'il y a un certain nombre d'hommes qui sont inconsolables de n'avoir plus ce pouvoir quasi sacerdotal, qui s'étendait jusqu'aux pensées. Il y a des hommes qui tout franchement se disent éclairés sur la justice, sur la sûreté, sur les devoirs, sur l'honneur, et qui demandent simplement pour eux-mêmes le pouvoir absolu. Cela ferait rire si l'on n'avait vu pendant la grande guerre avec quelle facilité le peuple des combattants avait été réduit au zéro d'importance. (...) L'exemple de l'étranger principalement en Italie et en Allemagne et même en Russie (...) montre qu'un petit nombre d'audacieux peuvent toujours nous ramener au temps d'Alexandre ou de César où la liberté est foulée avec indifférence, comme on foule la paille. Et la question est alors celle-ci : comment se garder, comment se sauver, comment conserver cette précieuse égalité des personnes qui est notre religion à tous ? (...) Je pense qu'une vue bien claire de ce moment assez critique importe par-dessus tout si l'on veut réaliser n'importe quel degré de justice ; c'est pourquoi je vous dis ces choses comme je les pense, et je les fais

connaître en même temps à l'éternel officier qui croit que seules ses pensées sont des pensées, qui croit que les devoirs envers lui sont les premiers devoirs, qui croit que sa justice à lui est la justice. Moi, au contraire, et de quelque façon qu'on rêve d'organiser le peuple, je veux toujours prendre pour arbitre le premier venu, et rabattre l'infatuation qui jamais ne désarmera. Là-dessus commençons par penser franchement au dedans et au dehors, et nous n'aurons même pas besoin de pousser. Salut et fraternité ».

Le ton des Propos et la chanson de la liberté et de l'égalité dans cette assemblée de partis... L'autre moment c'est celui du grand défilé « de la Bastille à la Nation », le 14 juillet 1934. Les adhérents du CVIA étaient invités à se grouper derrière la banderole, portée à bras comme un drapeau à deux hampes, et où au-dessus de la mer humaine ondulaient en grandes lettres les trois noms : Alain, Langevin, Rivet. Les *Libres Propos* s'étaient bien jetés dans la mêlée, — devaient-ils s'y perdre ?

Les Propos de politique, sont plus nombreux. En avril entre beaucoup d'autres deux traits sur le 6 février :

« J'ai une idée du héros qui ne va pas avec un genre de bruit et de revendication. (...) Bref je n'aime pas beaucoup que l'on se vante d'avoir combattu pour la patrie, surtout si l'on en a fait métier. Tant d'hommes l'ont fait dont ce n'était pas le métier ! Et tant de morts ! (...) Qu'il se soit formé chez nous une société des admirables, c'est une aventure que je n'aurais pas prévue en l'an 16 de ce siècle ». (XXV).

« Une émeute des pouvoirs, cela est assez neuf et même assez piquant » (XXVII).

Quant aux Annexes dès le numéro de février, elles étaient tout à fait submergées par la politique et la propagande ; et devenues en grande partie l'auxiliaire de l'organe du CVIA, *Vigilance*. Néanmoins les *Libres Propos* défendront leur autonomie — par quel surmenage de la rédaction ! — jusqu'en octobre 1935. En 1934 la structure des Annexes est demeurée : Anniversaires, un peu réduits, Chronologie, un peu étendue, Commentaires, Livres, Sottisier. Alain continue à les vouloir, à les porter et je dirais à les aimer. En ce même mois d'avril où il dressait le bilan d' « échec » de son « Journal », il lit d'aussi près chaque numéro et avec le même souci d'y retrouver et encourager les jeunes. Une lettre de Mme Morre-Lambelin, du 5 avril, le montre irrité, chose rare, au sujet d'un Essai de Ganuchaud : « À propos du professeur Georges Dumas et d'une théorie de l'émotion », publié en deux fois, en janvier et en mars : « Le numéro des *Libres Propos* est arrivé ; tout entier très intéressant. (...) Tout est bien. Mais je ne dois pas oublier de dire qu'Alain a été très fâché que l'article de Ganuchaud ait été coupé en deux, d'une part, et que cette dernière partie ait été reculée. Un tel article, excellent, devait être donné en une seule fois et Alain estime qu'on ne devait pas traiter Ganuchaud de cette façon. (...) Voilà la commission faite ». On voit aussi qu'Alain désirait maintenir une place « à la plus haute philosophie » contre l'obsession politique. Maigre place en cette année du 6 février ! Je note, en août la reproduction d'une étude d'Alain, parue dans la *Nouvelle Revue française* de février : « Gobineau romancier », en septembre « Essai de déduction sentimentale », de Laurence, en août : un « Retour à Anatole France », de Maurice Vallis. En compensation déferlement de philosophie politique en bataille avec l'actualité.

Et les scandales ? En un sens le scandale était partout. Être du Comité de *Vigilance*, en cette ambiance de pseudo guerre civile, alors que la grève des fonctionnaires était un geste subversif, c'était avoir choisi un

poste de révolte. D'où il résulta pour les *Libres Propos* une sorte de conformisme, antifasciste certes, mais trop étranger à leur essence et qui ne devait pas durer. C'est ainsi que les signatures des jeunes au bas de tels ou tels textes de « protestation » — le droit de signer leur étant plus ou moins interdit — se trouvaient mêlées à celles de personnages de poids. Par exemple le Manifeste du CVIA avait été signé par 40 élèves de la rue d'Ulm et 34 de l'École de Sèvres en même temps que par Bayet, Basch, Benda, André Delmas, Paul Desjardins, Mme Duchêne, L.P. Fargues, Lucien Febvre, André Gide, Lucien Lévy-Bruhl, Marcel Mauss, Romain Rolland, etc.

De même en juin sous le titre : « Alerte au masque à gaz » c'est le CVIA qui proteste contre « l'offensive Pétain-Sarraut », le projet de loi tendant à rendre obligatoires pour les civils les manœuvres de protection contre la guerre des gaz : « Décidés à défendre toutes nos libertés contre cette agression des autorités militaires et des puissances d'argent, nous vous appelons à vous opposer énergiquement avec nous au vote du projet gouvernemental ». Alain écrivait :

« C'est qu'il s'est formé une coalition des Bien-pensants qui sont disposés à mettre le peuple en esclavage, pour son bien naturellement. Cette disposition définit le fascisme qui n'est qu'une manière de gouverner au civil selon le modèle militaire. (...) De façon que les modérés de gauche doivent repousser la loi Pétain comme ils ont repoussé la loi Boncour. (...) Creuser la tranchée de la liberté » (L).

En décembre, contre « L'offensive du maréchal Pétain », les *Libres Propos* ont protesté à leur manière. À la question : « L'Université sera-t-elle mise au pas ? », il était répondu par un groupement de textes présenté par une Note de Michel Alexandre : « On reproduit ci-dessus l'essentiel du discours mémorable prononcé le 3 décembre par le Maréchal Pétain, devant l'Élite parisienne, au dîner de la *Revue des deux*

Mondes. Ce projet de militarisation intellectuelle (« L'École antichambre de la caserne » selon l'excellente expression de G. Lapierre) est commenté dans le présent Cahier par Alain (Propos XCII), par Stendhal (aux Anniversaires, p.629), par Paul Valéry (*Discours à l'Académie* du 20 décembre, prononcé devant le Maréchal Pétain »).

« Aux enfants, disait Alain dans le Propos signalé, on ne peut mentir, C'est ce que le militaire ne peut comprendre (...). La paix c'est la reconnaissance du semblable. Ainsi la guerre ne dure que par l'espoir de paix, et je dirai même plus justement par le serment de paix (...). Eh bien la paix c'est l'humanité même ; c'est l'honneur trouvant enfin ce qu'il cherche, c'est-à-dire une parole, une foi, un respect. Faites bien attention, Monsieur le chef de guerre. Votre inflexible énergie ne pouvait rien, si elle ne trouvait pas sur quoi s'appuyer ; et il faut de bien grandes idées ou tout au moins de grands pressentiments, pour faire accepter la mort à qui pourrait si aisément la donner » (XCII).

Citons aussi la curieuse aventure du Congrès de Nancy de la Ligue des Droits de l'Homme en avril. Ce scandale-là tenait de plus près aux *Libres Propos*. Malgré l'Union sacrée antifasciste, une bataille rangée opposa la minorité pacifiste de la Ligue (Challaye, Bergery, Emery, Alexandre) à la majorité : la première demanda l'exclusion de Herriot, pour avoir forfait aux Droits de l'homme dans l'Affaire des balayeurs de Lyon, et elle l'obtint ! D'où démission du président de la ligue, Victor Basch et chants de victoire dans le parti de la paix. Alain, averti par les journaux, nous envoya un télégramme de félicitations à Nancy... Et ce fut dans le numéro de mai le Propos XXXIII :

« J' imagine le Lyonnais contemplant du haut de la célèbre colline cette sorte de cuve bouillonnante d'hommes et de travaux et pensant sérieusement à l'effet d'une centaine de bombes jetées là-dedans (...). Mais moi, se dit l'homme, devant cette grande vallée pleine de travailleurs, de femmes, d'enfants, de vieillards, aussi serrés que des

épis, je jure de m'opposer à cet étrange aveuglement, quand je devrais risquer tout ce que j'ai. Or celui qui a pensé ainsi, qui a parlé ainsi, ce n'est pas Herriot, maire de Lyon (...) c'est l'éternel lampiste, c'est lui qui s'est improvisé tribun du peuple ».

Mais le grand scandale propre aux *Libres Propos* était encore à venir ; c'est celui qui provoqua en juin 1936 l'éclatement du C.V.I.A. et ramena les *Libres Propos* à leur vocation de non conformisme. On peut dire que toute l'action d'Alain, depuis son retour de la guerre, s'est rassemblée en une mise en garde contre la violence, contre cet « explosif » que chacun porte en lui, la colère source du courage. Dans la pratique politique c'était découvrir le double piège de la guerre contre la guerre, de la guerre pour la révolution. Le glissement du communisme de Staline, de la paix à la guerre, qui s'annonça dès 1934, après l'assassinat de Serge Kirov, rendit le péril imminent et durant toute l'année Alain a essayé d'amener les vrais croyants, ses camarades, à s'interroger sur la guerre et la révolution. Sa ligne de conduite est définie dans une lettre à Cancouët de janvier 1936 :

« Ce que vous m'écrivez est réconfortant. Il est clair qu'on a tout le monde ou presque contre soi. Tous se précipitent dans le piège à rats ; la paix par la guerre, c'est honorable mais c'est bête (...). Le peu que je fais à Vigilance, je le fais de loin, sans grand espoir de pouvoir faire mieux. À mon sens il faut éviter 1° d'être mené par les Moscoutaires ; 2° de rompre avec eux. C'est toujours la même chose ; cela semble impossible ; il faut l'essayer et ne pas se rebuter ».

En avril il traçait déjà les limites de ce qui, dans l'immédiat, « dépend de nous » :

« Nous travaillons à former un bloc des gauches où l'on tiendra ses promesses beaucoup plus loin que le second tour. Et nous ferons une

navigation prudente et difficile, sous les libres huées des Importants. C'est peu brillant, mais on devrait savoir, et chez nous on sait, que toute politique brillante est folle » (XXXII).

N'en demandons pas trop ! Et une fois de plus il définit sa tâche de journaliste :

« Si vous voulez faire de la politique amusante, il faut jeter les vieux meubles par les fenêtres. Pour mon compte je n'ai jamais pris la politique comme un jeu qui m'aurait préservé de l'ennui, et dans lequel j'aurais pu gagner quelque chose. Au contraire j'ai pris sur un temps toujours trop court à mon gré, et toujours rempli à déborder, quelques heures pour remettre en forme des idées qui ont traîné partout, quelques heures pour obtenir que le citoyen, lui aussi fort occupé, veuille bien donner audience à quelques principes tirés du bon sens, ce qui doit suffire contre les tyrans toujours armés et toujours prêts. Je n'écris pas pour ceux qui cherchent le pouvoir ; ceux-là me sont dès maintenant suspects et me seront quelque jour ennemis. J'écris pour ceux qui ne font point métier de politique, et qui voudraient bien qu'on ne se moque pas d'eux.

La République que nous avons ne ressemble en rien aux régimes mussolinien ou hitlérien. La Raison d'État n'y est pas toute la raison. Obtenir cela d'animaux aussi prompts, aussi passionnés, aussi intelligents pour nuire que sont les hommes, c'est une sorte de miracle et je vous annonce que vous ne verrez jamais mieux (...). Que de précautions pour que le remède à l'injustice ne soit pas une autre injustice ! Tout considéré la révolution est faite chez nous. Toute l'injustice se meut dans l'ombre » (XXXVIII - Mai).

Et gare à l'économique, disait-il dès le mois de mars :

« Ma grande objection à l'argent c'est que l'argent est bête. Ne regardez pas par-là, ou bien vous perdrez l'esprit. (...) Corrompre ce n'est

qu'enrichir (...). Cette simple invasion de prospérité [chez les serviteurs de l'État] a déporté le jugement humain de Solon à Crésus. Nous revenons de là et j'avoue que je ne crains pas de nous voir un peu nus. Toute pensée et toute justice vient de pauvreté générale et non pas de richesse générale » (XVII).

En août, contre les tentations de la force, rappel à l'identité humaine :

« Je ne crois pas aux monstres ; je crois que tout homme est un monstre quand il est pris dans une situation où c'est la force absolument qui décide » (LIX).

« On voudrait écrire un Traité de la Violence qui ne serait ni un conseil de violence, ni une flatterie aux violents. (...) Je cherche un homme fort qui soit juste. Je l'ai quelquefois trouvé. Mais il perd patience à la fin. En sorte que nous sommes tous guerriers en imagination (...). Aussi nous forçons en pensée celui qui n'obéit pas à nos pensées (...). Là-dessus je ne voudrais pas dire que l'homme est barbare et méchant ; je dirais seulement qu'il est violent à l'occasion, et que les institutions politiques ont pour fin d'éviter l'occasion. Hitler n'étonne que ceux qui ne se connaissent pas eux-mêmes (...). Sauvagerie et brutalité ne sont point dans le passé, ni dans les forêts inextricables, ni dans les montagnes inabordables ; elles sont dans nos muscles si prompts à s'irriter et à se gonfler devant la moindre résistance. Pour mon compte je me représente très bien mon marchand de beurre en Danton, mon cordonnier siégeant au tribunal révolutionnaire (...). Semblable au pilote qui évite les vagues et se relève à chaque fois, nous naviguons au plus près de ces redoutables passions qui n'attendent que d'être justifiées par la raison pour faire les folles. Pour qui voit les choses

ainsi la paix est par elle-même justice et raison ; elle passe avant tous les autres biens.

Vous pensez que je parle ainsi parce que j'ai peur. Tel est en effet l'argument qui allume les guerres ; et il allume les guerres justement parce que l'homme n'est pas un animal peureux. Et si je crains la violence c'est justement parce que je n'en ai pas peur, parce que je sens la colère bondir, parce que je sens la pitié ajournée, parce que je me vois le plus fort et mes adversaires en petits morceaux. « Tout beau ! », me dis-je à moi-même comme on dit à son chien (...). La forme humaine qui est prompte et puissante, enferme une guerre toute prête (...). Tout homme est une brute indomptable dès qu'il entre en action contre l'homme. Cette chasse est sacrilège, on le sent bien ; mais cela excite la fureur (...). C'est pourquoi il ne faut compter ni sur la peur, ni sur la sagesse, ni sur la pitié ; mais plutôt par des barrages d'institution, rendre l'occasion rare et presque impossible. C'est pourquoi la plus sauvage erreur politique est de vouloir un peuple en défense et de lui mettre aux yeux la violence comme le plus grand de ses devoirs » (LXII - août 1934).

Justice méprisée :

« Les Croix de feu ont choisi la discipline (...). Le mal de guerre est un mal d'orgueil (...). Et les chefs de persuasion et d'arbitrage seront toujours faibles à côté, c'est-à-dire que le grand danger qu'ils courent est d'être méprisés de leurs amis, justement à cause de cette modération qui est de leur essence. C'est que nous suivons tous, de premier mouvement, le héros qui nous promet que nous aurons la tête cassée. De là tant d'agréables trahisons et j'allais même dire honorables. Il est moins brillant d'être juste selon la balance » (LXIX - septembre).

Optimisme et courage :

« On conviendra qu'il est trop facile d'être optimiste quand tout va bien. C'est au contraire quand tout va mal que le lutteur se reconnaît et se rassemble ; c'est alors qu'il a besoin de lui-même ; et, par le bonheur de ses expériences, il sait que cette ressource est toujours la seule. Ainsi il ne cherche point si l'on peut être optimiste, mais il sait qu'il faut l'être ; et que plus il est difficile de l'être, plus aussi il est nécessaire de l'être. Et telle est la partie la plus rare du courage. Les plus grands hommes sont sans doute ceux qui, quand tout va mal d'entrée, reconnaissent aussitôt l'ordinaire des choses et le vrai visage de la nature, et de cela même prennent courage au moment où l'homme naïf perdrait courage. Et ces invincibles sont les vrais optimistes » (LXXV).

Et dès septembre 1934 Alain doit renoncer à « signer d'avance » comme il s'était promis de le faire, au CVIA :

« Le Pouldu ; le 22 septembre 1934. — Mon cher Michel, un mot au galop pour expliquer mon refus de signer la pétition concernant le Droit Européen et Thaelmann [Secrétaire du Parti communiste allemand, emprisonné par Hitler]. L'idée d'un droit qui régnerait partout (excepté en Allemagne, en Italie, peut-être en Russie, peut-être en Serbie, etc.) rappelle les discours du temps de la guerre. En tous pays, et certainement en France, la raison d'État annule le droit, comme nos conseils de guerre l'ont assez prouvé (...). C'est vous dire que je ne comprends nullement la lutte contre le fascisme comme divisant de nouveau les nations en deux groupes, le bon et le méchant. Non pas, mais dans toutes les nations un petit noyau de tyrans qui peuvent gouverner par l'affolement du centre (...). Ces idées feraient un article ; mais à quoi bon ? Qui voudra croire que la France n'est pas

plus civilisée que l'Allemagne ? Choses déplaisantes à dire. Je m'en tiens à un refus ferme, dont vous donnerez les raisons si cela vous plaît ».

Une nouvelle tribune, *L'École libératrice*, le journal du Syndicat national des Instituteurs, s'était ouverte aux Propos inédits, (car elle en reproduisait de diverses époques depuis longtemps) : un ou deux y parurent désormais chaque mois.

En février s'était fondée *la Critique sociale*, « revue d'analyse prolétarienne », où Simone Weil a beaucoup écrit. Les *Libres Propos* y puisèrent largement ainsi que dans *la Flèche de Lyon*, dirigée par Emery.

Et les *Oeuvres*, si haut au-dessus du tumulte : *Les Dieux*, comme on a vu, en avril (Gallimard) ; les *Propos de Littérature* (Hartmann) ; les *Propos de Politique*, en janvier (Rieder).

NEUVIEME ANNÉE – DEUXIÈME SÉRIE

JANVIER – DÉCEMBRE 1935

(102 Propos)

La Violence, avec quelle rapidité elle progresse ! En mai 1935 est signé le « Pacte d'assurance mutuelle franco-soviétique » (pacte Laval-Staline) : du jour au lendemain les communistes en France et dans le monde devaient se trouver changés en soldats de la guerre antifasciste. Avant et après le Pacte, menace partout. En 1935, plébiscite de la Sarre, guerre d'Éthiopie, toutes les tragédies du nazisme, terrorisme en Allemagne, terrorisme en Russie¹⁴. En 1936 mêmes violences, victoire

¹⁴ On se souvient peut-être que Victor Serge, écrivain politique et romancier, retourné en Russie au début de la révolution, avait été en 1933 déporté, sans jugement, en Sibérie. Un Comité, animé par Magdeleine Paz, devait réussir par une sorte de prodige à la fois de passion pour la justice et d'intelligence, à obtenir la liberté de Victor Serge. Le numéro de février reproduisait un « Appel au secours » pour le soutien matériel du déporté. Une note de Michel Alexandre précisait à cette occasion la position des *Libres Propos* à l'égard des divers terrorismes : « Nous nous associons de tout cœur à cet Appel. Inversement nous n'avons pas publié jusqu'ici les lettres ou même les articles fort émouvants qu'on nous a envoyés au sujet des exécutions sommaires qui ont suivi en U.R.S.S. l'assassinat du chef bolchevik Kirov (...). Le difficile ici n'est pas tant de s'indigner ; il est de poser correctement les problèmes. Même devant les excès commis par des régimes aussi rétrogrades que les régimes fascistes d'Europe centrale et Sud-Orientale, nous n'avons jamais voulu remplir ces *Cahiers* de protestations. En revanche, même s'il s'agit d'un régime aussi novateur que l'U.R.S.S., nous refusons de déraisonner et d'appeler procédure de justice ce qui n'est — utile ou inutile — qu'acte brutal de guerre ou de représailles. Cela dit la question même de la dictature reste entière ».

de l'Italie en Éthiopie, déroute de la SDN. Le succès électoral du Front Populaire en France n'est qu'un sursaut d'espoir, bientôt suivi par la guerre d'Espagne, galop d'essai de la guerre.

Le 16 avril Jules Isaac demandait dans une lettre aux *Libres Propos* : « Existe-t-il encore une route qui ne mène pas à l'absurde ou au chaos ? ». Mais la volonté de salut demeurait, Jean Guehenno écrivait (*Europe* du 15 avril) : « Commettrons-nous la même faute que nos aînés ? La faute des hommes de quarante ans en 14 n'est pas d'avoir voulu la guerre mais de ne pas avoir voulu la paix ».

Parce qu'ils avaient de toutes leurs forces voulu la paix — ô vicissitudes de la politique — les *Libres Propos* allaient-ils être entraînés dans la nouvelle guerre pour le Droit ? Casse-cou ! répétait Alain en juillet :

« Il faut redire qu'il n'y a pas de guerre qui soit réellement pour le droit. En intention peut-être ; mais les effets vont tous contre l'intention. (...) La méthode de forcer est trop honorée. Lever une armée est un moyen de gouvernement ; et bref chacun exerce toute la puissance possible. Les idées nobles se dissipent comme des fumées. Les obstinés qui comptent sur persuasion et instruction font rire ; on les dit niais et quelquefois lâches. Ce dernier reproche fait rire, il est vrai, ceux qui ont fait la guerre ; mais les jeunes finissent par en être troublés. Finalement les amis de la paix forment aussi leurs bataillons et le haut adjudant rit bien.

Si l'on veut renouveler l'analyse politique il faut porter l'attention sur la notion de police. Car la police n'est pas l'armée et n'emploie pas les moyens de l'armée. Il ne faut pas se laisser tromper par les armes. L'armée sert à décider par la force dans un cas disputé et auquel on ne trouve pas d'autre solution. Or la police ne fait jamais qu'exécuter une sentence arbitrale. On peut tout critiquer et l'arbitre n'est certes pas infaillible. Toutefois nul ne nommera arbitrale une sentence imposée par le parti le plus fort. Un juge menacé n'est pas un juge. (...) Il faut

tenir ferme à cette précieuse idée, d'après laquelle aucune force ne peut décider jamais d'aucun droit. La Russie des Soviets a fait du neuf, oui, certes, lorsqu'à Brest-Litowsk elle a déclaré la paix à son ennemie, sans se soucier du consentement de l'ennemie, ni de la coutume, ni du traditionnel honneur. Mais quand elle veut prouver maintenant que l'homme libre des temps nouveaux est capable de se faire tuer joyeusement pour la conquête de l'air, cela est bien vieux. (...) Est-ce que les héros commenceront toujours par mourir ? Est-ce que le courage occupera toujours la scène pendant que la justice attendra encore quelques siècles ? Et cette même Russie libre, cette Russie qui n'a pas peur, va-t-elle demander à son tour la sécurité impossible, la sécurité comme la voulaient Poincaré et Barthou ? C'est promettre aux communistes le même esclavage militaire, le même travail fou employé à détruire, les mêmes nuées d'avions, les mêmes éventrements, les mêmes incendies, les mêmes asphyxies. C'est les former encore une fois à ce jeu sauvage où les meilleurs sont détruits à coup sûr. (...) Ainsi les mêmes discours à Moscou qu'à Paris, à Berlin, à Rome » (LVII).

En septembre il adjure les redoutables amis de la paix :

« Les amis de la paix tiennent leurs conseils (...) et j'avoue que l'Allemagne nous fournit un admirable prétexte de partir encore une fois en guerre pour tuer l'esprit guerrier. Encore une fois les sentiments généreux, l'horreur des persécutions et des proscriptions, l'espérance de temps meilleurs où il n'y aura plus ni tyrans ni marchands de mort, tout ce qu'il y a de meilleur en chaque homme, se retourne contre l'homme et médite d'horribles massacres par amour de la paix. Cette contradiction n'est pas d'aujourd'hui. Napoléon ne parlait que d'organiser la paix ».

*

* *

Au *Comité de Vigilance* la menace d' « enrôlement » grandissait. Les partisans de la « Paix indivisible », c'est-à-dire de l'alliance des démocraties contre le fascisme, se renforçaient. Alain presque douloureusement, invoque contre le Romain Rolland qui avait trouvé « sa » guerre, l'auteur de *Liluli* :

« Romain Rolland est le grand remueur d'esprits. Il jette toutes les idées par terre, et nous laisse là. D'autres estiment plus sage ou plus habile de refaire l'édifice sans troubler les locataires. Aussi combien de penseurs essaient de mettre debout une sorte de justice en laissant dans les possibles la guerre, cette totale injustice. Pour dire vrai, il y a des siècles que les penseurs travaillent ainsi pour les tyrans. Les doctrines du droit sont faites dans les prisons, et cela se voit. Platon est l'inventeur de cette terrible image ; mais il ne vise que le tyran ; la guerre va de soi dès que la République est gouvernée par les meilleurs. Où Platon a trahi, on peut trahir ; aussi la doctrine roule de siècle en siècle, jusqu'à cette perfection de politesse où nous la voyons maintenant. La guerre injuste est au-dessous de l'assassinat, mais la guerre juste est une guerre sainte. Preuve qu'il fallait secouer un peu plus fort et mettre d'abord la doctrine en morceaux.

Romain Rolland pousse son cri fameux : « Aux peuples assassinés ». Tout le monde a compris. Il n'y a pas des peuples assassins et des peuples assassinés. Tous les peuples en guerre sont assassinés. Par qui ? On le voit aussitôt et quand on l'a vu, on ne peut plus l'oublier. Pourquoi ? On le comprend. En tous pays les pouvoirs jouent leur jeu. En tous pays l'inégalité de droit et de richesse se refait par le massacre des justes. La liberté, pour laquelle tous se battent, est perdue dans la poussière du combat. La patrie on la veut libre, et c'est pour cela qu'on se bat. Mais la guerre fait jouer ses lois de structure et de fonction. La liberté est perdue dans la guerre même ; elle est perdue par la seule idée de la guerre. Ainsi les hommes les plus généreux sont dupés comme

des enfants ; et, comme ils meurent promptement, la duperie est oubliée, et tout recommence. « Allons, enfants de Liluli ».

Liluli, c'est l'illusion ; c'est ce qu'on croit toucher, ce qui s'envole toujours, ce qui est toujours loin, ce qui est toujours beau (...). J'admire qu'un livre comme Liluli [où « tous sont jugés sans retour »] n'ait pas été brûlé publiquement en tous pays. Cela est irréparable » (XXIII, 25 janvier 1936).

*« Quand j'écris sur la guerre, déclare-t-il en mars, je suis surveillé par deux hommes qui me ressemblent comme deux frères. L'un est le Marxiste et l'autre le Jacobin » (XXX). Dans *Vigilance* (N° du 20 mars) il s'adresse au premier par un *Propos* qui est reproduit dans le fascicule 2 de *Feuilles Libres*, *Propos XCI* :*

« Beaucoup d'hommes libres et justes se disent que la guerre est partout dans les changements de l'histoire, qu'elle répond sans doute à quelque loi, et que si par la guerre on parvient à un régime plus raisonnable, ce n'est pas trop cher payé. Or je ne vois pas pourquoi on se résignerait à l'inégalité, à l'exploitation de l'homme par l'homme, à la prostitution publique et réglementée, enfin à des maux qui sont aussi anciens que la guerre, aussi prompts à revenir, et qui dépendent vraisemblablement des mêmes causes que la guerre. Nous avons en commun, je le crois, cette idée qu'il ne faut pas se résigner à un mal sous le prétexte qu'il est bien ancien.

Comme il y a une contradiction dans le droit de propriété, et maintenant bien connue, qui fait que la propriété, très raisonnablement fondée sur le travail, arrive à séparer le travail et les moyens de production, de même il y a cette contradiction dans la guerre que, fondée sur la valeur courage, qui certes n'est pas méprisable, elle la rabaisse inévitablement

par le massacre des plus courageux. Regardez bien ; la guerre élève, c'est assez visible, ceux qui par leur situation échappent à l'épreuve du danger. Il n'en peut être autrement. (...) La plèbe combattante, y compris les officiers subalternes, se trouve donc violemment séparée des chefs réels. Il y a deux classes à la guerre. Et de même que dans les travaux de la paix ceux qui s'enrichissent ne sont pas ceux qui travaillent, de même à la guerre ceux qui moissonnent la gloire ne sont pas ceux qui se sacrifient. Les pouvoirs se sentent méprisés et deviennent plus méprisants que jamais. Belle préparation à une existence fraternelle et juste ! (...) Tous les fascismes naissent de la guerre et préparent la guerre. C'est par cette vue que l'on comprend qu'il n'y a pas de guerre juste. Le peu de justice qu'on obtient peut-être par la victoire est comme rien en regard de la profonde injustice qui supprime en leur bel âge ceux qui étaient le plus dignes de vivre » (XII).

On dira : Quoi de plus simple pour Alain et ses *Libres Propos* que de sortir du Comité de *Vigilance*, s'il était devenu un piège, et de retourner à leur solitude ? Non pas si simple. D'un côté il y avait le mythe de l'unité, si bien dite unité d'action. De l'autre la tentation de conserver à Alain et à la paix le poste de *Vigilance* qui paraissait disposer de quelque pouvoir temporel, si dérisoire qu'un tel leurre apparaisse aujourd'hui. Le combat fut âpre, sous des formes qui, on vient de le voir, demeurèrent courtoises. Les communistes (Langevin, Baby, Joliot-Curie, Cogniot, Maublanc, J.-R. Bloch, Marcel Prenant, André Wurmser, etc.) se défendirent longtemps. C'est seulement en mai 1936 que, mis en minorité au Congrès, ils durent quitter la place. Non sans quelque stupeur. En de tels conflits à l'intérieur d'un groupe, la règle était qu'ils forcent leurs adversaires à s'en aller. Le CVIA pacifiste parvint à se maintenir jusqu'au terme extrême d'août 1939 avec Paul Rivet et Alain, avec Pierre Gérôme, Henri Bouché, Jules Isaac, Colette

Audry, Robert Barral, Casati, etc. ; avec l'appui de sections de province : Lyon (Emery), Nîmes (Raulet), La Rochelle (René Château), Rouen...

Mais la vraie raison de la rupture, indépendante de tout événement, écoutons Alain l'exposer dans une lettre à Paul Rivet et Paul Langevin, du 5 janvier 1936 : le CVIA a manqué à sa fonction, laquelle était tout simplement de penser.

« Mes chers amis, il faut que je me résigne à ne pas vous voir et à n'agir que par l'écrit. C'est une nécessité de maladie ; je n'ai pas à m'en plaindre ; je dois en tirer parti.

J'ai approuvé Vigilance sans aucune réserve. Je suis capable d'apprécier, même de loin, la sincérité de chacun, et j'admets toutes les suites de la liberté. Je veux seulement parler ou écrire à mon tour. Et cette revendication si simple, et d'ailleurs non contestée, me donne l'idée d'une espèce de réforme à proposer, qui concerne le bulletin Vigilance. Il se présente bien, il est très lu, on n'y trouve rien. Je le voudrais bouillonnant de liberté.

Il y a des partis chez nous et des dissentiments qui ne me font point peur. Je voudrais que Vigilance offrît une surface de papier égale à chacun des groupes qui se sont unis contre le fascisme ; par exemple : communistes, socialistes, syndicalistes, anarchistes, radicaux. Chaque numéro devrait contenir des thèses de ces différents groupes et d'autres encore, sans aucune censure ni exclusion. Ainsi je vous donnerais, pour chaque numéro un propos ou deux (au compte de l'anarchiste ou du radical). Bayet y donnerait un son un peu différent. Le marxiste y dirait librement son avis ; le moscoutaire aussi. C'est alors qu'on pourrait se

faire une idée de la libre amitié qui nous unit tous, car on en juge très mal si l'on croit que l'amitié nous détourne de parler franc.

Par exemple au sujet de la guerre et de la paix, je ne vois pas que les hommes libres aient une doctrine commune. Les uns penchent, sans toujours s'en rendre compte, vers la guerre préventive qui abolira les dictatures militaires. D'autres cherchent obstinément les moyens d'éviter toute guerre et même la guerre du droit. J'aperçois que si nous laissons périr la liberté de tout dire sur ce dangereux sujet, nous retomberons aux lieux communs de Poincaré, à quelques mots près.

Nous devons à notre beau titre de Vigilance de donner au monde le premier exemple peut-être d'une presse libre, car je n'appelle point libre une presse inspirée par un ou plusieurs hommes si éminents qu'ils soient, qui n'y voient qu'un moyen de répandre les opinions dont ils se sont persuadés. Il me semble qu'à nous trois nous représentons assez bien un autre genre de direction, et un genre de direction tout à fait nouveau. Car heureusement nous ne manquons pas d'obstination, et aucun de nous ne consulte le voisin. J'avoue que de telles dissidences me réconfortent. C'est pourquoi nous sommes très propres à sauvegarder, dans les colonnes de Vigilance, le droit de tout dire. Il y a un moment où l'esprit le plus dogmatique doit se mettre tout entier dans les raisons qui lui sont le plus opposées ; vous savez par expérience que c'est ainsi qu'on réfléchit. Il faut que cet effet de culture passe dans nos amis les prolétaires ; ils le savent ; ils le sentent ; ils touchent la liberté du doigt ; et souvent, comme nous aussi, ils la manquent, par l'ivresse d'agir qui en effet repousse la dissidence ; mais il faut pourtant que la dissidence s'exprime, car elle n'est autre chose que la pensée. Au rebours, il est proprement fou de régler la pensée sur l'action ; et c'est par là que toute action devient un militarisme sans pensée.

Je propose donc à nos amis d'essayer de cette liberté dans Vigilance ; je veux dire qu'au lieu que chacun veille à ce qu'il n'y paraisse rien qui lui déplaît, tous veillent afin que soit dit librement tout ce qui entre nous peut déplaire. Et j'insiste sur ceci qu'il vaut mieux écrire que dire, afin que les passions si naturelles en toute assemblée ne viennent pas rompre l'unité des pensées qui fait une si belle querelle. Et c'est ainsi que je conçois la Vigilance aux yeux ouverts. Salut et fraternité »,

« La vigilance aux yeux ouverts », le « tout ou rien » de la pensée, voilà sans doute la vraie définition du journalisme pour Alain, ce qui condamnait les *Libres Propos* à la solitude, ou, si l'on préfère, leur en assurait le privilège.

À travers la tourmente qui soufflait à la fois sur le CVIA et sur le monde, qu'advenait-il d'eux ? Ils approchaient de leur fin. En dépit d'honorables résistances, les Feuilles de couverture, au lieu d'être devenues un journal pensant, digne de quelque République platonicienne, suivaient des voies de moins en moins étroites. L'équipe des « fidèles », absorbée par le CVIA, détournée par la propagande (articles, conférences, meetings, participation à des Commissions, à des Congrès, etc.) pliait sous un travail inhumain. Cela ne pouvait durer malgré le renfort toujours renouvelé des jeunes : élèves de la rue d'Ulm, assurément, mais aussi Normaliens de Saint-Cloud, avec Georges Lamizet et un vigoureux et virulent afflux de Sévriennes animées par Suzanne Vayssac (Mme Frammery). Un « avis » dans le numéro de juin fut le premier signe de détresse : « Le retard de ce numéro, et sa brièveté [19 pages d'Annexes au lieu de 40] sont dus au surmenage que la formation et l'orientation du « Front Populaire », nous ont imposé à tous. Nous comptons dans les prochains numéros réparer de notre mieux ces insuffisances. N.D.L.R. ». « Insuffisances », lisons symptômes. La Chronologie ne fut pas reprise, et dès le numéro de septembre, qui devait être le dernier, la suprême transformation des *Libres Propos* est

annoncée, de façon très discrète et presque détournée. En tête des Annexes était reproduit un article d'Alain sur Victor Hugo : « La situation du poète » paru dans un numéro spécial d'*Europe* du 15 juin ; en note à cet article on pouvait lire : « Certains de nos lecteurs connaissent déjà cette étude d'Alain (...). Nous sommes joyeux de terminer par ce texte immense la série actuelle des *Libres Propos* au moment même où, sous forme nouvelle, ils vont ressusciter ».

Comme en 1924 avec *l'Émancipation*, il s'agissait d'une alliance ; cette fois avec une nouvelle revue, les *Feuilles Libres de la Quinzaine*, fondée par Léon Emery, et aussi, nominalement du moins, par Michel Alexandre. En fait située à la pointe du combat pacifiste, l'entreprise a été portée et dirigée par la volonté et le désintéressement d'Emery et son inlassable travail. Imprimée à Lyon la revue avait des assises provinciales, et une vaste audience chez les instituteurs. Aux « mille lecteurs » d'Alain, il était proposé : « Abonnement indivisible à *Feuilles Libres de la Quinzaine* (22 cahiers par an) et au *Journal d'Alain, recueil intégral des Propos d'Alain*, paraissant périodiquement en cinq Cahiers. Un an : 20 F ». Dès lors la vieille équipe des Annexes partagea son travail entre *Feuilles Libres*, auxquelles Emery suffisait presque seul et *Vigilance*, dont elle dut, surtout après la scission, prendre la charge en grande partie. Alain continuait, sans changement, son action dans les divers journaux et revues qu'on connaît ; les deux ou trois Propos destinés chaque mois à son « Journal » paraissaient maintenant dans *Feuilles Libres*. Résurrection, terme ambigu. Pour les « Feuilles de couverture » c'était la mort. Le *Journal d'Alain* continuait. Les 5 fascicules de *Feuilles Libres - Journal d'Alain* contiennent exclusivement les Propos et les « Messages » et articles d'Alain, dont un Hommage à Romain Rolland¹⁵. Les Propos trouvaient la forme

¹⁵ Voici la distribution des 73 derniers Propos :

première que Michel Alexandre avait proposée à Alain en 1921, forme pure, solitude intégrale, celle qu'il avait refusée.

*
* *

L'agitation de ses « fidèles », cette mise en question de l'existence des *Libres Propos*, à quel point elles étaient étrangères à Alain ! Sa volonté et sa foi étaient demeurées entières et l'avenir le plus « ambitieux » toujours ouvert devant le projet, ou le rêve, du « seul » journal « libre » du monde. Il l'avait dit, on l'a vu, dans sa lettre du 5 janvier 1936 sur *Vigilance*. Quelques jours après, le 14 janvier, il le redisait dans une lettre à Simone Weil, où s'exprimait, avec plus d'assurance encore, son espoir - que rien n'avait pu décourager - en la jeunesse. C'était au sujet de la longue étude (publiée en 1955 sous le titre *Oppression et Liberté*) qui n'avait pu paraître à l'époque en raison de la disparition de la « Critique sociale ».

« Votre travail est de première grandeur ; il veut une suite. Tous les concepts sont à reprendre, et toute l'analyse sociale à refaire. Votre exemple donnera courage aux générations déçues par l'ontologie ou par l'idéologie. La Critique attend ses ouvriers. Pourrez-vous former un plan de travail ? ou seulement l'esquisser ? En tout cas votre dernier

1935. Neuvième année, n° 10-11-12 ; 17 Propos de dates dispersées de mars à novembre.

1936. Nouvelle Série. Dixième année : n° 1, 15 février, 22 Propos (décembre 1935-15 janvier 1936) ; n° 2, 15 mai, 19 Propos (25 janvier-5 avril 1936) et 13 pages de Messages ; n° 3, 15 août, 18 Propos (1^{er} mai-8 juillet 1936) et 19 pages d'Articles et Messages) ; n° 4, 15 décembre, 19 Propos (25 juillet- 1^{er} novembre 1936).

travail indique un large chemin. Les Libres Propos qui n'ont encore attrapé que des lambeaux d'idées, pourraient devenir les Cahiers de Critique de l'avenir prochain. Pensez-y. (...) Un travail si nouveau (Kant continué) doit se garder de toute apparence de polémique. Je vous le dis comme je le pense. Mais il est bien entendu que si les L.P. vous impriment, votre texte sera absolument comme vous voudrez. (...) Il est seulement vrai à mes yeux que l'indignation seule est capable de vous détourner de votre mission. Retenez ce que j'ai dit : ce qui est misanthropique est faux, etc. » (cf. Bulletin n° 1).

Je n'ai pas oublié le jour où Alain et mon mari, au Vésinet, rivalisaient d'enthousiasme devant ce texte de « la Martienne », c'était ainsi qu'Alain avait surnommé l'élève aux grosses lunettes, tombée un jour dans sa classe d'un très haut ciel. Sa « mission », Simone Weil devait l'entendre autrement et déjà elle ne songeait guère à accepter l'offre qu'Alain lui faisait des *Libres Propos*. Qui débrouillera le problème, important en existence et en essence, des rapports d'Alain et de sa « grande » élève ?

Mais je reviens aux *Feuilles Libres*. Ce n'était pas sans appréhension, on le devine, que nous venions, en septembre 1935, présenter le nouveau projet à l'arbitrage d'Alain. La mort des Pages de couverture ne pouvait pas ne pas le décevoir, on vient de le voir (bien qu'il dût s'interdire la déception, forme perfide du regret). Il l'a accueillie aussi simplement que s'il se fût agi d'un minime changement et accepté sans discussion : faire place à la liberté lui était aussi naturel qu'un geste de politesse. Les Annexes c'était notre affaire, et nécessités font loi. Sa générosité dans la pratique l'a fait se vouloir solidaire de la nouvelle revue presque autant que des *Libres Propos*. Néanmoins il gardait une sorte de tendresse pour les petits cahiers blancs, toujours imprimés à la Laborieuse et où se rassemblaient en leur disparate les Propos envolés

à travers le monde. En décembre 1935 Mme Morre-Lambelin écrivait : « Enfin un exemplaire du *Journal d'Alain* [le fascicule d'octobre-décembre 35] si impatientement attendu m'est arrivé. Joie sans mélange à retrouver la précieuse brochure en sa forme consacrée par bientôt quinze ans de durée. Le Maître a lu toute la brochure et a été très content ». En signalant que certains Propos de *l'École Libératrice* n'avaient pas encore été reproduits, elle ajoute : « Comme la collection intégrale des Propos ne peut se trouver que dans les brochures, il faudra bien les donner, Alain le souhaite autant que moi. Si nous voulons qu'après nous il soit possible de trouver rassemblés tous les Propos d'Alain, il ne faut pas laisser tomber ceux de *l'École Libératrice*, on n'irait pas les chercher là ». La foi d'Alain en l'efficacité des Propos, telle qu'elle se reflète à travers Mme Morre-Lambelin, est restée intacte : « Ce matin, le Maître a écrit le plus beau Noël qu'il ait encore écrit (métaphysique, moral, politique) [voir les Propos-Pléiade]. Il mériterait d'être affiché sur les murs de Paris pour que tout le Front Populaire et les autres le lisent ce jour-là. (...) La joie de ce Propos fait prendre à Alain vaillamment les rhumatismes et à moi mes étouffements... ».

*
* * *

C'est en ces mêmes mois de l'été et de l'automne 1935 qu'Alain écrivait *Histoire de mes pensées*, ce regard d'ensemble sur lui-même et presque un testament. Au début de ces pages j'ai proposé l'idée que les *Libres Propos* pourraient être situés, face à *Histoire de mes pensées* d'Alain, et en opposition avec elle, comme la trace ou le témoignage de ses actions politiques. Je le maintiens. Mais que le partage soit difficile, il le montre lui-même en commençant son récit :

« On dira qu'il y a trop d'artifice à séparer les pensées des actions ; je veux dire tout de suite qu'il n'y a jamais eu en moi une telle séparation.

Bien au contraire ce sont mes pensées qui n'ont cessé de me nettoyer de désespoir en m'offrant toujours et encore maintenant des problèmes très pressants à examiner, ou en d'autres termes une bêtise à surmonter ; le reste allait comme il pouvait par des décisions hasardeuses et un parfait mépris de l'opinion, qui m'aurait mené fort loin si je n'avais pas été toujours en souci premier de tenir en ordre et équilibre un bon nombre de précieuses vérités » (p.3).

C'est nous dire que le recours à la pensée a porté ses œuvres et sa vie. Pensée d'abord, « être ou ne pas être... ». Mais il semble aussi signifier que la pensée séparée serait « désespoir » ; sa pensée s'est sauvée en s'offrant à elle-même « *toujours et encore maintenant, des problèmes très pressants à examiner* » et sans doute fort souvent en rapport avec « *les décisions hasardeuses* » dont on ne peut répondre. Ces problèmes il se propose de les tenir à distance :

« Je désire raconter ici des heures sans aucune ivresse et la partie enfin de mon existence dont joyeusement je réponds ».

C'est pourquoi, s'il convient de lire *Histoire de mes pensées* dans la sérénité, il importe aussi de se rappeler que les *Libres Propos* en sont comme l'envers ; à distance le tumulte et la « poussière » du combat, non absents. Dans les quelques lignes qu'il consacre aux Propos d'après-guerre, il dit bien qu'il les « écrit toujours » ce qui est autoriser le lecteur à y aller voir. Faire place nommément aux *Libres Propos* et par là à la bataille politique où il était pris alors plus impérieusement qu'il ne l'avait jamais été, eût été contradictoire à son dessein ; et n'aurait-ce pas été presque un geste de publicité pour son « Journal » ? C'est toujours ainsi que Michel Alexandre a compris le silence d'Alain.

On peut donc « répondre » de ses pensées, mais celles-ci ont-elles prise sur le monde, sur ce cours des choses devenu vertigineux ? Les *Libres Propos*, c'était liberté contre fatalité, paix contre guerre, et ils avaient été créés par le soldat démobilisé pour intervenir dans le jeu des puissants. À la bien lire *Histoire de mes pensées* est un Traité de la liberté, donc de la responsabilité. Ce qu'il y a en elle de révolte sous-jacente traduit l'interrogation métaphysique, qui est partout dans les Propos, mais qui se fait plus perceptible et presque anxieuse dans ceux de cette année-là. En janvier 1935 il écrivait :

« Le paresseux est un métaphysicien qui se voit prédestiné à ne rien faire. (...) La liberté est au contraire une idée positive et pratique ou, pour parler autrement, le premier postulat de la dignité. L'idée de révolte y est toute comprise ; et je dirais même que la liberté est subversive par elle-même ; c'est la grande révolte » (II).

Et en avril :

« La doctrine de la liberté ne peut être qu'une mystique de la liberté ; mais attention, je l'oppose à une autre mystique, qui est la mystique du destin. C'est à choisir non pas à prouver. (...) Je dirai que la première condition d'être libre c'est de croire qu'on l'est ou mieux encore de vouloir l'être. Je sais bien qu'il y a réponse à tout. Mais enfin le fou fait n'importe quoi, effaçant l'idée du bien et du mal ; au lieu que l'honnête homme ne cesse de refuser certaines maximes et certaines actions. C'est donc la marque de l'honnête homme qu'il se croit tenu de choisir et donc capable de choisir. (...) Ce qu'on nomme l'attrait du malheur est sans doute quelque chose comme le sentiment de l'inévitable. L'homme sain a juré de vaincre cette tristesse qui nous tombe du ciel, et qui est au fond théologique. Cette guerre qui toujours nous tire comme une

pesanteur, j'en prétends juger sans aucun vertige, et comme s'il dépendait de moi de l'empêcher » (XXX).

Quelques mois plus tard il écrivait la même chose dans *Histoire de mes pensées*, pensée et liberté plus explicitement confondues :

« Le champ du libre arbitre n'a guère été exploré. (...) Je vais aux subtilités, et je suis assuré que la doctrine de la liberté est subtile absolument, par les mêmes raisons que celle de la grâce qui y tient de si près. Et au contraire la doctrine des forces de nature est tout à fait grossière. C'est par là que je hais quelquefois les pensées lâches ; c'est que premièrement je les trouve bêtes, dans le plein sens de ce grand mot. On dira que si c'est vrai d'être bête il faut bien s'y résigner. Mais c'est sur ce point que je prends parti pour l'homme contre la bête ; et cette manière de penser par refus incompréhensibles est elle-même une preuve et une épreuve de liberté » (p. 199).

*
* *
*

Après avoir raconté la fin temporelle des petits cahiers blancs, puis tenté un détour de doctrine dont je m'excuserais volontiers, il faut revenir à Alain journaliste. Ne serait-ce pas céder à l'artifice historique de croire découvrir des différences dans sa pensée et son action, dont l'unité, à travers toute sa vie, aura été peut-être sa création la plus difficile ? Ces deux années des *Libres Propos*, qu'on voudrait plus solennelles et plus sombres parce que dernières, montrent le même Alain journaliste qu'au temps de la *Dépêche*. Il était resté en prise avec l'actualité avec autant et plus d'urgence et bien souvent autant de mordant, de jeunesse. À l'historien futur de le suivre dans le quotidien : plébiscite de la Sarre, nouvelle alliance franco-russe (« *J'ai rencontré enfin vos bolcheviks,*

m'a dit M. de Norpois... » cf. *Propos-Pléiade*). En mai le voilà aussitôt en bataille pour les prochaines élections :

« Si des milliers d'hommes votent calme, la tempête est impossible. (...) Il s'agit de faire l'incrédule devant des opinions qui se croient évidentes ; il s'agit de troubler le jeu des importants et des fanatiques ».

C'est en juin qu'il écrit le texte célèbre : *« Ce n'est pas la tyrannie qui est difficile. Non. C'est plutôt la République qui est difficile »* (XLIX). Et il célèbre encore allègrement le 14 juillet :

« Bon peuple en vérité ! Il n'y aurait qu'à donner un tour de plus à la corde. On ne peut. Pourquoi ? C'est que ce peuple obéit sans croire. C'est qu'il ne cesse jamais de juger. (...) Et parce qu'il est assuré de ne rien croire, c'est pour cela que sur les pierres mêmes de la Bastille il peut danser » (LVI).

En novembre voici Alain devant la guerre, la guerre d'Éthiopie :

« Nous avons eu chaud. Déjà les imaginations vives voyaient avancer à toute vitesse les puissants navires (...) et tous les passages fermés, l'agresseur affamé, le tyran détrôné, choses agréables au cœur des démocrates. Et cependant les âmes fascistes de chez nous méditaient quelque riposte foudroyante sur notre dos ; car c'est toujours la guerre intime qui est l'âme de la guerre étrangère. Ainsi chacun formait une nouvelle Europe selon son désir. (...) C'est ainsi qu'une fois de plus, et de tout cœur, nous cherchions la paix par la guerre.

Il est bien heureux que les hommes d'État, qui sont ici nos avoués, nos avocats et nos notaires, ne prennent pas nos passions et marchandent tout. On pense quelquefois que tout s'arrangerait si ceux qui doivent se

battre étaient chargés de négocier ; mais c'est ce que je ne crois point du tout. L'esprit de combat s'élève si vite dans l'homme jeune, et la dispute l'exaspère si vite, qu'au contraire le parti de se battre serait pris tout de suite. Et j'ai craint un moment que le désir de rendre la liberté à l'Italie, si bien née pour être heureuse, fût aussi fort en tel homme d'État qu'en moi-même. Et pourtant je me méfie d'un héroïsme qui ne coûte rien ; je suis capable de me rappeler à moi-même que lorsqu'on hait le tyran, il faut alors marcher soi seul contre lui, ce qui se peut toujours. Ces pensées sont rafraîchissantes. Heureusement les hommes d'État n'ont rien pensé de ce qu'on voulait leur faire dire. Au lieu de se mettre en colère et de faire les invincibles, ils ont cherché et proposé des solutions honorables, et de telles solutions sont surtout de politesse. Selon l'esprit de politesse, qui est aussi l'esprit de paix, on ne menace jamais (...).

On suppose, je ne sais pourquoi, qu'un homme qui se voit serré et sans ressources cédera (...) mais en réalité, lorsque la force est évidemment d'un côté, l'issue dépend encore de la manière. Car la colère ne compte plus rien, et n'importe quel homme prend aisément le parti de mourir avec gloire, les guerres le prouvent bien. À plus forte raison le tyran, qui s'est donné pour règle de toujours forcer et de ne jamais céder. C'est pourquoi quand on est fort, il n'y a point tant de besoin de le dire, et l'on ménage alors l'irascible, si redoutable à lui et aux autres. Là-dessus vous direz qu'il n'y a pas lieu de ménager l'irascible. D'accord, mais je pensais seulement à un millier ou deux de marins descendant par le fond ; car ce sont de joyeux garçons et qui ne demandent qu'à vivre, et qui ne menacent pas la paix des peuples » (XCVIII - 10 nov. 1935).

Dans la flamme de l'événement, on le voit préciser sa « politique », sa scandaleuse politique de paix :

« Comment les amis de la paix, dit l'enthousiaste, ne seraient-ils pas d'accord pour voler au secours de l'Éthiopie ? (...) J'avoue que je me laisserais aller à la colère si j'étais seul en cause ; mais je ne suis même pas en cause ; c'est pourquoi j'ai résolu de peser la vie des autres comme un avare pèse l'or. (...) C'est pourquoi je comprends qu'on recule, je comprends que l'on préfère la négociation à l'action, même sans espoir et que l'on gagne un jour après l'autre. Et c'est peut-être ce qu'il y a de plus difficile au monde de s'opposer à la guerre sans faire la guerre. Un tel effort paraîtra toujours gauche, maladroit, hésitant ; et moi-même en ce moment j'ai l'air de faire l'éloge des gouvernements sans honneur. J'avoue que je crains ceux qui ont de l'honneur, et que je crains même mon propre honneur. Craignez, dit l'autre, de trahir la justice. La justice, dit le sage, avance à pas certains, par l'action même du criminel. Quoi de mieux, et quelle meilleure leçon ? » (XX 25 décembre 35).

En janvier 1936, il revient sur ce problème « le plus difficile au monde » :

« On comprend bien que je ne tiens pas pour la politique de prime à l'agresseur. Et même je la repousse avec horreur, semblable en cela à presque tous les citoyens du monde. Me voilà donc rejeté à la politique contraire, qui peut se dire de précaution et même de punition contre tout agresseur. Mais non ! Je voudrais bien ne pas tomber d'un mal dans un autre. (...) C'est toujours le vieux jeu et les puissances préparant leur coup de poignard. La seule différence c'est que les puissances que nous disons nos ennemies donneront le coup par prédilection, au lieu que nous et nos amis nous poignarderons avec horreur et pour la paix. Cette chanson est bien ancienne ; et au bout du compte, je vois toujours paysans et ouvriers dans les mêmes tranchées,

massacrés et massacrant, sans progrès et sans espérance. Car soyez sûr qu'après ce nouveau règlement de comptes, et quel que soit le vainqueur, il y aura des offensés et des humiliés qui se mettront à faire l'exercice et à défiler par quatre. Et le vainqueur se sentira menacé. D'où naîtra une guerre doublement juste, comme toutes les guerres hélas ! Car quoi de plus juste que de reprendre sur la force ce qui a été arraché par la force ? Et quoi de plus juste que de défendre la paix du monde, si ouvertement menacée ? Héros contre héros donc, et glorieux massacre. Or l'idée populaire a toujours été qu'il faudrait changer tout cela » (XII - 11 janvier).

Quelques jours après on le voit inlassablement « prendre le parti de l'homme » :

« Combien de fois l'entendrons-nous encore qu'il faut être fort et faire peur si l'on veut avoir la paix. (...) Cela plaît au premier regard, cela semble évident. C'est pourtant misérable. (...) L'expédient de la Ruhr a commencé la résurrection du peuple allemand. Ces temps-ci qu'avons-nous vu ? Que la première annonce des sanctions a piqué d'honneur le peuple italien, et que le tyran s'est trouvé plus puissant par ce soubresaut, directement contre l'avis des niais. (...) On a loué l'héroïque Belgique ; il vaudrait mieux comprendre qu'il y a des héros partout. Alors on saurait qu'il ne faut pas toucher à l'homme sans précaution. (...) L'honneur, l'orgueil blessé, la colère, l'action désespérée sont des faits de l'homme. (...) L'espèce est ainsi faite ; je ne la voudrais pas autre, je demande qu'on ne l'insulte pas » (XXII).

Et encore il s'interroge sur son métier de journaliste, sa mission :

« La reconnaissance est un grand et difficile jugement. C'est l'épreuve de l'homme. (...) Ces extravagants d'inhumanité ne sont-ils point hommes justement par là ? Je les reconnais très bien. Toutes ces atroces

pensées de guerre je les ai formées à un moment ou à l'autre. Au fond la reconnaissance ne dépend que de moi. C'est mon affaire de reconnaître, je n'écris rien d'autre que cette sorte d'appel de mineurs qui ne se lasse point. Répondre c'est l'affaire de l'autre. Je n'y puis rien et je n'y veux rien pouvoir. Telle est la charte de liberté, et même je la déchire. Nul ne doit rien. Ce fier chant fera le tour de la terre » (XXXV, 10 mars 1936).

Il refuse tout fléchissement de l'espoir, et pourtant...

« J'ai lu le Journal d'une Infirmière sur le front russe (...) le plus terrible pamphlet contre la guerre. (...) Aussi n'y a-t-il qu'un cri : « Non ! il ne faut plus qu'on voie ces choses ». (...) D'où on voudrait conclure que nous sommes tous d'accord. Mais vienne la moindre alerte, et je me trouve à peu près seul à prendre la paix comme fin » (XLVII - 9 mai 1936).

La santé d'Alain ne cessait de s'altérer ; les rhumatismes, dont Mme Morre-Lambelin parlait à la fin de décembre, tournaient à la maladie grave. En mai et en juin il dut séjourner dans une clinique de Ville-d'Avray ; il continua à écrire ses Propos au même rythme, mais à travers quelles difficultés ! De Mme Morre-Lambelin, 18 mai : « Il n'aura pas le temps d'écrire des Propos pour *Feuilles Libres* du 25 mai ; trop fatigué hier pour rien dicter. (...) Samedi Alain a pu dicter à Savin (nous l'avons eu samedi et dimanche) un Propos pour la NRF de juin. Hier il ne l'aurait pas pu et il a été très faible toute la journée ». Le 1er juin une autre lettre, encore écrite de la clinique, le montre toujours aussi engagé dans le combat. « À vous dire : 1) Que nous avons été bien contents du *Journal d'Alain* [le N° 2 de 1936], joie sans pareille de retrouver la brochure amie si bien en forme, si bien en main ; mais pour le lecteur

sans doute la brochure mensuelle était plus efficace que cette brochure massive ; en avez-vous eu quelques signes ? 2) Propos et pensées admirablement choisis pour les *Feuilles Libres* du 25 mai. 3) Numéro de *Vigilance* du 27 mai excellent ; bravo, bravo à Michel, a dit le Maître, pour l'article rappelant au Comité ses fautes et ses devoirs de respecter la liberté de penser. (...) Excellent l'Emery. Le bulletin prend l'allure qu'il aurait dû avoir dès l'origine. Enfin vous triomphez, c'est bien heureux ». Il s'agissait de la récente conquête du CVIA ; Alain a toujours savouré la victoire, ainsi aux élections ; de même qu'il était content que ses élèves réussissent.

C'est le 30 mai qu'il salue le triomphe du Front Populaire. Il y met la même ardeur partisane qu'en 1924 pour Herriot :

« En somme faire résonner ce cri « Il n'y a jamais que deux partis ». Quel bonheur de revenir à cette simplification admirable ! Seulement dites-vous bien que l'unité des gauches est toujours à refaire, et toujours menacée par la coalition des inamovibles, qui, elle, ne cesse jamais de se moquer du peuple, et quelquefois ouvertement, sauf dans les rares moments, comme celui que nous traversons, où la terreur règne par l'unité retrouvée. Que cette petite terreur qui ne tue personne, que cette petite terreur dure quatre ans, voilà mon souhait ».

*
* *
*

Alain avait pu retourner au Pouldu en juillet. Il s'était proposé de renouveler l'exploit de la création des *Dieux* et d'*Histoire de mes pensées*. Il s'agissait des *Aventures du cœur*. Après quelques chapitres la force lui manqua ; l'œuvre, qu'il a reprise ensuite à intervalles, si irremplaçable qu'elle soit, est faite de fragments. Le 15 septembre 36 « Tante Monique » nous écrivait : « Amis neveux, il faudra renoncer

cette année, aussi bien pour Henri Bouché que pour vous, à la rencontre au Pouldu, car nous pouvons être amenés à rentrer d'un moment à l'autre, à cause du temps ; aussi par la nécessité de retrouver masseur et autres soins ».

Et les *Œuvres* faites, — l'Accompli — paraissent, chaque année, et continueront à paraître jusqu'à 1939... — En 1935 : *En lisant Balzac* (Ed. des Laboratoires Martinet) ; *Stendhal* (Rieder) ; *Propos d'Économie* (NRF). — En 1936 : en janvier *La Jeune Parque, commentée par Alain* (NRF) et en juin *Histoire de mes pensées*. — En 1937 ce devait être : *Souvenirs de guerre* (Hartmann) ; les *Entretiens chez le Sculpteur* (*id.*) ; les *Saisons de l'esprit* (NRF) etc., etc.

Durant ces derniers mois, de mai à octobre, l'effort d'Alain prend quelque chose de poignant. Toutes les forces qui lui restent, comme Briand devenu Pèlerin de la paix, il les consacre à maintenir son refus du recours à la guerre. Les Propos ne lui suffisent plus, il y ajoute de brefs articles pour *Vigilance*, pour *Marianne*, plus familiers, plus faciles peut-être et, si possible, plus pressants. Toujours la même vérité, chaque fois neuve. Vérité qu'il veut mettre hors de doute, vérité pour la bonne foi et la bonne volonté des hommes, lesquelles sont hors de doute. C'est en cet effort dernier, héroïque, qu'on le devine le plus proche de Lagneau, qui lui avait révélé la loi : « Tout est toujours à recommencer ». Toujours le même refus de comprendre l'inhumanité des hommes devant la guerre, qui l'opposait, en 1916, à ses meilleurs amis, les Élie Halévy. Le 10 juin 1936 en conclusion d'un Propos sur la diplomatie de l'Angleterre :

« *Je voudrais demander comment sont faits ces hommes qui écrivent de politique étrangère, puisque la vraie raison de la paix, et la seule, ne leur vient jamais à l'esprit. Pour eux les hommes que l'on a en réserve sont comme les navires, les canons et les obus que l'on a en réserve et*

qui sont faits pour servir. Les hommes aussi sont des instruments ; on les jette au gouffre pour un avantage ; on les dépense sans compter dès qu'on les a. Telle est l'idée de ces écrivains qui se disent réalistes et qui ne sont ni des généraux ni des hommes d'État, mais dont le métier est de voir ce qui est. Comment leur esprit s'est-il obscurci jusqu'à ignorer tranquillement ce que c'est que la guerre, quand des centaines de volumes l'ont dit de façon que l'homme moyen ne puisse pas oublier ? Voilà ce qui m'étonne ? » (LIX).

Et toujours la même disponibilité d'espérance ; il salue en août la guerre révolutionnaire en Espagne : « *C'est l'antique inégalité qui est en cause* ». Toujours la même confiance dès qu'un Homme vrai entre en scène : de Léon Blum il écrit en septembre :

« Depuis le fameux discours de Briand, je n'ai rien lu, dans les documents publics, qui vaille à beaucoup près la noble réponse de Léon Blum à Maurice Thorez. Ce dernier, s'offensant d'une conversation et d'un déjeuner avec le chef de l'économie allemande, nous a rappelé le dangereux Poincaré, toujours prêt à envoyer les autres à la mort et à la gloire. En revanche admirez dans la réponse de Léon Blum le ton et la manière qui sauveront, je l'espère bien, des millions de vies. L'homme qui écrit ainsi, l'homme qui pense ainsi est au-dessus des passions et au-dessus d'un genre d'applaudissement. Il a pesé les hommes et la situation, il ne promet rien et gouverne au plus près. Il ne médite point à ce qui arrivera dans dix ans ; non, mais il reconnaît devant lui son chemin d'homme et le suit. Encore demain, encore après demain ; ce que je crains seulement de cette sagesse un peu hautaine, c'est qu'elle nous laisse à la première intrigue. Que le peuple veille ! » (LXVIII, 5 septembre 1936).

Quelques jours après avoir écrit le « dernier » Propos (sans doute celui qui a paru dans la N.R.F. du 1^{er} novembre : « *Le faune barbouillé de*

mûres s'amuse à faire galoper un peu les vaches... »), la plume est tombée de sa main, sans métaphore. Le Dr Mondor témoigne dans son *Alain* (p. 215). « Pendant plus d'une semaine Alain demeura au plus près de la mort ». Qu'il nous ait été rendu, chacun en mesure l'importance, et l'on sait ce qu'il écrira encore. Le passage suivant de son *Journal* (il ne s'agit plus de celui des *Libres Propos* !) signifie leur congé aux « Propos d'Alain ». À sa manière il ne dit pas clôture, il dit « début ».

« 30 juin 1938. — *Je me fais l'effet d'un auteur qui débute. Qu'y a-t-il donc de changé ? Il n'y a plus d'éloquence ni de pamphlet. Les Propos comme tels sont finis. On n'en lira plus...* » (Bulletin 23).

Je voudrais rapprocher ces lignes du 30 juin 1938 de ces autres, déjà citées, du 23 octobre de la même année ; ce sont celles de la dédicace d'Alain rappelée par Michel Alexandre dans la Notice NRF : « *Pour Jeanne et Michel Alexandre, ces propos qu'ils connaissent si bien, afin qu'ils n'oublient pas les brillants Libres Propos déjà plongés dans un passé brumeux* ». Ces derniers mots ne signifieraient donc pas seulement quelque rejet à l'oubli, mais ils seraient peut-être au contraire un signe de réveil et même une allusion à ce « début » d'une ère nouvelle dont Alain croyait prendre conscience dans son « Journal ».

Dès qu'il se fut repris, Alain a su qu'il était condamné à la privation du mouvement, laquelle ne devint quasi totale qu'au début de la guerre. Cela ne l'a pas détourné de rentrer dans le combat pour la paix, demeurant fidèle à ses « fidèles ». Il s'est tenu au plus près de l'action. On allait le voir souvent à la Chartreuse ou, par périodes, dans la maison plus confortable qu'occupait au Vésinet Mme Teste, la sœur de Mme Morre-Lambelin et qui, après la mort de celle-ci en novembre 1941,

devait veiller auprès d'Alain. Bouché, Buffard, Savin et évidemment Alexandre, continuaient à penser et à agir par lui et pour lui. Une brochure de *Vigilance* : « Non, la guerre n'est pas fatale » fit quelque bruit, appel obstiné à l'espoir. Mais surtout si Alain n'écrivait plus de nouveaux Propos, le « trésor » amassé depuis 1921 était là. *Feuilles Libres* et *Vigilance* ont eu sans cesse recours à ces Propos où la guerre et la paix sont expliquées « pour tous les temps ». Plus significatif encore, Alain a voulu accomplir un nouvel acte qu'il jugeait décisif. On se souvient que la publication de *Mars* — ce livre où, de la guerre même, il avait mis toute sa volonté d'empêcher la guerre — lui était apparue, dès la paix revenue, comme un impératif. Jamais il ne devait manifester tant d'impatience, voire de soupçon, devant les lenteurs de l'édition ; et j'ai cru pouvoir dire que les *Libres Propos*, aux premiers jours, il les avait conçus comme une *Suite à Mars*. Et voilà qu'à la fin de 1938, au moment du plus grand péril pour la paix, il se retourne vers son « Journal » pour y trouver, écrit au cours de presque vingt années, un autre livre contre la guerre, qu'il intitule *Suite à Mars*, confirmant et revendiquant en quelque sorte son action politique par les *Libres Propos*. Relisons l'Avant-Propos dans le premier des deux volumes parus en mars et en avril 1939 à la NRF : *Convulsions de la Force. Échec à la Force* :

« Il a paru intéressant aux éditeurs de conserver, non pas un choix des Propos écrits sur la guerre en ces vingt ans de paix armée, mais plutôt de rassembler tous ces Propos qui correspondent à une réflexion continue sur quelque aspect nouveau de guerre et paix, suggéré par les événements au cours de ces vingt ans. Cette réflexion a permis à l'auteur de pénétrer tout à fait dans son sujet ; car il ne s'agit pas alors d'anecdotes ; mais bien plutôt c'est la notion de force qui est explorée et comme retournée. La doctrine de la force, si cohérente, si remarquable par ses réalisations, s'est montrée d'année en année plus clairement ; et cela ressortira d'une publication comme celle-ci, qui présente en trois cent cinquante articles réunis en deux volumes, le

double aspect de la force. D'un côté les convulsions qui lui sont propres et par lesquelles elle s'éveille elle-même. En même temps, d'autre côté, et par cette intime dialectique apparaît ce qui est la confirmation des vues doctrinales de l'auteur, et c'est l'échec de la force, dont on pourra remarquer qu'il dépend moins d'un équilibre neutralisé que d'une sorte de loi intime de la force, ou, pour mieux dire, de l'effort continu de la force vers l'établissement d'un droit ; ce qui loge la paix au creux même de la guerre (...).

Il [l'auteur] ose conjecturer que par cette convergence de tant de pages, cette Suite à Mars pourrait bien conduire plus avant dans la doctrine que Mars lui-même (...) ».

« Ce qui loge la paix au creux même de la guerre », Alain écrit ces mots au début de 1939, après avoir vu la « doctrine » à l'épreuve (au double sens du mot...), en septembre 1938, durant la crise qui s'est terminée à Munich. Dernier espoir ? Dernière illusion ? — Ce qu'on peut dire en toute certitude c'est que pour Alain il n'y a pas de dernier acte : « Tant que je serai là... », c'était le mot de Briand. « Agir c'est continuer ». Le 29 mars dans sa dédicace aux *Convulsions de la Force* il écrivait :

« Pour Jeanne et Michel Alexandre. Toujours pour la paix ! Plus que jamais pour la paix ! Et il reste à dire ! on dira. Cordialement aux deux illuminés de la paix.... ».

À notre retour à Paris en 1946, presque au premier jour, il a offert à Michel Alexandre de reprendre les *Libres Propos* disant qu'il l'attendait : « Pour ma part je suis prêt ». C'est mon mari qui a dû déclarer qu'il ne l'était pas...

*

* *

Si on peut lire *Histoire de mes pensées* comme un Traité de la liberté, on a vu que les *Libres Propos* pouvaient être définis comme une expérience de la liberté. C'est par là que leurs quatorze volumes ne seraient pas tout à fait subalternes dans l'œuvre d'Alain. N'est-il pas le philosophe assez cruel pour avoir dit à chaque homme qu'il est libre, liberté et pensée indivisibles ; assez révolutionnaire pour avoir lui-même voulu pratiquer sa pensée ? En novembre 1915 il écrivait à Marie Salomon, j'ai cité plusieurs fois ces mots : « *Le seul travail utile sera d'analyser les choses selon la vérité, sans considérer aucune autre chose* ». L'utile pour lui c'est le contraire du pragmatisme, c'est « *soumettre l'action à l'épreuve de la pensée, et la pensée à l'épreuve de l'action* ». C'est penser pour agir ; c'est tenir liées à grand effort Raison pure et Raison pratique. Voilà pourquoi Jaurès, Briand et le Père Combes sont ses modernes héros, sans oublier le Romain Rolland de l'An 14.

C'est cette impossible — et nécessaire — union de la pensée et de l'action qu'il proposait à ceux qu'il invitait dans « l'atelier » de son « Journal » en avril 1921. Ai-je pu faire saisir qu'il y était, comme dans sa classe, le Maître, nullement un chef de clan, de secte ? Présence humaine autour de lui, paradoxale société d'individus. Ces Feuilles de couverture, denses et explosives, scrupuleuses et provocantes, il a voulu jusqu'au bout y envelopper ses Propos. Violence, outrance, c'était un jeu ; mais c'était aussi très sérieux : « *Je suis bien assuré que le vrai est excessif, en ce sens qu'il faut passer au-delà et bien au-delà d'un point de modération si l'on veut comprendre même la plus simple chose* », écrit-il dans *Histoire de mes pensées*. (p.71). Cortège des « fidèles »,

naïveté, ingénuité, rumeur d'enfance. De cette agitation tumultueuse, de ce trop-plein de bonne volonté, on ne peut guère ne pas se moquer, peu ou beaucoup. Mais à quel point tous étaient indifférents au ridicule, et souvent les premiers à rire ! 1.000 abonnés, ou 800, ou 1.200, était-ce succès ou échec ? On était si content de ne jamais se poser la question, sincèrement...

Journal intemporel, deux mots incompatibles. C'est pourtant cela qu'Alain a « réussi ». Et je veux tout de même dire combien l'aventure a été pour nous, et pour quelques autres, merveilleuse, incroyable, la plus haute et la plus libre. Alain c'est celui qui a « pris le parti de l'homme contre la bête ». Il a osé déclarer que « l'âme c'est ce qui refuse le corps ». En 1916, du front, il a voulu dire aux combattants allemands d'en face qu'il fallait à tous « une paix noble ». Se moquera qui voudra de ce style Louis XIII, de cette allure chevaleresque, de cet héroïsme cartésien dont la marque est d'être tenu secret. C'est tout cela que ce qu'il nomme l'élite — chaque milieu a la sienne — est disposée à accueillir par un sourire ou un soupir : « Un si puissant esprit ! ». Et Alain est relégué dans l'humble quartier des Moralistes. Eh oui. Relisons ces lignes qu'il destinait à ses récalcitrants amis, les instituteurs, laïques et scientifiques : le *Propos* a paru dans *l'École Libératrice* en avril 1935 :

« Arracher l'Évangile au prêtre, le rendre à l'homme pour qu'il s'y voie tel qu'il se voudrait, c'est le mouvement juste ; et c'est le mouvement le plus redouté des dévots comme des incrédules. Car l'obscurité prétendue des mystères, soit qu'on les accepte, soit qu'on les refuse, est rassurante pour l'homme qui touche ses loyers. Aussi que de pierres à Jean-Jacques, à Hugo, à Tolstoï. Qu'ont-ils dit d'impie ? Ils ont dit que la religion est vraie (...) Ils ont refusé les brouillards de la justice divine ; ils ont dessiné bien en clair l'homme évangélique, c'est-à-dire l'honnête homme. Aussi sont-ils révolutionnaires tous les trois et le seront toujours.

Cette position est forte. C'est prendre la suite de l'homme ; c'est rassembler tous les héros, tous les sages et tous les saints ; c'est faire honnêtement cette Somme ; c'est démêler la pensée commune ; c'est mettre au jour ce qui est universellement admiré, C'est croire en l'homme. Et au contraire la position irréligieuse est faible ; car compte fait de la nature, on n'y trouve jamais que des forces, qui sont toujours bien comme elles sont, attendu qu'elles ne peuvent être autres. Ainsi l'esprit, qui est pourtant ici le combattant, le législateur, l'égalitaire, l'esprit se trouve paralysé par lui-même et presque étranglé. N'exagérons pas. Ce n'est qu'une gêne, ce n'est qu'une fausse position. Bien vainement l'incrédule essaie de dire que la paix et la justice viendront par l'évolution en dix mille ans peut-être. Il sait bien que paix et justice sont nos devoirs dès maintenant, et qu'ajourner la justice, c'est toute l'injustice. En sorte qu'on leur dirait bien, aux incrédules, que les lenteurs de l'évolution sont leur théologie à eux, qui leur permet d'être riches en attendant. (...) Ces grands livres, de Hugo et de Tolstoï, sont les plus lus après la Bible, et certes plus clairs que la Bible ; et bien plus dangereux aussi. Une révolution ne se fait pas par les seuls exploités (..) Or tous savent bien qu'ils douteraient de leurs privilèges s'ils y pensaient. D'où une furieuse défense de penser, un amour qui se comprend très bien pour le brouillard catholique, et une résolution de brûler Jean-Jacques, Hugo et Tolstoï en leurs livres, toutes les fois qu'on pourra (...) Au contraire l'esprit libre est directement fort contre l'injustice, car la lumière suffit. J'ai cité trois révoltés ; mais tous les penseurs sont du même côté. Stendhal est un homme de gauche presque malgré lui ; et Balzac n'est pas moins redoutable. (...) Tout penseur galope en pays ennemi et nous ramène des prisonniers » (XXXIX).

N'est-il pas trop clair — et sans déclamations — qu'Alain a sa place auprès des « révoltés » qu'en cette dure année 1935 il appelait au secours de la paix ? et il y a bien des manières de « brûler » les livres d'Alain.

On sait qu'au début d'*Histoire de mes pensées* Alain déclare : « *Mes pensées sont avouables* ». Devrait-on en inférer que ses actions ne le sont pas ? À ceux qui s'interrogeraient on peut rappeler que si, selon lui, l'action ne se raconte pas, moins encore peut-on la défendre ou la vanter ; mais on a pu voir qu'il n'a jamais rien désavoué des *Libres Propos*. Néanmoins l'essentiel n'est pas là. Le Dr Mondor peut bien parler de l'« insupportable démenti » que la guerre avait « infligé » à Alain. Oui, bien sûr ; mais Non, assurément. « Jamais je ne reconnâtrai la souveraineté de l'Italie sur l'Éthiopie », écrivait-il le 20 juin 1936, (...) parce que l'on ne peut « confondre le droit et le fait ». Un fait n'a jamais changé un droit, c'est-à-dire une pensée vraie. C'est comme si l'on disait que la guerre de 1939 a infligé un démenti au chapitre du « Contrat social » sur le Droit de la force ou... à l'Évangile. Et pourquoi ne pas comparer — *mutatis mutandis* — l'aventure courue par Alain pour empêcher la guerre dans l'Europe d'il y a trente ans, à celle de Platon parti apprendre la justice au tyran Denys ?

Au terme de ce semblant d'histoire, qu'il aurait réprouvée, écoutons les derniers mots, somme toute indulgents, que Michel Alexandre a laissés sur les *Libres Propos* : « On m'excusera d'ajouter que je serais le dernier à tenter quelque éloge mortuaire ; trop de peine prise là et trop de continuel mécontentement ! Et pourtant, quand il m'arrive de rouvrir ces recueils d'un autre âge, je me mets, tout pesé, à en penser assez de bien. Raison décisive pour n'en rien écrire. » (Notice N.R.F.).

Table des matières

LES ORIGINES.....	3
LIBRES PROPOS, PREMIERE SERIE,	41
PREMIÈRE ANNÉE - 21 AVRIL 1921 - 20 AVRIL 1922	43
DEUXIÈME ANNÉE - 22 AVRIL 1922 - 10 MARS 1923	57
TROISIÈME ANNÉE - 14 AVRIL 1923 - 5 AVRIL 1924.....	73
QUATRIÈME ANNÉE - 15 MAI – 1ER OCTOBRE 1924.....	82
L'ENTRACTE - OCTOBRE 1924 - MARS 1927	89
CENT PROPOS DE L'EMANCIPATION	97
LIBRES PROPOS - NOUVELLE SERIE	101
PREMIÈRE ANNÉE - 20 MARS 20 DÉCEMBRE 1927	103
DEUXIÈME ANNÉE - 20 JANVIER - 20 DÉCEMBRE 1928 ...	116
TROISIÈME ANNÉE - 20 JANVIER - 20 DÉCEMBRE 1929...	126
QUATRIÈME ANNÉE - 20 JANVIER - 20 DÉCEMBRE 1930	133
CINQUIÈME ANNÉE - JANVIER - DÉCEMBRE 1931.....	139
SIXIÈME ANNÉE - JANVIER - DÉCEMBRE 1932.....	144
SEPTIÈME ANNÉE - JANVIER - DÉCEMBRE 1933.....	152
HUITIÈME ANNÉE - JANVIER - DÉCEMBRE 1934.....	163
NEUVIEME ANNÉE –JANVIER – DÉCEMBRE 1935.....	179

